

Bernard BESSON

1961



Bernard Besson

1961

Roman historique

Le préquel de 1962, 1963, 1964

Disponibles chez Odile Jacob et Amazon Kindle

Note de l'auteur

La série initiée avec 1961 décrit les prises de décisions politiques et le rôle du renseignement dans un affrontement entre deux puissances nucléaires. Cette fiction est inspirée des révélations reçues en 1989 lorsque l'auteur, directeur de cabinet du patron des RG et de la DST eut à connaître des actions réciproques du KGB et de la CIA sur le sol français.

La crise ukrainienne de 2023 obéit pour une large part aux mêmes actions de renseignement, guerre cognitive et désinformation.

Personnages principaux

Charles Siméoni, commissaire aux Renseignements généraux

Connie Wiscombe, agent de la CIA

Glenda Horst, agent détaché du FBI à la NSA

Gordon Aylesworth Blake, directeur de la NSA

Kalia Kagan, agent russe du KGB

Markus Wolf, directeur du renseignement extérieur de la RDA

Otto Heinner, capitaine de l'Armée française

Sabine Racinet, artiste peintre, sculptrice

Vladimir Semitchastny, président du KGB

Walter Fichte, chef de la division russe à la NSA

Yvan Serov directeur du GRU, renseignement de l'Armée Rouge

Lexique

CIA	Central Intelligence Agency service de renseignement
FBI	Federal Bureau of Investigation police judiciaire
GRU	Service de renseignement de l'Armée rouge
KGB	Comité pour la sécurité de l'Etat
NSA	National Security Agency interceptions du signal
RG	Renseignements généraux documentation intérieure
SDECE	Service de documentation extérieure
STASI	Service de renseignement de l'Allemagne de l'Est

Cuba

Le Boeing 707 d'US Airways achevait sa descente sur Rancho Boyeros, l'aéroport international de la Havane. Abraham Pettyjohn montra la côte à son fils.

- Voici Cuba !

Pour ses douze ans Hamlet avait gagné un voyage avec ses parents grâce à la tombola de l'école d'Annapolis, capitale du Maryland. Un état qui devait son nom à Marie Henriette de France épouse de Charles 1^{er}, roi d'Angleterre. Eléonor et Abraham, citoyens britanniques installés aux Etats-Unis, ne plaisantaient pas avec l'éducation du rejeton.

- C'est beau !

- C'est une île magnifique que les Américains ont soi-disant libérée en accusant les Espagnol d'avoir coulé le *Maine*, un cuirassé. Ce qui était un mensonge.

- Ce n'est pas ce que l'on nous raconte à l'école.

- Mais moi, ton père, je te le dis.

- Oui papa.

- Tu as bien attaché ta ceinture ?

- Oui maman.

Quelques instants plus tard les roues du Boeing effleuraient la piste. Le soleil rasant éclairait la cabine. Hamlet pensa aux pirates des Caraïbes mais se tut. Les passagers en provenance de Washington descendirent les échelles de coupées avant d'être conduits en rang serrés vers la douane. Certains frissonnaient à l'idée d'être confrontés à une administration révolutionnaire. Hamlet jugea infondées les craintes de ses parents en découvrant l'allure

débraillée des uniformes verts. Les douaniers détaillaient les Américaines. Abraham présenta son passeport ainsi que celui de son épouse.

- Vous êtes citoyens britanniques, tous les deux.

- Tous les trois répliqua le père de famille en posant la main sur la tête de son fils.

- Pourquoi venez-vous ?

- Pour le tourisme.

Le douanier soupira dans l'attente de quelques dollars qui ne vinrent pas. Agacé, il apposa le tampon officiel.

- Bienvenue à Cuba.

En quittant l'aérogare ils observèrent des ouvriers en train de modifier le nom de l'aéroport pour le remplacer par celui de José Martí.

- C'était qui ?

- Un poète qui a fait de la politique. Il a contribué à l'indépendance de l'île. Les Cubains le considèrent comme un héros.

- Comme Castro ?

- C'est un peu ça.

Le taxi aida la famille à charger les bagages puis emmena les Pettyjohn à l'hôtel. La Havane ressemblait aux livres de géographie du collège d'Annapolis. Plus que les couleurs pétantes des voitures ou les calèches tirées par des chevaux ce qui intriguait Hamlet était l'anxiété qui unissait ses parents. Mademoiselle Collins qui gérait la tombola l'avait regardé d'une façon étrange. Rien ne les obligeait à partir avant le printemps. Quelle idée visiter Cuba au début de janvier ! Tout cela avait quelque chose de précipité. En découvrant le Hilton, Hamlet ne fut guère surpris.

- Ce n'est pas l'hôtel prévu par la tombola...

- J'ai décidé de prendre le surplus à notre charge.

- Ça doit coûter cher...

- Cet automne, les affaires ont bien marché. J'ai décroché un contrat pour la réhabilitation d'un yacht.

- Celui du Français ?

- Oui, *Le Bourgogne*.

Abraham et Eléonor géraient un atelier d'accastillage parmi les plus florissant de la Chesapeake. Plusieurs voiliers bénéficiaient des attentions du magasin. La famille traversa le hall du plus grand hôtel d'Amérique latine dans l'indifférence des autres vacanciers. Abraham discuta un moment avec le concierge puis tendit la clé de la suite à Eléonor avant de s'adresser à son fils.

- Monte avec maman, il faut que je rappelle un client au sujet d'une pièce de rechange.

Dans l'ascenseur Hamlet se colla contre sa mère dont le parfum délicat le comblait sans effacer sa curiosité, au contraire.

- Pourquoi nous n'attendons pas l'été pour venir ? La tombola n'imposait aucune date.

- Il paraît que Cuba est plus agréable l'hiver. J'ai prévenu ton collègue. Nous ne restons que quelques jours. Tu as eu de bonnes notes, cela ne posera aucun problème.

- Chic.

En découvrant la suite réservée par ses parents Hamlet s'émerveilla d'autant de luxe.

- C'est super ! Tu disais pourtant que Cuba est un pays pauvre...

- Il y a aussi des riches, même des très riches.

- C'est pour ça qu'il y a eu une révolution ?

- Oui.

- Et tu trouves ça bien ?

Eléonor Pettyjohn regardait la ville par l'immense baie vitrée. Sa mère ressemblait à la statue de la Liberté songea Hamlet.

- Je sais que tu es d'accord avec la révolution...

- Pourquoi penses-tu cela, mon chéri ?

- Parce que je te connais...

La porte de la suite s'ouvrit. Il surprit un sourire entre ses parents. Un signal d'amour non dénué d'arrière-pensées n'ayant rien à voir avec les sentiments. Il refusa d'ajouter un tracas à ce qu'il devinait.

- Quand allons-nous visiter ?

- Je propose que nous allions découvrir l'église du Christ du Bon Voyage.

- Pourquoi celle-là ? demanda Hamlet.
- Nous avons rendez-vous avec notre guide...
- Ah bon...

L'église avait été construite en plein centre de La Havane sur les fondations d'un ancien ermitage. Deux clochers encadraient un portail surmonté d'un balcon, modernité d'un temps révolu. A l'intérieur des bougies allumées honoraient des saints. La maquette d'un galion intéressa vivement le jeune homme. Les marins venaient ici prier le ciel de leur accorder une traversée à l'abri des dangers. De retour ils rendaient grâce. Son cahier de devoir de vacances à la main Hamlet prenait des notes pour un exposé sur la civilisation hispanique. Etonné de voir sa mère porter une mantille sur ses cheveux il se souvint d'un tableau de Goya. Ses parents attendirent le guide longtemps dans une église déserte. Soudain la porte s'ouvrit.

Un homme jeune vêtu d'une chemise blanche surmonté d'un pull en laine fit résonner ses semelles sur les dalles. Il s'avança vers le couple, porta un regard étonné sur l'enfant avant de s'intéresser à la mère puis au père à qui il s'adressa dans un anglais parfait.

- Vous êtes Abraham Pettyjohn ?
- C'est moi.
- Pouvez-vous me suivre à la sacristie ?

Abraham adressa un signe à Eléonor. Il suivit l'homme vers une porte en bois cirée par des siècles de pieuses manipulations. A l'intérieur une fenêtre barreaudée éclairait des armoires encadrant une lourde table de chêne. Abraham s'assit sur la chaise qu'on lui indiqua. Le Cubain en fit autant de l'autre côté de la table.

- Je m'appelle Fabian Escalante, lieutenant de l'armée cubaine, chargé de la sécurité du Premier ministre.

Face au silence qui suivit Abraham fit état de sa citoyenneté britannique, de son installation dans le Maryland, de son métier, sous le regard incrédule de l'autre.

- J'équipe des bateaux de plaisance. Parfois des bateaux de pêche. Mais c'est plus rare. Nous habitons Annapolis.

- L'ambassadeur de Russie a fortement suggéré au Premier ministre de vous entendre. Il paraît que vous avez quelque chose à nous dire...

Abraham avala une hésitation entre ses mâchoires douloureuses puis se jeta à l'eau.

- Je suis chargé de vous annoncer une tentative d'assassinat contre Fidel Castro.

Le lieutenant se cala contre le fauteuil datant d'Isabelle la Catholique, un meuble solide

- Où et quand ?

- A l'hôtel Hilton, le 17 janvier.

- Qui va tuer Fidel ?

- Marita Lorenz, une Allemande qu'il a connu à Cuba lorsqu'elle voyageait à bord du *Berlin* un paquebot de croisière.

Fabian Escalante posa ses mains sur les accoudoirs tout en observant son visiteur d'un air soupçonneux.

- Nous connaissons Marita. Elle a eu un fils de Fidel qui est né ici. Ce que vous racontez nous paraît hautement improbable...

- C'est pourtant la vérité. Elle va essayer de le tuer.

- Comment un équipementier de bateau de plaisance de la Chesapeake, citoyen britannique de surcroît est-il en possession d'une telle information ?

- L'ambassadeur de Russie ne vous a pas expliqué...

- Son excellence Sergueï Mikhaïlovitch Koudriavtsev a insisté pour que nous vous recevions. Il nous a indiqué le numéro de vol de votre arrivée. Je suppose que vous êtes en relation avec les services de renseignement soviétiques...

- C'est d'eux que je tiens mon information.

- Sans doute...

- J'ai aussi un message personnel pour le Premier ministre.

- De quoi s'agit-il ?

- Le Secrétaire Général du parti communiste, Nikita Sergueïvitch Khrouchtchev veut adresser une demande au chef de l'Etat cubain.

- Vous pouvez tout me dire...

- Je n'en doute pas.

Le jeune homme à peine plus âgé qu'Hamlet, fit preuve d'intelligence. Au lieu de se vexer, il proposa un arrangement.

- Je dois retourner auprès du Premier ministre. Un guide connaissant la ville va vous faire visiter La Havane. C'est moi qui prendrait l'initiative de notre prochaine rencontre.

Un quart d'heure plus tard la famille Pettyjohn montait à l'arrière d'une immense Cadillac rose décapotable. Sur le siège du passager avant se tenait un homme en costume blanc.

- Je m'appelle Francisco Sanchez. Nous allons visiter les merveilles de La Havane.

- Je peux prendre des notes ?

- Mais oui mon garçon.

Conduits à travers la ville les Pettyjohn croisèrent des attelages tirés par des chevaux noirs à pompons rouges. Des habitants, des gamines en robes blanches les saluaient comme s'ils étaient des visiteurs de marque.

- Les gens ont l'air gentils.

- Note ça dans ton cahier.

Hamlet écrivait. Eleanor photographiait. Au bout d'une rue étroite la voiture s'arrêta devant un restaurant. La Guarida, rappelait Fort Alamo. Francisco Sanchez se tourna vers le père de famille.

- C'est là, au premier étage.

Hamlet remarqua les clochers qui encadraient la rue. Le ciel s'était resserré entre les toits. Abraham se tourna vers les siens.

- Vous allez continuer la visite sans moi. Je vous rejoindrai plus tard.

Reçu au rez de chaussée par Fabian Escalante il accepta une palpation de sécurité en même temps que les excuses du lieutenant.

- Le Premier ministre change souvent de résidence. Vous ne serez pas étonné des mesures de sécurité.

- Certainement pas.

- Suivez-moi.

En haut des marches ils débouchèrent dans une salle de restaurant déserte en ce milieu d'après-midi. Fidel Castro se tenait assis derrière une nappe blanche,

un cendrier et un verre d'eau. Le Lider Maximo, l'œil charbonneux, la barbe noire, détailla le visiteur. Dans son dos un tableau surréaliste accrochait le regard. Le cou d'une autruche décapitée jaillissait d'une fourrure cachant le visage d'une femme nue et potelée. Le toile transformait la pièce en musée.

- Je sais que ça étonne. Asseyez-vous monsieur Pettyjohn. Est-ce votre vrai nom ?

- Oui.

- Figurez-vous que j'ai reçu un appel de Marita qui m'annonce sa venue à La Havane le 17 janvier. Elle descendra au Hilton !

- C'est ce que je suis venu vous dire monsieur le Premier ministre.

- Félicitations ! Je ne vous demanderai pas comment les Russes ont appris cette nouvelle. Ce qui m'étonne, c'est de voir un Anglais venir à mon secours avec l'accord du Kremlin...

Abraham leva les yeux au-dessus de Castro qui profita de son silence pour allumer un cigare après en avoir chauffé la peau avec le feu d'une allumette.

- Fabian me dit que Nikita Sergueïvitch attend quelque chose de moi.

L'accastilleur britannique sortit de son portefeuille une petite page rose.

- Monsieur le Premier ministre, voici un carbone utilisé par les télétypes de marque Siemens en dotation dans vos administrations.

Fidel Castro saisit la feuille dont la texture rappelait le papier à cigarette. Quelques mots sans signification apparentes étaient imprimés à la surface.

- Si dans votre clémence vous renvoyez Marita aux Etats-Unis, montrez-lui ce document en suggérant que vous avez été prévenu par radio. Mais sans l'affirmer pour autant.

- Cela vous dédouanera n'est-ce pas ? C'est tout ?

- Pour nous, c'est énorme.

Le Lider Maximo se tourna vers la femme au visage caché par la fourrure.

- On croit connaître les gens monsieur Pettyjohn. Mais la politique s'en mêle. Qui arme le bras de Marita ?

- La CIA d'Allen Dulles, monsieur le Premier ministre.

- Kennedy est-il au courant ?

- Nous l'ignorons.

- Le monde est étrange. Que pensez-vous de ce tableau ?

- Je le trouve de circonstance.

- C'est ce que je pensais en arrivant. Adieu !

Le chef de l'Etat cubain vêtu de son uniforme vert olive quitta la pièce. Lorsque la voie fut libre Abraham rejoignit les siens pour continuer la visite de La Havane. Il vit son fils signer une carte postale.

- A qui écris-tu mon garçon ?

- A Karolina ma copine du collègue.

- La Polonaise ?

- Oui papa.

Calfeutré entre son père et sa mère Hamlet se sentait aimé. Néanmoins, des évènements bizarres traversaient le royaume des Pettyjohn.

Sahara

Provoquées par le soleil levant, les ombres traçaient le désert. L'aube révélait des excroissances, des rochers, des dunes recourbées en forme de poignard. Les matins du Sahara aplatissaient l'âme avant de l'élever vers l'invisible.

- Chouffe là-bas, capitaine !

Allongé à côté du Harkis, Otto Heinner régla ses jumelles sur l'objectif. Depuis la crête les deux combattants observaient la piste conduisant vers Hammoudia, le centre d'essai des bombes nucléaires françaises.

- Qu'est-ce qu'ils font ?

- On dirait qu'ils sortent des corps d'un camion. C'est un Dodge, un véhicule tout neuf. Sans doute un cadeau des Américains.

- Il y en a un qui filme la scène, commenta Ahmed Kebir.

- Ce n'est pas dans les habitudes du FLN de faire du cinéma ! Nous ne les avons jamais vu avec des caméras.

- Je suis étonné qu'ils sachent s'en servir.

- C'est sûrement Rachid Casa qui leur a fourgué le matériel. Pour les planqués la guerre est un récit, Ahmed. Il faut des images pour faire l'opinion, nourrir les débats sur les plateaux de télévision.

- Les traces de pneus sur la piste indiquent qu'ils viennent de l'Ouest, sans doute du Maroc ! Ils vont y retourner. Qu'est-ce qu'on fait, capitaine ?

- Combien en vois-tu ?

- Six.

- Quelle heure est-il ?

Kebir leva la tête vers le ciel pendant qu'Otto regardait sa montre, une Breitling récupéré au Tonkin sur le poignet d'un commissaire politique du Vietminh.

- Il est 7 heures Je propose qu'on les allume dans la montée des Géants.

- Au col de la chèvre ?

- Ils auront le soleil dans les yeux.

Les deux hommes quittèrent leur poste pour rejoindre leur Delahaye 4x4 de reconnaissance. Une demi-heure plus tard ils la camouflaient dans l'ombre d'un rocher. La montée des Géants n'avait rien à voir avec le col du Saint Bernard ! Sur cinq kilomètres un faux plats permettait de passer d'un plateau désertique à un autre. Les véhicules lourds peinaient dans le dernier tronçon.

- Droite ou gauche ?

- La droite, pour une fois.

Ahmed Kebir sortit du coffre son MAC 29, fusil-mitrailleur de la Manufacture d'armes de Châtellerauld, outil fiable expédiant du 7,5 mm à une cadence soutenue. Armé d'un MAS 49 lance grenade, Otto avisa une pierre plate permettant de prendre en enfilade la montée des Géants. L'attente commença dans le souvenir des rizières. Le Tonkin lui collait encore à la peau avec les sangsues, la jungle détrempée, les pièges. Le Vietminh inventait mille et unes

saloperies cachées sous les feuilles entre les orchidées. La guerre ici était plus propre si tant est que l'on puisse la qualifier ainsi.

Le soleil toujours dans le dos ils virent enfin apparaître le camion. Au volant, le chauffeur arborait des lunettes noires, ainsi que le passager. Les autres devaient voyager à l'ombre de la bâche. A gauche de la chaussée Kebir pointait déjà son arme.

- Je prendrai le passager.

- J'allumerai le chauffeur. Gardons un survivant. Pour l'interrogation.

- Tu le traiteras à l'offensive ?

- Oui, Kebir.

Accroupi derrière son arme, Otto repensa à l'une des filles du Zarathoustra, un bar à puttes tenu par une Tunisienne dans les faubourgs de Haïphong. La mémoire avait ses réflexes. Pourquoi celle-là ? Parce que son sourire ne cachait aucun mensonge. Une âme simple qui lui parlait encore. Sans doute était-elle morte dans l'effondrement de l'Indochine française. Ai Van aimait les nuages...

Le Dodge grossissait au fur et à mesure de sa progression. Ils l'entendirent changer de vitesse pour attaquer les derniers mètres avant le col de la chèvre. Le bruit du moteur effraya des lapins du désert. Otto s'inquiéta. Le Sahara était peuplé d'une multitude de créatures. Le camion n'était plus qu'à dix mètres. Il aperçut les visages. Des fellaghas peu ordinaires, habillés de surplus de qualité. Des gens à l'aise.

- Des Marocains, hurla Kebir !

- Tant pis pour eux !

Les deux rafales giclèrent, brisant le parebrise dans un bruit de staccato. Le Doge continua sur sa lancée passant devant Kebir qui alluma la bâche pour effrayer les occupants. Quatre hommes sautèrent sur le sol pour fuir dans le désert en se séparant comme ils l'avaient appris à l'entraînement. Otto indiqua du doigt celui qui paraissait le moins physique. Il régla son lance-grenade pendant que Kebir abattait les trois autres à l'économie avec de courtes rafales. Lorsque le survivant fut à cent mètres, il visa à gauche du fuyard pour ne pas l'abîmer.

La grenade traça une courbe sur le ciel blanc comme un écran. Une belle explosion récompensa le tireur. Projeté à terre par le souffle l'homme ne bougeait plus. Otto prit son temps pour s'approcher de la cible. L'insurgé respirait comme un poisson jeté sur le pont du bateau.

- Vous avez commis un excès de vitesse dans la montée...

- Ah bon...

- Vous n'avez pas vu le panneau ?

- Tu es allemand, toi...

Contrairement à ce qu'il espérait, le Marocain sonné, serait coriace.

- Qu'est-ce que vous foutiez à Hammoudia ?

- Tourisme...

Otto comprit que l'homme ne parlerait pas. Il sortit une paire de menottes et lui passa les pinces. Kebir alla chercher une corde. Quelques minutes plus tard le Dodge opérait un demi-tour pour rejoindre l'endroit où les Marocains avaient déposé les cadavres. Le prisonnier accroché au parechoc s'écroula au bout de quelques kilomètres. Otto et Kebir le firent monter sur la plateforme. Bientôt ils s'arrêtèrent devant la mise en scène du massacre et firent descendre l'homme à la caméra.

- Qui sont ces gens que vous avez jetés ici pour les filmer ?

L'homme baissait la tête, les poignets en sang, muet comme un poteau. Kebir fouillait les corps allongés sur le bord de la piste. Les mains et les visages des victimes atrocement brûlés prouveraient au monde l'impitoyable crime de guerre commis par la France.

- Ce que vous avez fait à ces pauvres types est ignoble. Qu'est-ce que vous voulez prouver ?

Toujours aussi buté le prisonnier ne décrochait pas un mot. En d'autres temps il lui aurait coupé les oreilles l'une après l'autre. Mais les temps avaient changé. La France gagnait les batailles mais perdait la guerre. Otto se rapprocha du poste émetteur pour envoyer un message à Reggane : *Cinq fells hors de combat, un prisonnier. Scène de crime au kilomètre 19 sur Hammoudia. Prévenir la prévôté.*

- Qui t'a fourni la caméra ?

Le Marocain gardait le silence. Otto saisit le polaroïd de dotation à bord de son véhicule de reconnaissance pour prendre des clichés de la scène de crime. Puis il demanda à Kebir de ramener le prisonnier à la base. Seul sous les étoiles au volant de la Delahaye il considéra le passé. Combien de temps allait-il pataugé dans cette merde ? Depuis son arrivée en Algérie sa conscience politique comme disaient les marxistes s'était élargie.

Aussitôt arrivé, il se rendit au poste de commandement du 1^{er} Régiment étranger parachutiste. L'arrivée à Reggane de Gerboise verte, la dernière-née des bombes atomiques expliquait la présence d'un détachement de l'unité d'élite. Otto se gara devant le bâtiment puis monta les escaliers. Parvenu devant le bureau il cogna à la porte.

- Entre donc !

Depuis la pièce aussi vaste qu'un terrain de tennis on pouvait voir Reggane, la ville surgie du désert pour doter la France d'une force de frappe capable de dissuader tout envahisseur. Otto aimait bien Jean Koshkin, son commandant, un chevalier du Moyen Age, plutôt qu'un centurion du désert prêt à se soulever.

- Tu as interviewé le prisonnier, Otto ?

- Il ne veut rien dire. Je crois qu'il travaille pour Rachid Casa.

- Tu ne l'as pas fait parler...

- Que les gendarmes se démerdent. C'est leur métier. Je n'ai pas envie de faire la une du Nouvel Observateur.

Koshkin comprit qu'Otto ne voulait plus se salir les mains. Depuis un certain temps le zèle des officiers s'étiolait.

- Tu crois que c'est Gerboise qui les intéressent, demanda Koshkin.

- Ils veulent faire croire que nous utilisons des prisonniers pendant les essais nucléaires. Des sortes de cobayes pour voir les effets du flash de lumière, de l'ouragan de chaleur, des radiations.

- Qui « ils » ?

- Les Américains ! Ils lorgnent sur le pétrole. Ce sont eux qui ont fourni la caméra et le matériel aux Marocains recrutés par la CIA.

- Tu m'entraînes dans des complications...

- Je te ramène un témoin, un type qui confirmera. Si vous savez vous y prendre. Les Américains et les communistes se battent entre eux pour nous dépouiller.

Venant d'Otto, un Allemand qui à seize ans combattait les Russes dans Berlin en ruine la remarque fit son effet.

- Tu n'as pas lutté toutes ces années pour abandonner l'Algérie aux égorgeurs du FLN, n'est-ce pas Jean ?

- Que veux-tu que je fasse ?
- Certains de nos amis réfléchissent à des solutions politiques.
- Que veux-tu dire ?
- Pour l'instant, rien n'est arrêté.
- Vous ne pensez tout de même pas à un soulèvement militaire ?
- Je ne suis pas dans le secret des dieux, Jean. En plus, je suis allemand.
- Tu es plus français que nous. Ça te jouera des tours ! Ne te lance pas dans une aventure sans lendemain !

Koshkin dont la grand-mère avait été la filleule de la dernière tsarine quitta son bureau pour s'approcher de la baie vitrée. Avec ses 7 000 ingénieurs et techniciens Reggane formait une ville à 35 kilomètres du point zéro. Les civils vivaient hors du monde, hors de la guerre, bien payés.

- Les gens que je croise ici se foutent du sort de l'Algérie française. Ils sont dans leurs bulles. Ils ne pensent qu'à leur résidences en Touraine ou dans le Finistère.

- Je n'ai pas de campagne. Je n'ai pas de famille.
- Voilà deux ans que tu n'as posé aucune perme ! C'est mal vu. Va t'amuser Otto. Un vrai soldat s'éclate de temps en temps. Tu n'as pas quelqu'un à voir ?
- J'ai une cousine à Paris. Elle se souvient peut être de moi.
- J'en suis sûr. Va la voir. L'Armée n'aime pas les ascètes.
- Je vais préparer mes bagages.

De retour dans la chambre qu'on lui avait affectée Otto commença à faire sa valise. Il était temps de se plonger dans un autre champ de bataille, plus civilisé. Avant de s'embarquer à bord de la Grise qui assurait la navette entre Reggane et Alger il rejoignit Kebir à la cantine. Les militaires se mélangeaient peu aux civils.

- J'ai obtenu que tu viennes avec moi en permission à Paris. Il est temps que tu te familiarises avec la métropole.

- Comme tu veux capitaine.

Chacun avec leur plateau à la main ils choisirent une table un peu à l'écart. Les femmes à Reggane étaient une infime minorité. Otto savait que son allure de

gladiateur, son assurance de sniper, ses bonnes manières son léger accent allemand pouvaient plaire jusqu'à rendre folles certaines créatures.

- Qu'est-ce qu'on va faire à Paris, capitaine ?

- Des mondanités...

- Ce n'est pas tellement ma spécialité.

- J'ai besoin de quelqu'un qui sache ouvrir l'œil, repérer une main cachée, un voyageur faisant semblant d'attendre le bus, un gamin en planque pour le compte d'un voyou.

- C'est dans mes cordes.

- A l'occasion il faudra peut-être égorger vite et proprement.

- Je sais faire.

- Nous prendrons l'avion de temps en temps.

- On n'a rien sans rien, Inch Allah !

Dallas

La présence d'Edgar Hoover et de son adjoint Clyde Tolson en cabine avait transformé le Boeing 707 de United Airlines en club de la presse. Passagers et journalistes entouraient le directeur du FBI qui ne tarissait pas d'éloges sur son nouveau patron, le ministre de la Justice, Robert Kennedy. Le commandant de bord honoré de la présence du plus grand policier d'Amérique avait fait transformé la partie avant en salle de conférence. Hoover avec sa trogne de bouledogue et Tolson cravaté comme un croquemort de série B, fascinaient.

- Je ne doute pas qu'avec le frère du président, nous allons former une équipe de choc contre les criminels.

- Les Texans seront-ils débarrassés des voleurs de bétail et de matériel agricole.

- Nous allons nous y employer. C'est la raison pour laquelle je rends visite au vice-président Lyndon Johnson.

- Des installations pétrolières ont été récemment sabotées.

- Il s'agit d'opérations menées par des communistes. Je vais écouter les patrons du secteur. Le FBI a des idées pour protéger nos puits.

Depuis quelques minutes le Seven O Seven entamait sa descente sur Dallas. Tout le monde fut invité à rejoindre son siège. Les gratte-ciels jetaient des éclats de lumière vers un ciel sans limite. Edgar et Clyde vêtus du même complet arboraient une pochette identique. Ils penchèrent en même temps la tête vers le hublot.

- Tu as bien parlé Speedy !

- Vraiment ?

- Oui.

Hoover posa la main sur le genou de son adjoint. La présence de Clyde à ses côtés donnait du sens à l'existence. Sa seule famille après la mort de maman. Il y avait aussi Glenda, une nièce éloignée dont la plastique donnait le change à la presse. Une fille intelligente, sous employée. Sans oublier l'indispensable Miss Gandy. L'avion aborda la piste de Love Field sans frémir.

- Un vrai *Kiss landing* !

- Bien vu, Clyde.

Les deux hommes quittèrent l'avion sous les applaudissements pour être pris en charge par le bureau du FBI au grand complet. Gordon Shanklin, l'agent spécial en charge de la station lui présenta son adjoint James Patrick Hosty père de neuf fils alignés en rang d'oignons pour saluer le grand homme. Les fédéraux et leurs épouses escortèrent le directeur dans l'aérogare sentant le kérosène et le désinfectant. Le maire de Dallas, Robert Lee Thornton, souhaita la bienvenue au sauveur de l'Amérique.

-Monsieur le maire je suis très honoré de votre présence.

- C'est Dallas qui s'honore de votre arrivée. Puis-je vous conduire vers le centre-ville afin de vous montrer un bâtiment dont tout ou partie pourrait abriter vos enquêteurs voire servir d'université contre le crime ?

- Mais bien volontiers.

Edgar et Clyde profitèrent de la voiture municipale. Malgré le calendrier un soleil radieux permit au maire et à son épouse de traverser la ville escortés par les motards de la police locale. Face à ses hôtes illustres, Thornton commentait.

- Dallas est en pleine expansion. Nous avons des projets dans chaque quartier.

- C'est ce que je vois. Félicitations, monsieur le maire !

De temps en temps des badauds applaudissaient. Les attachés de presse du FBI travaillaient bien. Les télévisions filmaient. Arrivée sur Dealey Plaza, la voiture se gara devant un immeuble de brique rouges de six étages.

- Voici le Texas School Book Depository. Vous disposez d'un quart d'heure pour visiter n'est-ce pas ?

- C'est convenu.

Plusieurs policiers entourèrent la limousine pour escorter les passagers vers l'escalier donnant accès au premier étage. Edgar, détendu, écoutait les explications.

- Le bâtiment a été construit en 1898, frappé par la foudre en 1901 il a été reconstruit en 1902. En 1937 la compagnie qui l'avait racheté a fait faillite. Maintenant nous l'utilisons comme entrepôt.

La visite des lieux confirma Edgar dans ses premières impressions qu'il garda pour lui.

- Bien entendu, la ville prendra à sa charge la modernisation de toutes les installations. Vous pourrez occuper l'ensemble ou seulement une partie.

- Je vais demander à Gordon Shanklin de me faire des propositions. Je suppose que vous l'appréciez...

- C'est un garçon formidable.

De retour sur Dealey Plaza les visiteurs remercièrent abondamment avant de s'engouffrer dans une voiture du FBI qui les conduisit à l'écart du centre-ville. Assis à l'arrière Edgar remonta la vitre qui le séparait du chauffeur.

- Qu'en penses-tu Clyde ?

- Tu ne loueras pas leur dépôt.

- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

- Tu ne vas pas nous installer dans un immeuble qui a été foudroyé, incendié et dont l'un des propriétaires a fait faillite. Tu es trop superstitieux.

- Bien vu Clyde, je ne sais pas ce que je ferais sans toi...

Après un parcours confortable, la voiture pénétra sur le domaine dont la façade jaune d'œuf flamboyant étonna les arrivants. Sur l'allée conduisant vers une sorte de Trianon il croisèrent une pompe à essence Esso dernier modèle. Totale incongruité.

- Les pétroliers sont des gens bizarre, Clyde.

- Tu as raison Speedy.

Lyndon Baines Johnson sortit seul pour saluer Edgar. Les deux compères fréquentaient la même loge maçonnique de Washington. Le géant texan avec sa tête d'éleveur de bétail, son haleine alcoolisée, écrasa les phalanges du FBI.

- Bonjour Edgar ! Salut Clyde. C'est bon de vous voir !

- Bonjour monsieur le Vice-président.

- Tu ne vas tout de même pas installer une école dans leur putain de Scholl Depository. J'ai tout ce qu'il faut pour toi à Austin !

- Ne t'inquiète pas, j'irai où tu voudras.

- Bonne nouvelle. Sais-tu qu'Allen Dulles est au salon avec notre ami ?

- Je suis au courant.

Lyndon saisit la cravate d'Edgar avec ses gros doigts, un geste familier indicateur de gravité.

- Dis-moi Edgar où en est Allen avec le fils de pute ?

- Kennedy va le virer. Tu n'es pas informé ?

- Cette salope me tient à l'écart de tout. C'est comme si j'avais la gale. Alors que je lui ai apporté les voix du Sud. Allons voir nos copains.

Les trois hommes pénétrèrent dans la maison. La lumière tamisée par des rideaux de soie évoquait un boudoir surdimensionné. Au sol le carré magique de Dürer intriguait avec ses nombres. Allen Dulles, lunettes cerclées, pipe noire, moustache et cheveux gris, salua les arrivants.

- Bonjour Edgar. Merci pour votre soutien durant toutes ces années.

- C'est normal Allen...

- Savez-vous par qui je serai remplacé ?

- Aucun des Kennedy ne me fait des confidences. Mais je saurai.

Lyndon Johnson présenta au FBI son ami Haroldson Lafayette Hunt. Le géant du pétrole possédait des parts dans toutes les industries liées aux hydrocarbures. Il s'inclina devant l'Administration. L'homme le plus riche de la planète selon Forbes, affichait une modestie inversement proportionnelle à sa fortune.

- Quand Kennedy va-t-il crever monsieur le directeur ?

Hoover prit une mine consternée. Mauvais augure.

- Malgré toutes les drogues qu'il ingurgite, il tient encore debout. Son élection l'a dopé !

- On nous dit que la mafia l'a aidé à se faire élire déclara H.L.Hunt.

- C'est vrai confirma Johnson. Joe Kennedy a fait jouer ses relations auprès de la pègre.

- Et maintenant Bob Kennedy va leur chier dessus !

- C'est suicidaire. Et pour nous ? demanda Haroldson Lafayette.

Les têtes se tournèrent vers Allen Dulles. Le patron de la CIA prit sa pipe entre les mains.

- Je n'ai entendu parler d'aucune réforme sur le marché du pétrole et du gaz. Kennedy a la tête ailleurs. Sa grande affaire est Berlin. Il ne veut pas d'une guerre en Europe. On peut le comprendre...

- Sur ce plan il a raison ajouta Lyndon Johnson. Si l'Armée Rouge attaque ce sera très vite une guerre nucléaire.

Allen Dulles, concerné au premier chef, fit le commentaire que l'on attendait de lui.

- Les Russes ont une avance balistique. Il est difficile d'avoir des informations mais nous savons qu'ils préparent quelque chose d'énorme dans le domaine nucléaire. Kennedy est au courant. Eisenhower lui a fait un topo sur le rapport des forces.

H.L. Hunt, syndic pour la circonstance des pétroliers texans posa la question qui agitait les salons de Dallas et de Houston.

- Qu'est-ce que vous comptez faire avec l'Algérie lorsque les Français partiront ?

- De Gaulle négocie en sous-main avec le FLN, répondit Allen Dulles.
 - Que fait-on pour prendre le contrôle du marché ?
 - Nous facilitons l'ouverture de comptes en banque à Genève et à Lugano pour les futurs dirigeants algériens. Dans quelques jours vous pourrez les arroser.
 - On nous dit qu'il y aura des Français dans le nouvel ensemble pétrolier.
 - Nous vous fournirons également leurs comptes en Suisse et à Jersey. Les banquier européens sont compréhensifs. Des gens bien élevés.
 - Il ne faut pas que Paris garde la mainmise sur le pétrole algérien.
 - Nous allons révéler au monde les atrocités commises par l'armée française. Il faut que les gens sachent.
 - Quelles atrocités?
 - Pendant leurs essais nucléaires au Sahara, ils attachent des prisonniers de guerre pour voir les effets de leurs bombes ! Vous recevrez des clichés. Pour l'instant, je vous conseille le silence car Paris est encore dans l'OTAN. L'Amérique gardera le contrôle des fluides sur l'ensemble de la planète. Nous avons plusieurs ordres exécutifs qu'aucun président n'a remis en cause.
 - Que fera Kennedy ?
 - Il n'ira pas contre les intérêts de la nation. C'est un malade mais il n'est pas idiot.
 - C'est le candidat d'Hollywood.
 - Pour l'instant il est obnubilé par Marita Lorenz, l'ancienne maîtresse de Castro ! Il a lu ses aventures dans la presse. Ca l'excite. Il va la sauter !
- La remarque de Lyndon Johnson détendit l'atmosphère.
- Eh bien nous voilà rassurés !
- Haroldson Lafayette frappa dans ses mains invitant tout le monde à l'enclos pour admirer *Charlemagne*. Accompagnés de garçons en livrée portant des seaux à champagne les invités traversèrent la pelouse. Un authentique cowboy, venait à leur rencontre en tenant la bête par le museau. Le milliardaire pour la circonstance utilisait la demeure de l'un de ses amis en voyage à Moscou, pour négocier un contrat. H.L.Hunt commenta :
- C'est un reproducteur d'une tonne et demie. Un vrai charolais. Regardez comme il est frisé. Une bête de force, doux comme un agneau. Grand prix du salon de l'agriculture à Paris !

Le monstre, considéra ses admirateurs d'un œil humide. Deux majorettes habillées au couleurs du Texas présentèrent l'agrandissement d'une photo où apparaissait De Gaulle visitant le salon.

- Le général a dit « Charlemagne fait honneur à la France ». Maintenant il honorera le ranch de notre Vice-président, Lyndon Baines Johnson !

Tout le monde applaudit pendant que pétaient les bouteilles. Enervé, Charlemagne effraya une majorette.

New York

L'encadreur de Bloomingdale's avait été formé à Paris par la dynastie des Piantoni. De père en fils ces artistes se transmettaient un savoir-faire royal devenu républicain par la force des choses. L'homme, précédé de ses gants blancs, portait une œuvre d'art.

- Voici la lettre, mademoiselle. J'espère que l'encadrement plaira au directeur.

La blonde sensuelle, un rien râblée, saisit l'objet dans ses mains pour admirer. Son regard bleu acier transperça le verre anti-reflet. Elle reconnut la calligraphie pressée de l'auteur.

- Qu'en pensez-vous ?

- C'est du beau travail.

- C'est pour moi un grand honneur d'immortaliser la correspondance des deux hommes les plus célèbres des Etats-Unis. C'est-à-dire du monde. Je vous l'enveloppe ?

- Oui.

Glenda Horst observait les moulures, l'infinie variété des baguettes, des encadrements accrochés aux murs tapissés de papiers peints. Ses matinées new-

yorkaise commençaient souvent par une visite chez l'encadreur. Amateurs de photos dédicacées, oncle Edgar lui confiait un travail qu'aucun autre agent du FBI n'aurait pu accomplir. Famille oblige.

- Je repasserai tout à l'heure prendre le paquet.

Les sens en éveil, Glenda changea d'étage. Elle franchit la porte du salon de thé, désert en ce milieu de matinée. Pour la circonstance elle inaugurerait un nouveau tailleur vert avec la ferme intention de changer de chaussure avant la fin de la semaine. Marita Lorenz assise près de l'une des fenêtres ressemblait aux photos publiées par les journaux. La First Lady de Cuba observa la blonde qui marchait vers elle d'un pas musclé.

- Seriez-vous d'origine allemande, Glenda ?

- Ma mère est née à Hambourg.

- Je suis de Brême.

- Vous êtes en avance, Marita.

- Vous aussi ! Au téléphone, vous disiez être en contact avec Edgar Hoover...

- C'est exact répondit Glenda.

Le regard pétillant de la compagne de Castro réclamait des explications. Elle s'empressa de répondre.

- Je suis la fille du fils adoptif de l'oncle d'Edgar qui était juge à Washington.

- Vous êtes donc la petite nièce d'Edgar Hoover, l'homme le plus puissant des Etats-Unis...

- Lorsque vous avez sollicité un rendez-vous avec le FBI de New York mon oncle a été prévenu aussitôt. C'est lui qui m'envoie. Il a confiance. Même si je ne le mérite pas toujours...

Effrayée, Marita trempa ses lèvres dans la tasse. L'absence d'autres clients dans le salon ajoutait à ses angoisses. Le FBI avait-il fait vider les lieux ?

- Pourquoi voulez-vous rencontrer notre agence, Marita ?

- Pour demander conseil et protection. Je sais que votre oncle est un grand patriote, un homme intelligent qui a réglé d'innombrables problèmes.

- Vous n'avez pas tort. Edgar a entendu parler de vous. Qu'il y a-t-il de vrai dans ce que racontent les journaux ?

- J'ai eu un fils, avec Fidel Castro. Andrés est né pendant que j'étais dans le coma.

- J'ai lu ça, C'est tout de même incroyable !

- On m'a empoisonnée. J'ai été transportée à l'hôpital inconsciente. C'est là-bas que j'ai accouché.

- On prétend que c'est Castro qui a voulu vous tuer.

- C'est ce que dit ma mère. Frank aussi.

- Frank ?

- Frank Sturgis. Un Américain d'origine italienne. Un soldat courageux qui a changé de nom pour prendre celui de son beau-père. Je ne sais plus quoi penser...

- Vous voudriez que le FBI vous aide à penser ?

- Oui.

Marita vérifia l'absence de toute personne étrangère. Elles n'étaient que deux.

- Je vous écoute Marita. Nous sommes entre femmes...

- J'ai rencontré Frank à Cuba où il soutenait la révolution avant que le Lider Maximo ne lui confie une mission d'inspection sur le monde des jeux à La Havane.

- Castro voulait-il réouvrir les casinos ?

- Je ne sais pas.

- Vous étiez pourtant proche de lui.

- Le jeu ne m'a jamais intéressé. C'est le domaine de la mafia.

- Pourquoi avez-vous quitté Cuba ?

- Je me suis fâchée avec Fidel. A cause de Frank.

- Vous aviez une liaison avec lui aussi ?

Marita baissa les yeux. Glenda n'insista point.

- Frank disait que pour l'avenir de Cuba, il fallait relancer les casinos. Il m'a demandé de fouiller dans les poubelles de Fidel. J'ai été surprise. On m'a renvoyée. Je ne sais toujours pas ce qui s'est passé pendant mon coma...

- Le FBI n'enquête pas sur des crimes ou tentatives de crimes commis à l'étranger.

- C'est bien dommage.

- Pourquoi dites vous cela Marita ?

- Parce que Frank me demande de retourner à Cuba pour revoir Fidel et l'assassiner. Il dit que Castro se languit de moi malgré le fait que j'ai fouillé dans ses poubelles. Que dois-je faire, Glenda ?

- Pour qui travaille Frank Sturgis ?

- Il est toujours chargé d'une mission d'inspection des jeux mais je sais qu'il est en relation avec les milieux anticastristes.

- Et vous, comment vous situez-vous politiquement ?

- Je ne suis pas favorable aux dictatures. En Allemagne nous avons vu ce que ça donne...

Marita baissa les yeux. Les convictions politiques de la belle allemande semblaient incertaines. Glenda synthétisa ; une qualité qu'oncle Edgar appréciait chez elle.

- Si vous tuez Castro vous passerez du statut de First Lady de Cuba à celui d'héroïne de la Contre révolution. Quelle sera votre récompense ?

- Frank dit que nous rétablirons les flux touristiques entre l'île et les Etats-Unis. Nous sauverons le pays de la pauvreté.

- Et vous aurez votre petit casino...

- Comment le savez-vous ?

- Le FBI connaît la vie. Vous avez bien fait de me rencontrer. Quand devez-vous tuer le dictateur ?

- Je pars dans deux jours...

- Où cela se passera-t-il ?

- A l'hôtel Hilton de La Havane. Fidel a réservé une suite.

- Il a donc toujours des sentiments pour vous.

- Nous avons un fils...

- Le FBI ne peut pas vous aider à commettre un meurtre !

- Je le comprends...

Glenda saisit le menu du salon de thé. Puis sortit un stylo de son sac à main.

- Vous allez noter un numéro de téléphone où il y aura toujours quelqu'un.

Marita écrivit les nombres avant de ranger le carton de Bloomingdale's .

- Peut être à un de ces jours, Marita.

- Fidel a des films...

- Comment ça des films ?

- Avant la Révolution de nombreux politiciens américains fréquentaient les casinos. Certains allaient à des parties fines, si vous voyez ce que je veux dire...

- Lesquels ?

- Par exemple, le nouveau président.

- John Kennedy !

- Oui.

Glenda se mit à saliver comme un taureau du Montana. Elle entra de plein pied dans les dossiers préférés d'oncle Edgar.

- Nous aimerions récupérer ces films. Pour préserver l'honorabilité du nouveau président...

- J'ai bien compris, Glenda. Je vais voir ce que je peux faire.

- Appelez-moi quand vous voudrez.

Marita examinait le salon de thé aux allures de wagon restaurant.

- C'est oncle Edgar qui a fait vider les lieux ?

- Pour que nous soyons à l'abri des oreilles indiscretes. Les journalistes ne doivent servir que lorsque nous en avons besoin.

- Cette fois-ci je me sens rassurée. J'ai bien fait de vous appeler.

- Je vais sortir la première. Il ne faut pas que l'on nous voit ensemble.

- Je comprends.

Après le salon de thé, Glenda se dirigea vers le rayon lingerie féminine où la vendeuse la reconnut à travers un sourire complice.

- Nous avons des nouveautés...

- Montrez-moi.

L'employée de Bloomingdale's sortit d'un large tiroir, des culottes noires, des bas, des jarretelles grises, des soutiens gorges, une collections de dentelles plus affriolantes les unes que les autres.

- C'est somptueux !

- Ça vient de Paris.

- Evidemment...

- Ce sont les plus grandes tailles que nous ayons. Votre maman sera contente.

Glenda caressa les fins tissus avant d'exprimer sa satisfaction sous l'œil impavide de la vendeuse.

- Je les prends toutes.

- Je vous les enveloppe. Vous garderez le sac.

- Merci

Après avoir récupéré la lettre encadrée, Glenda encombrée affronta la neige saccagée par les piétons. Elle se dirigea vers la 58^{ème} rue tout en guettant d'éventuels suiveurs dans les vitrines. Oncle Edgar veillait à sa sûreté . Mais deux précautions valaient mieux qu'une. A moins de deux cents mètres de l'East River elle reconnut la devanture de la « French engraving national boutique ». Volontairement vieillot, le magasin attirait son lot d'amateurs d'arts en tous genres. Elle poussa la porte provoquant le son délicieux d'une clochette rappelant la vieille Europe.

- Bonjour Mademoiselle.

- Excusez mon retard, j'arrive de Bloomingdale's.

- Je vois que vous êtes chargée, posez ça là.

Glenda laissa ses emplettes derrière le comptoir et suivit l'homme, un authentique Français, dans l'arrière-boutique. Il s'empara d'un cadre protégé par un matelassage de plastiques pour le confier à la visiteuse.

- Les gravures viennent directement de Moulins sur Allier. Cette fois-ci il y a autre chose.

Le boutiquier ouvrit un tiroir d'où il extirpa une galette en fer blanc comme celles entassées dans les salles de projection.

- C'est un film ?

- Il a été tourné à Paray le Monial, un haut lieu de spiritualité...

Glenda devina dans le ton du marchand une ironie confirmée par un sourire en coin.

- Je vous range tout cela dans un sac.

- Je vous remercie beaucoup.

Lestée de tous ses paquets, elle sauta dans un taxi pour se faire conduire à Grand Central. Dans le hall où scintillait encore l'immense arbre de Noël elle repéra l'un des agents du FBI chargé de sa protection. Tous cravatés de manière identique ces jeunes gens essayaient de passer inaperçu. Les journaux spéculaient sur la futur prestation de serment de John Kennedy. Elle acheta le dernier Life pour lire l'article consacré à l'épouse du 35ème président des Etats-Unis. Impressionnée par la classe de la First Lady, elle se jura d'interroger oncle Edgar sur la vie de la famille.

Alors que le train filait vers Washington DC elle se demanda ce qu'elle allait faire de sa vie. Depuis quelques temps son goût pour les mathématiques cédait face aux excitations du contre-espionnage. Une drogue qui l'amenait à s'intéresser aux hommes, espèce prévisible et barbotante. A ses pieds le plastique contenant le carton à dessin s'était détaché. Peut-être à cause du froid. Ou de la chaleur du train. Discrètement elle accentua l'ouverture avec ses doigts tout en surveillant ses voisins.

Timidement elle découvrit la première planche. Au début elle eut du mal à comprendre. Un taureau dressé sur ses pattes arrière l'incita à continuer. Devant la bête une vache recevait l'hommage du mâle en levant les yeux vers le clocher d'une église ! Tétanisée par sa découverte, elle recolla les morceaux de scotch qui entouraient le plastique et reprit lentement sa respiration.

Pennsylvanie

Sabine Racinet s'écarta de la toile pour apprécier le dernier coup de pinceau. Au-delà du tableau, s'étendait la forêt de Tiadeghton. Un horizon qui n'était pas sans rappeler les paysages du Morvan au cœur de la France. Le craquement d'une brindille lui fit tourner la tête. Marc s'approchait. Les mains sur les hanches il observa le paysage glacial auxquels sa femme donnaient des couleurs étranges. Inquiet pour la santé mentale de la petite brune, il n'arrivait pas à comprendre pourquoi elle l'avait entraîné dans ce coin perdu. En plein hiver, à la merci d'une tempête de neige !

- En forêt de Fontainebleau, il y a des endroits plus beaux que celui-ci, avec une lumière douce. Autour de Washington aussi il y a des coins sympas.

- Le pendule était formel, je devais venir ici.

Marc leva les sourcils vers la cime des arbres. Depuis qu'elle s'était entichée de théosophie, Sabine recevait des messages de l'Au-delà. Des réminiscences de vies antérieures la conduisaient dans des lieux bizarres. A Paris il s'en était inquiété auprès du docteur Hubert Belmont, le psychanalyste attiré des artistes de la Rive gauche.

- Ne vous inquiétez pas. Sabine est une artiste à fleur de peau. Je n'ai décelé aucune pathologie inquiétante. Soyez patient.

Racinet s'approcha pour considérer l'œuvre de sa femme. Sabine passait volontiers de la sculpture à la peinture, travaillait le bronze autant que le plastique. Sous des apparences chétives se cachait une femme très physique. Prudent et aimant il garda le silence devant la toile. Un détail l'intriguait cependant. Sabine pouvait oublier de prendre ses ansiolytiques trois jours de suite sans que son état s'aggrave ou s'améliore...

- Tu entends ?

Marc dressa l'oreille vers le givre accroché aux branches. Les plus hautes griffaient le ciel. Un jour il se mettrait à la photo. En été de préférence.

- On dirait des coups de marteaux.

- Je savais que le pendule m'indiquait un message. Allons voir. J'en ai assez de peindre. Il fait trop froid !

Obligé, il l'aida à plier ses affaires, fixa le chevalet sur dos ainsi que la boîte de couleurs. Ils débouchèrent bientôt à l'endroit où ils avaient garé la voiture.

- Ça vient de là-bas !

Sabine indiquait l'autre côté de la route. Ils traversèrent pour se retrouver sur un chemin de terre marqué par les traces de tracteurs. Le bruit ressemblait à celui d'un marteau piqueur. Qui pouvait bien utiliser un tel engin dans un coin aussi perdu ? Au bout d'une centaine de mètres la piste s'élargit. Les Racinet faisait face à un chantier. Un bulldozer à l'arrêt près d'une baraque en bois d'où sortait la fumée d'un poil les intrigua. Ils avancèrent.

- Crois-tu que c'est prudent ?

- Je n'ai vu aucun panneau interdisant l'entrée...

Marc eut un mauvais pressentiment. Les phobies de Sabine finiraient par lui causer des ennuis. Le bruit du marteau piqueur cessa brusquement rendant le silence de la forêt effrayant. Ils dépassèrent la baraque pour arriver devant l'entrée d'une mine abandonnée. Deux ouvriers emmitouflés les observaient. Le plus grand, taillé comme un bûcheron s'approcha de la Française. Sabine ne laissait pas les hommes indifférents. L'hiver heureusement la protégeait. Le bûcheron considéra le symbole de paix hippie offert par Mary Pinchot. Horrifié Marc le vit tendre la main vers l'objet suspendu au-dessus de l'anorak.

- Alors ma petite dame, on s'est perdue, dans la forêt ?

- Viens Sabine, tu vois bien que ces messieurs travaillent.

- Laisse-moi tranquille. Qu'est-ce que vous construisez ?

L'autre de mauvaise humeur s'approcha en s'essuyant les lèvres du revers de la main. Marc se liquéfiait.

- Nous transformons cette vieille mine en refuge pour les animaux. Il y aura ici des bêtes. N'est-ce pas ?

- On dirait que la petite dame veut visiter...

- Oui, répondit l'artiste.

- Sabine, on ne va pas déranger ces messieurs...

Défiguré par la trouille Marc suivit sa femme sur le chemin de tous les dangers. Ce n'était pas la première fois que madame Racinet jouait avec le feu. Sur le sol une dalle en béton récente témoignait des travaux. Sur les côtés un bâti

maçonné permettrait d'accueillir une vaste porte. La mine s'enfonçait sous la montagne.

- Avec le froid nous sommes obligés d'arrêter de couler.

- Voulez-vous visiter l'intérieur, ma petite dame ?

- Non j'en ai assez vu. Je vous remercie messieurs. J'étais venu pour voir le grand cerf. Mais je vois qu'il n'est pas là.

- Ce qui l'en reste est à l'épicerie de Letteman à côté de la station Esso.

- Merci pour la visite.

Marc vit les regards des ouvriers frustrés. Apeuré il n'osa même pas se retourner. La gorge sèche, il finit par retrouver l'usage de la parole.

- Tu es inconsciente ! Ces types auraient pu te violer !

- Pas en plein hiver. Mon talisman me protège !

- Tu parles !

Fort heureusement la voiture n'avait pas bougé. Il haussa les épaules avant de s'installer au volant. Dans le rétroviseur il ne vit rien d'inquiétant. Sabine semblait perdue dans ses pensées.

- Comment veux-tu que je ne m'inquiète pas pour ton état de santé. Est-ce que tu as pris tes médicaments ?

- Conduis-moi à Letteman. De toute façon nous devons prendre de l'essence. Je veux voir le grand cerf.

- C'est quoi encore, cette connerie ?

- Mon pendule est formel. Il y a un cerf qui fait partie de mon karma. Du tiens également. Nous devons le croiser.

Marc savait que toute protestation était inutile. Résigné, il prit la route du village. Dix minutes plus tard ils traversaient Letteman, posé au centre d'une clairière. Quelques chalets voisinaient avec une station Esso contiguë à la seule épicerie qui tenait lieu de cantine pour les bûcherons.

- Gare-toi là.

Marc s'arrêta juste en face du bâtiment et serra le frein à main.

- Qu'est-ce qu'on vient faire ici ?

- Voir le grand cerf. Je sens qu'il est là...

Depuis la terrasse deux hommes gantés, la tête couverte, observait les arrivants. Des touristes inoffensifs. Marc et Sabine descendirent sur le gravier, traversèrent la route en se donnant la main. Le couple monta l'escalier avant de pénétrer dans la chaleur du chalet.

Dix hommes autour d'une grande table les regardèrent d'un air furieux puis amusé lorsque Sabine avec son accent français demanda où était le grand cerf. Marc repéra les armes de poings à la ceinture, les chapeaux, les insignes sur les chapkas suspendues aux porte-manteaux. Ils dérangent une réunion de shérifs ! La patronne quitta les flics pour ses nouveaux clients.

- C'est pourquoi ?
- Le plein d'essence et le grand cerf.
- Il est derrière vous !

Collée au mur, une immense tête de cerf avec ses bois gigantesques, ses oreilles tendues comme des ailes dévisageait Sabine. Qui recula en portant ses mains au visage.

- Qu'est-ce qui t'arrive ?
- Je ne le voyais pas comme ça !
- C'est un cerf. Je ne vois pas ce qu'il a d'extraordinaire...

Marc commanda des cafés puis il remit les clés de la voiture à la patronne qui s'empressa d'aller remplir le réservoir.

- Cela fait au moins trois jours que tu n'as pas pris tes anxiolytiques. Je ne comprends pas ton attitude. Tu as un comportement suicidaire !

Sabine finit par détacher son regard de l'animal empaillé. Le café à la forte odeur d'endive lui rappela des souvenirs de pension juste avant ses 20 ans en 1940. L'aubergiste revint pour engager la conversation.

- J'ai l'impression que vous êtes français, les amoureux ?
- C'est vrai répondit Marc.
- De quel coin en France ?
- De Paris.
- Quelle chance ! J'ai toujours rêvé d'y aller. Qu'est-ce que vous venez faire dans ce trou perdu de Pennsylvanie.
- Demandez à madame...

Sabine posa sa tasse, sourit, chercha ses mots.

- J'ai vu votre cerf en rêve. Mon pendule indiquait l'endroit sur la carte. J'ai dit à Marc qu'il fallait venir. J'ai commencé un tableau dans la forêt près de l'ancienne mine. L'année prochaine je reviendrai le finir.

- Vous êtes de vrais parisiens...

- C'est vrai.

- Ma femme est une artiste. Nous avons un atelier à Washington dans Georgetown.

- Je comprends mieux.

- Nous avons envie de voir la Pennsylvanie.

Marc saisit le regard dubitatif de la patronne, une Américaine ayant vécu plusieurs hivers. Il lut le doute dans ses yeux clairs. Que faisaient-ils là à côté d'une réunion de shérifs ? Il régla sa note. Une minute plus tard la Ford redémarrait. Marc essaya de relier les événements. Sans y parvenir.

- Les ouvriers de la mine auraient pu me tuer avant de t'emmener dans leur mine pour s'occuper de toi !

- Impossible !

- Pourquoi ?

- A cause de mon talisman.

Sabine tira sur l'objet qu'un collier en grosse laine tressée maintenait autour du cou.

- C'est un cadeau de Mary.

- Quelle Mary ?

- Mary Pinchot Meyer. Je lui ai offert l'une de mes girafes. Il paraît qu'elles amusent John.

- John ?

- John Fitzgerald Kennedy, le président élu. Jack pour les intimes...

- Comment le sais-tu ?

- Mary Pinchot est la maîtresse de Kennedy...

Marc Racinet faillit rater le virage et redressa la voiture in extremis.

Paris

Otto Heinner alluma le transistor de voyage. Les électeurs approuvaient à 75% le projet d'autodétermination des trois départements français d'Algérie. Guère étonné du résultat, il regarda par la fenêtre. La neige tombait sur le boulevard Raspail. Après avoir enfilé son uniforme de capitaine au 1^{er} Régiment parachutiste, il descendit les escaliers. Véra, la patronne, avec qui il avait passé sa première nuit de permission lui adressa un sourire reconnaissant.

- Où vas-tu beau gosse ?

- Au Cercle Interallié, pour les vœux.

- Avec ta gueule de légionnaire, qui sent le sable chaud tu vas faire des ravages chez les dames.

- Mais non...

Otto déposa un baiser sur le front de la brune aux yeux de braise.

- Dis-moi capitaine, crois-tu qu'on aille vers la paix en Algérie ?

- Les gens nés là-bas n'ont pas envie de partir. Nous allons livrer les Français musulmans aux bourreaux du FLN, aux communistes !

- Si tu le dis...

- A ce soir.

En sortant de l'hôtel Istria de la rue Campagne première il sauta dans un taxi. Tout en descendant en direction de la Seine, il fut interrogé à cause de son uniforme.

- Qu'est-ce que vous pensez de cette histoire algérienne mon capitaine ?

- Rien de bon.

La DS approchait de la Seine. Ils passèrent devant les gendarmes repliés derrière les sacs de sable. L'Assemblée Nationale craignait une attaque. La guerre, malgré les référendums, continuait. Après la place de la Concorde, la voiture emprunta la rue du Faubourg Saint Honoré, franchit un barrage de police où il dut décliner son identité. Un gardien de la paix devant la porte cochère lui demanda son invitation.

Pour écouter les vœux de Jean-Louis de Faucigny Lucinge, tous les attachés militaires présents à Paris faisaient la queue devant le vestiaire. Des journalistes, des politiciens posaient leurs chaussures sur les tapis rouges. Des femmes élégantes, non admises dans les étages, attendaient l'ouverture des salons du rez de chaussée. Le légionnaire sentit sur lui quelques regards avant de poser les pieds sur les marches. Un instant Otto regretta les sables du Sahara.

Après le discours du prince, il subit ceux des invités de marque avec une patience de sniper. Après plusieurs rafales de lieux communs, les mains se levèrent. Tout en applaudissant il regarda autour de lui la multitude d'uniformes venus s'abreuver près des nappes. Le siège de l'OTAN, place Dauphine, expliquait l'exceptionnelle densité de tenues beiges, bleues et blanches de différentes nations. Le nombre de marins lui sembla disproportionné. Comme à Saïgon ou Alger. Habitué à vivre sans soif, il s'approcha d'une forêt de flûtes à champagne. Paris oblige.

Jean Marie Bastien-Thiry sanglé dans son uniforme d'ingénieur en chef du génie le surprit entre deux groupes de matelots amarrés aux tables. Le concepteur des missiles de Nord Aviation inspirait le respect. Otto apprécia le regard bienveillant, la conviction silencieuse de l'homme de foi.

- Merci d'être venu à ce pince-fesse, Otto.
- A vos ordres.
- Vous ne buvez rien ?
- Je ne supporte pas le champagne. Il me donne des maux de têtes.
- Il est vrai que vous êtes allemand. Allons dans un coin à l'abri de la meute.

Bastien Thiry entraîna le capitaine vers un salon où la densité d'uniformes américains surpassait celle de la grande salle.

- Je vous ai amené ici pour que l'un de ces messieurs vous reconnaisse.

Otto jeta un regard vers les officiers de l'U S Navy, encore des marins, avant de poser la question.

- Que se passe-t-il mon colonel ?

- Nous préparons le soulèvement de l'armée contre De Gaulle.

Otto ravala sa salive. Bastien Thiry n'était pas du genre à plaisanter. De toute façon il s'attendait à une réaction après le résultat du référendum. La perte de l'Indochine avant celle de l'Algérie ulcérait les hommes d'honneur.

- Et quel sera mon rôle dans cette affaire ?

- Vous connaissez le Sahara, vous parlez l'arabe et l'anglais.

- Affirmatif.

- Les Américains savent qu'au Vietnam vous avez été un combattant anti communiste irréprochable.

- Sans doute mon colonel...

- Nous avons besoin d'un agent de liaison discret avec le consulat américain à Alger. Il nous faut quelqu'un qui puisse les rassurer, le jour où nous prendrons le pouvoir.

Otto, la gorge sèche, regretta de ne pas avoir bu quelque chose.

- Je suis moins à l'aise dans les salons que sur les dunes du Sahara. Qu'attendez-vous de moi.

- Eisenhower et les frères Dulles ont eu du mal à définir une politique algérienne. Nous ne savons pas quelle sera l'attitude de Kennedy.

- Pour l'instant il n'a rien dit...

- A Washington il y a deux écoles. Les anti impérialistes souhaitent l'indépendance de l'Algérie. Les tueurs du FLN peuvent se balader à New York, entrer et sortir du territoire américain comme ils le veulent. Même avec des faux passeports d'autres pays arabes ! Vous le saviez ?

- Non, mon colonel.

- Une autre école défend l'Algérie française mais elle est en perte de vitesse. Il y a autour de Kennedy un tas de gauchistes friqués. Ils ont des relations avec des Français du Quartier Latin, des types comme Jean Daniel le journaliste de l'Express.

- Je ne lis pas les magazines.

- Il va falloir vous y mettre.

- Je ne vois pas comment rassurer les Américains...

Bastien-Thiry adressa un sourire aux officiers de l'US Navy échauffés par le champagne du Cercle.

- Mon cher Otto les Américains ne sont que des Anglais exportés dans le Nouveau Monde. Comme disait Napoléon c'est une nation de boutiquiers. Pour eux la guerre est un business. D'ailleurs Eisenhower l'a confirmé il y a quelques jours dans son discours d'adieu à la Maison Blanche : *Le plus grand danger pour l'Amérique est son complexe militaro-industriel.*

- Il doit savoir de quoi il parle ! Que devrai-je faire ?

- Vous rassurerez les Américains en leur parlant du pétrole. Pour eux l'Algérie est un gisement. C'est tout. De Gaulle négocie déjà avec le gouvernement provisoire algérien. La Compagnie des pétroles d'Algérie est au cœur du marchandage. Il y a aussi Reggane en plein Sahara où nous avons fait exploser l'année dernière notre première bombe atomique.

- Je surveille le périmètre avec mes Harkis.

- Je sais.

- Nous savons que les pétroliers américains négocient avec les Algériens. Ils leurs proposent des technologies en échange de concessions. Dès la prise du pouvoir nous prendrons le contrôle de la Compagnie des pétroles. Vous en serez nommé administrateur. Les industriels texans ne devront pas être étonnés de vous voir à Dallas ou à Houston.

Otto sentit le ciel lui tomber sur la tête. Dehors la neige descendait sur les jardins séparant le bâtiment des Champs Elysées.

- Et je leur propose quoi ?

- Vous leur dites que De Gaulle s'apprête à trahir l'Alliance Atlantique. D'ailleurs il prépare le retrait de la France de l'OTAN.

- Il ne va quand même pas faire ça !

- Ce type est un traître. C'est l'Antéchrist !

Le regard du chevalier évoquait l'engouement des Français pour les causes perdues. Otto aimait ce pays, sa généreuse arrogance, son insouciance, sa géniale pagaille. Ses femmes, surtout !

- Et à Alger, comment j'opère ?

- Votre chef de corps vous laissera du temps libre. Vous fréquenterez les garden party. Nouez des contacts avec la presse, les gens d'influence. L'opinion doit être de notre côté. Jouez de votre anticommunisme.

- J'ai une parente à Paris qui connaît le monde de la presse. Elle travaille à l'AFP.

- Allez la voir.

- Affirmatif.

- Renseignez-vous sur Haroldson Lafayette Hunt, c'est un milliardaire texan. Il loue une maison près d'Alger où il vient parfois. L'homme n'est pas sectaire. Il a aidé Staline, Hitler et Churchill. C'est le syndic des compagnies pétrolières frappées par la loi anti-trust de 1911. Ce Lafayette s'intéresse aussi au gaz et au coton. Il fréquente tous les dirigeants de la planète. Sauf De Gaulle qui a refusé de le recevoir. Un atout pour nous...

- Je m'en servirai.

- On le dit germanophile...

- J'en userai.

- Au revoir capitaine.

Après le départ de Jean Marie, Otto se jeta sur les nappes occupées par la marine américaine. Entre deux coupes il évoqua le gamin de seize ans défendant Berlin contre les Soviétiques. Puis il les entraîna à Dien Bien Phu, entre les pièges mortels du Vietminh. Le barman renouvelait les breuvages, prêtait l'oreille. Après l'Asie il raconta les fellaghas égorgeurs de villageois. Les marins rejoints par les aviateurs écoutaient, fascinés. Quelques un avaient combattu. Mais Otto portait dans les yeux la flamme noire de ceux qui ont tué. A l'arme blanche.

- Vous avez été enrôlé de force dans la Wehrmacht par les nazis ?

- Après la mort de ma mère, lors du bombardement de Dresde au phosphore en février 1945, je me suis engagé. J'étais volontaire.

Un silence gêné répondit à celui qui portait l'uniforme de la Légion Etrangère.

- Et vous messieurs connaissez-vous l'Algérie ?

- Non mon capitaine. Mais mon père est rédacteur en chef de Life. Il envoie des photographes pour couvrir les événements.

Après la troisième coupe Otto commença à échanger des cartes de visites. La garden party d'Alger commençait à Paris. En quittant le Cercle Interallié il sauta dans un taxi et se fit conduire place de la Bourse. Juste en face de l'immeuble de l'Agence France Presse. Son sourire bleu lui donna un accès immédiat au téléphone de la brasserie. Après quelques grésillements, il finit par obtenir la personne.

- Bonjour Hélène, c'est Otto.

Il y eut un silence avant que la secrétaire de direction de l'AFP ne lui réponde.

- Tout va bien ?

- Je suis en permission à Paris, devant le bâtiment...

- Je descends.

Dix minutes plus tard Otto montait les marches conduisant à la galerie de la Bourse. Hélène le dépassa sans lui adresser la parole pour aller se planter devant les monnaies antiques qui faisaient la joie des numismates. Après un regard circulaire, il se rapprocha.

- Je retourne à Alger. J'aurai besoin d'introductions dans les milieux diplomatiques et chez les Américains. Il me faut aussi un dossier sur H.L.Hunt le Texan. Et Rachid Casa le marocain qui aide la CIA.

- Je vais arranger ça. Tu recevras une carte postale.

Hélène Métayer reconnut quelqu'un. Aussitôt elle se détacha du légionnaire. L'entretien n'avait pas duré une minute. Entre eux il n'était question que de relations obligées. Il retourna à la station de métro. Malgré son mal de crâne il observa longuement le plan de Paris entre les flocons de neige.

Floride

John et Bob Kennedy sortirent des eaux glacées de l'Atlantique en levant la tête vers le mat planté au milieu du jardin. Le drapeau rouge hissé sous la bannière étoilée signifiait l'arrivée des visiteurs. Les pieds dans le sable, ils traversèrent la plage vers le mur en béton qui protégeait la grande maison achetée en 1933 par Joe Kennedy, leur père. Dans quelques jours John prêterait serment au capitol devant le monde entier.

- Quand je pense que ce connard de Johnson prêtera serment en même temps que toi ça me gâche la fête...

- Tout le monde se fout du Vice-président, Bob. Il nous a permis de gagner le Sud. Je l'enverrai tourner autour du monde comme un spoutnik.

Les deux frères qui allaient gouverner l'Amérique passèrent sous la douche en chahutant comme des collégiens. Bob pour la circonstance, avait amené son Bouvier bernois, une puanteur à poils longs. Après le vestiaire du sous-sol ils montèrent les marches vêtus du même polo rouge à manches courtes.

Allen Dulles le directeur de la CIA et Richard Bissell, son chef des opérations se redressèrent en les voyant. Ceux qui avaient conduit la politique étrangère de Dwight Eisenhower gardèrent pour eux les sentiments que leur inspiraient la tenue décontractée de leurs hôtes. John les invita à se rasseoir autour de la table basse et présenta son frère.

- Voici notre nouveau ministre de la Justice. Le président Eisenhower m'a prévenu de votre arrivée. Je sais que vous allez me parler de Cuba. Où je suis allé quelques fois du temps de Batista.

Allen Dulles hocha la tête. La CIA n'ignorait rien des frasques du président élu dans les bordels de la Havane. Richard Bissel ouvrit la sacoche apportée depuis Langley. Le président élu, Jack pour les intimes, déplaça la corbeille de fruits. La bannière étoilée flottait derrière la baie vitrée transformée en aquarelle vivante. Les quatre hommes se penchèrent sur la carte de Cuba.

- Si vous êtes d'accord monsieur le président, les Etats-Unis entendent récupérer les mines et les raffineries de l'île qui nous appartiennent. Raison pour laquelle nous avons instauré un embargo sur le sucre.

- Je sais.

Obsédé par la reprise des négociations avec l'URSS interrompues l'année précédente par la destruction de l'avion espion U2, John se méfiait des opérations

secrètes. Sa présidence mettrait fin aux tensions Est-Ouest. Le risque d'une guerre nucléaire totale disparaîtrait grâce à lui. Silencieux, il subit les explications techniques de Richard Bissell.

- Monsieur le président, la CIA supervise l'entraînement au Guatemala d'une brigade 1500 réfugiés cubains qui veulent en finir avec Castro. C'est Manuel Airtime ancien directeur de l'Institut cubain de la réforme agraire qui dirigera l'invasion. Dès qu'une zone aura été libérée autour de Trinidad nous installerons un gouvernement provisoire qui dirigera l'insurrection. La ville dispose d'un port et d'une piste pour les avions.

Les Kennedy se penchèrent sur la carte d'un même mouvement. Deux juges d'instruction.

- Et comment allez-vous amener cette force d'invasion au large de Trinidad ?

- Une compagnie de transport maritime affrète une flotte de quatre cargos et quelques patrouilleurs armés de mitrailleuses lourdes. Ils quitteront Puerto Cabeza sur la côte atlantique du Guatemala.

- Et si l'aviation cubaine les attaque ? Ce sont des cibles idéales.

Ancien marin de la Navy, John Kennedy avait vécu une guerre dont sa colonne vertébrale lui rappelait chaque jour les souffrances, le prix à payer.

- Oui monsieur le président. C'est pour cela que nous avons prévu seize bombardiers B 26 pour décapiter l'aviation cubaine juste avant le débarquement.

- D'où viennent ces avions ?

- Ils font partie d'une force spéciale mise à notre disposition par l'US Air force.

- Ils ne peuvent donc intervenir que sur mon ordre.

- Oui. Ils ont été repeints aux couleurs de l'aviation cubaine qui dispose elle aussi de B 26. Un dix-septième appareil se posera à Miami au moment de l'attaque. Il sera piloté par un Cubain qui prétendra avoir participé aux bombardements pour le compte de l'aviation révoltée contre Castro...

- Votre histoire me semble un peu tirée par les cheveux...

Dulles et Bissell baissèrent la tête sur la carte. Les deux hiérarques ne se faisaient guère d'illusion sur l'approbation de l'aventure par le nouveau président dont les opinions gauchisantes séduisaient les médias. Mais dont la proximité

avec la mafia par père interposé n'était un secret pour personne. Or les grands parrains comptaient bien revenir à Cuba.

- Pourquoi avez-vous choisi Trinidad pour le débarquement ?

- C'est une station balnéaire qui a souffert du changement de régime. La ville est bien desservie. Elle est suffisamment peuplée pour devenir le siège d'un gouvernement provisoire. Il y a un hôpital, une station radio.

- Si vous me parlez d'une capitale provisoire c'est que vos analystes envisagent une guerre longue. Il faudra que les Etats-Unis s'impliquent au fil du temps. Cela ne me plaît pas du tout...

- Monsieur le président, il s'agit d'une hypothèse pessimiste que nous ne pouvons pas écarter. Heureusement nos informations laissent prévoir un soulèvement général dès la chute de Trinidad.

- Je n'ai pas entendu parler de guérillas locales suffisamment solides pour tenir des maquis. Montrez-moi des preuves convaincantes.

- Les sanctions économiques ont fait baissé le niveau de vie de manière considérable. La population est démoralisée, l'armée va se soulever.

- Que vont faire les Russes en Allemagne ? Le vol de l'U2 au-dessus de l'Union soviétique devait rester secret, lui aussi. Ce fut un désastre !

- Il est difficile de savoir ce qui se passe à Moscou, monsieur le président. En Allemagne de l'Est la population souffre de toutes sortes de pénuries. Des émeutes de la faim peuvent faire reculer les communistes. Les récoltes sont mauvaises en Ukraine et les populations au bord de la révolte.

- Qui dirige vraiment au Kremlin ?

- Il semble que Kroutchtchev tienne les rennes, monsieur le président.

- C'est évident sinon il ne serait pas venu ici à l'invitation de notre président il y a deux ans. Expliquez-moi monsieur Dulles pourquoi un pays si misérable envoie des satellites autour de la terre alors que nous sommes incapables de les survoler sans nous faire abattre comme des bécasses anglaises...

Les deux patrons de la CIA échangèrent un regard étonné par l'iconoclaste question présidentielle. Devant le silence de sa future administration il précisa les grandes lignes de sa politique.

- J'entends que ma présidence apporte la paix au monde. Pour cela nous aurons besoin d'une Amérique à la hauteur. Vous m'adresserez chaque mois un mémorandum des avancées soviétiques dans les domaines, aéronautiques,

spatiaux, nucléaires et maritimes. La prochaine fois que je verrai Nikita Sergueïvitch, je veux savoir ce qu'il cache dans son pantalon.

- Et pour Cuba, monsieur le président ?

- Je n'ai pas encore annulé l'opération. Je réfléchis. Nous en reparlerons à la Maison Blanche.

John et Bob Kennedy se levèrent en même temps pour reconduire les visiteurs sidérés, muets. En polo rouge et bermuda ils saluèrent sur les marches du perron les deux costumes gris avant de retourner au salon.

- Qu'en penses-tu Jack ?

- Je ne vais pas inaugurer ma présidence en attaquant Cuba !

- Tu as bien raison.

Le frère aîné saisit le vieux téléphone pour entrer en contact avec le centre opérationnel de la NSA placé dans un camion à deux pas de la maison.

- Ici John Kennedy, passez-moi le président à la Maison Blanche.

En se tenant les reins à cause d'une douleur soudaine le président élu s'approcha du ciel sans nuage. Une mouette isolée traçait une courbe. Seul tout à coup il se raccrocha à celui dont la force vitale le rassurait. Le futur Attorney General des Etats-Unis, son double, lui survivrait lorsque la maladie en aurait fini avec lui. Une sonnerie enrouée lui fit tourner la tête.

- Téléphone Jack !

John Kennedy saisit le combiné. La voix inimitable de Dwight Eisenhower, vainqueur du 6 juin 1944, deux fois élu président, lui manquerait.

- Merci de me rappeler aussi vite monsieur le président.

- C'est un plaisir mon petit Jack. Je suppose que vous avez vu Dulles et Bissell. Vous allez me demander ce que je pense de ce débarquement...

- Oui monsieur le président. Vous connaissez mieux que nous ce genre d'exercice.

L'homme du D Day exhala un soupir. Trois secondes d'un silence alourdi par l'Histoire.

- Je suis soulagé de quitter la Maison Blanche avant le déclenchement de ce truc. J'ai refusé d'impliquer l'armée américaine dans une attaque frontale contre Cuba. Malgré des pressions énormes. C'est pour cela que les Anti

castristes ont monté l'opération. J'ai laissé faire la CIA. Après tout, ils ont réussi en 1954 à renversé Arbenz Guzman au Guatemala.

- Les Dulles avait des intérêts dans United Fruit, monsieur le président...

- Derrière les combats de l'Amérique il y a du crédit-bail mon petit Jack. Les soldats comme moi devraient rester éloignés de la politique. Voyez De Gaulle, obligé bientôt de gérer une guerre avec sa propre armée...Quelle pitié.

- Je comprends.

- Si j'ai réussi le débarquement c'est parce que Hitler était persuadé que mon opération était un leurre. Il croyait que l'invasion se ferait dans le Pas de Calais. J'ai tout fait pour cela. Churchill m'a aidé. Von Rundstedt a failli pourtant envoyer ses panzers autour de Caen. Je n'aurai pas tenu trois jours.

-Et pour Cuba monsieur le président ?

- C'est la même chose mon petit Jack ! Essayez de savoir ce qui se passe dans la tête de Castro et dans celle de Kroutchtchev. C'est le nœud du problème !

- La CIA sait-elle ce qu'ils pensent ?

- Je ne crois pas...

- Votre conseil ?

- C'est vous le maître des horloges. Attendez d'y voir clair avant de vous jeter dans ce merdier. A bientôt. Mes amitiés à Jacqueline et à votre père.

- Merci infiniment, monsieur le président.

Jack et Bob reposèrent les écouteurs avant de se relever.

- Masse-moi le dos.

Bob renouvela les gestes qu'attendait son frère. Derrière la baie vitrée l'avenir s'annonçait incertain. Puis l'optimisme familial reprit le dessus comme chaque fois depuis l'arrivée de la famille dans le Nouveau Monde. Le dos présidentiel s'assouplit sous la caresse fraternelle.

- Qu'est -ce que tu vas faire ?

- Je vais appeler Mary. Elle est rentrée de Cuba hier soir.

Mary Pinchot Meyer, ex-femme de Cord Meyer, sous-directeur de la CIA n'avait aucun secret pour le président élu. Les deux frères passèrent dans la salle de billard et découvrirent leurs femmes respectives assises devant la télévision.

- Que se passe-t-il ?

- Castro a échappé à un assassinat.
- Comment ça ?
- Son ancienne maîtresse, Marita Lorenz n'a pas eu le courage de le tuer.
Il l'a renvoyée en Amérique.
- Non !
- Elle dit que ce n'est pas bien de tuer un chef d'Etat.
- Elle a bien raison !

Washington

Glenda traversa les marbres blancs, leva les yeux vers les néons verticaux du hall d'entrée. Aux aguets, elle se dirigea vers les laitons du bar, un endroit qu'elle affectionnait. L'obligeant concierge détacha le cordon rouge, repoussa la pancarte signalant la fermeture provisoire de l'endroit. Au bout d'une moquette shampooinée elle découvrit la meurtrière. Grâce au FBI, Marita avait échappé aux journalistes. Blottie dans l'angle du canapé, la brune pétillante ressemblait à une poule extraite du lavoir.

- Ça me rassure de vous voir.
- Moi aussi, Marita.

Glenda commanda un thé et des petites choses censées maintenir sa ligne.

- Comment vous sentez-vous ?
- J'ai 18 de tension !
- Réaction normale. Vous allez tout me raconter. Ensuite vous irez mieux !
- Vous êtes gentille.
- Comment est-ce arrivé ?

- J'avais occupé ma suite au hôtel Hilton. C'est un endroit qu'il aime bien. Je lui ai donné rendez-vous. Il n'a pas tardé. Tout de suite j'ai compris qu'il n'était pas dans son état normal.

- C'est-à-dire ?

- Il m'a tendu le pistolet et m'a dit « puisque tu es venue pour me tuer, vas-y ! »

- Pourquoi n'avez-vous pas tiré ?

- J'étais terrorisée. J'ai tendu la main vers l'arme mais j'ai été incapable d'aller plus loin.

- « Sache que personne ne peut me tuer ! »

- Fidel était essoufflé. Il tenait dans ses doigts un bout de papier rose sur lequel il y avait des mots.

- Quels mots ?

- C'était une petite feuille très souple. Je me suis effondrée. Aussitôt Fabian Escalante, son chef du contre-espionnage est entré dans la suite. Il m'a emmenée dans une autre chambre pour me demander qui avait donné l'ordre d'assassiner Castro...

- Qu'avez-vous répondu ?

- J'ai bafouillé. Escalante m'a dit que la CIA m'avaient ordonné de tuer Fidel.

- Comment a-t-il su ?

- Je suppose qu'il y a eu des fuites...

- Au sein de la CIA ?

- Peut être. Est-ce qu'il y a des micros ici ?

- Oncle Edgar a fait dépoussiérer l'endroit.

- Dépoussiérer ?

- C'est un terme technique.

- J'ai dit à Escalante que j'ai profité de ce voyage payé par la CIA pour revoir Fidel. Lui demander une pension pour notre fils.

- Il vous a cru ?

- Je ne sais pas.

- Pourquoi vous ont-ils laissé repartir ?

- Je n'ai commis aucune infraction. C'est Fidel qui m'a mis le pistolet entre les mains. Je n'aurais pas su m'en servir. Il était dans une colère noire.

- Je suppose qu'à votre retour vous avez eu une explication avec Sturgis.

- Lui aussi était en colère après moi !

- Que vous a-t-il dit.

- Il paraît que mon échec tombe au plus mauvais moment. J'aurais compromis une opération vitale pour les Etats-Unis...

- Quelle opération ?

- Je ne sais pas.

- Qu'allez-vous faire maintenant ?

- Vous demander conseil. Le président m'a demandé de le rejoindre.

- A la Maison Blanche ?

- Il veut que je rencontre Mary Pinchot, une artiste qui habite Georgetown à Washington. C'est elle qui organisera le rendez-vous.

Glenda décela dans le regard de Marita une sorte d'appel au secours.

- Que me conseille votre oncle Edgar ?

- Vous ne pouvez pas refuser une invitation du président des Etats-Unis. Il a entendu parler de vous par la presse. Il connaît Cuba. Castro est un personnage fascinant.

- C'est bien vrai...

- Avez-vous du nouveau concernant les films où l'on voit John Kennedy s'amuser avec des prostituées ?

- Je n'ai pas eu le temps de m'en occuper. L'émotion ; vous comprenez. Mais je sais par Sturgis que la mafia a des copies.

- Où sont -elles ?

- Je l'ignore.

- Mon oncle aimerait le savoir. Pour protéger le président.

- Je vais voir ce que je peux faire. Maintenant je connais du monde dans les milieux anticastristes...

- Savez-vous si Castro a des films ?

- Peut être.

- Il y aurait-il une possibilité de les racheter ?

- Je n'en ai aucune idée.

- De quoi a-t-il besoin ?

- De vendre son tabac et son sucre...

- Avez-vous encore un contact avec lui ?

- Non. Que me conseillez-vous ?

- Ecrivez-lui pour demander pardon. Cela déblocuera peut être la pension que vous lui réclamez.

- C'est une bonne idée. Que dois-je dire à John Kennedy s'il m'interroge sur notre conversation ?

- Vous devez dire toute la vérité au président. Mon oncle est un ami intime de Joe Kennedy, le père. L'avenir de cette famille est stratégique pour les Etats-Unis. Nous ne permettrons jamais que des communistes viennent la salir. Vous comprenez, Marita ?

- Je vous remercie. Je me sens plus à l'aise. Je vais aller voir Mary Pinchot. Qui est-elle vraiment ?

- C'est une artiste, une sorte d'intellectuelle.

Marita Lorenz sourit enfin puis chercha son sac à main. Glenda l'accompagna jusqu'à la station de taxi. Les deux femmes s'embrassèrent. Aussitôt une voiture banalisée du FBI prit le taxi en filature. Dix minutes plus tard Glenda sonnait à la porte du 4936 Thirtieth place. Comme chaque fois ce fut Sam Noisette l'un des chauffeurs, un Noir baraqué portant un gilet jaune à rayure marrons qui ouvrit la porte.

- Bonjour mademoiselle Glenda.

- Bonjour Sam, comment vont ces messieurs ?

- Ils vont bientôt descendre.

- Je les attends au salon.

Glenda pénétra dans la vaste pièce pour faire le tour des nouvelles acquisitions d'oncle Edgar. Tous les matins une Philippine sourde et muette venait astiquer les auriges en bronze, les bergers d'Arcadie, les flacons en cristal.

Edgar et Clyde ne buvaient pas le même whisky. Le regard émerveillé d'un jeune homme en plâtre lui adressa un sourire. Une nouveauté. Chaque vacance en Floride ou en Californie était l'occasion de marchandages chez les antiquaires. Une horloge française surmontée d'amours grassouillets indiquait les heures en agitant ses aiguilles. Depuis l'élection de Kennedy elle avait remplacé le coucou suisse, exilé pour une raison mystérieuse à quelques centimètres du plafond.

- Mais c'est notre petite Glenda !

Les deux hommes portant le même tweed, cravatés de couleurs assorties, chaussés à l'identique s'approchèrent de la « petite ». Clyde paraissait essoufflé. Depuis quelques temps le directeur s'inquiétait de la santé fragile de son compagnon.

- Je vous ai apporté le cadre.

Femme jusqu'au bout des ongles, agréable à regarder, Glenda remplaçait parfois les starlettes avec lesquelles oncle Edgar aimait se faire photographier. Comme deux enfants ils l'observèrent en train de déballer le paquet cadeau de Bloomingdale's. La lettre adressée par Joe Kennedy à Edgar Hoover brilla dans la lumière de midi :

Cher Edgar

J'ai entendu mentionner votre nom comme celui d'un éventuel candidat à la présidence. Si cela devait arriver ce serait la chose la plus merveilleuse pour les Etats-Unis. Et que vous vous présentiez sous les étiquettes démocrates ou républicaines je vous garantis la plus large contribution que vous pouvez attendre. Les Etats-Unis méritent de vous avoir et je ne peux qu'espérer que ce sera le cas.

Avec mes meilleurs sentiments.

Joe Kennedy

- Je vais la faire installer dans mon bureau. Qu'en penses-tu Clyde ?

- Tu pourrais la faire agrandir par le laboratoire. Comme pour les empreintes digitales. Nous avons du matériel allemand qui donne des résultats stupéfiants.

- Tu as toujours de bonnes idées...

- Glenda vient avec nous au Mayflower, n'est-ce pas ?

- Avec joie !

- Il faut profiter des huîtres...

Les yeux d'oncle Edgard luisaient de manière étrange. Le droit, bienveillant, contredisait le gauche. Cette disjonction fugace sur la tête l'effrayait. Génie et folie cohabitaient sous le crâne de ce gros chat peigné. Comme chaque fois le parcours jusqu'au restaurant emprunta un itinéraire bizarre. Assise à côté du chauffeur Glenda dégustait Washington. D'humeur apéritive elle respirait les eaux de toilette venues de la banquette arrière.

- Qu'est-ce que t'a raconté Marita Lorenz ?

Glenda fit le récit de sa conversation avant d'en recevoir une conclusion qui ne l'étonna guère.

- Cette Mary Pinchot est une communiste ! Comme tous les artistes. C'est elle qui fournit au fils de pute les femmes connues.

La voiture s'arrêta enfin devant l'entrée du Mayflower. Le maître d'hôtel prévenu par le FBI se précipita avec un groom pour ouvrir les portières. Un photographe de la maison saisit sur le vif la main posée par le directeur sur l'épaule de la jeune femme. Clyde suivait, le regard émerveillé. Conduit vers sa table, fleurie avec soin, Edgar se préoccupa des arrivages de fruits de mer.

- Nous avons aussi du Pouilly silex. Une splendeur...

- D'accord.

Les deux hommes prirent place en face de Glenda dont tous les clients pouvaient admirer la chevelure drue, le sourire sportif, la tenue soignée. Le directeur déjeunait toujours à la même heure après le passage discret d'une équipe chargée de repérer d'éventuels micros. Selon la tradition Edgar leva sa coupe.

- A notre chère Glenda !

- A vous deux qui veillez sur l'Amérique.

- Il faut découvrir l'enfant de salaud qui a prévenu Castro du projet de Marita. Qu'en penses-tu Clyde ?

- C'est la CIA qui a monté l'opération, c'est de la CIA que vient la fuite. Mais elle peut venir aussi de la Maison Blanche. Le président reçoit des avocats et des journalistes qui connaissent Castro. Il va rajouter Marita à sa liste. Il est

fasciné par les guérilleros, les traine-savate, la pègre. N'oublions pas que la mafia l'a aidé à se faire élire.

- Tu vois bien les choses, Clyde...

- D'après ce que nous savons par nos amis cubains Kennedy ne soutiendra pas le projet d'invasion monté par les anticastristes.

- Ce fils de pute fera tout pour saboter l'opération.

- Marita t'a dit que Castro agitait un papier rose....

- Oui, répondit Glenda.

- Je me demande si ce n'est pas le carbone d'un télégramme.

- Castro était énervé. Je crois qu'il a reçu ce télex juste avant de se précipiter au Hilton pour surprendre Marita avant l'heure du rendez-vous.

- Bien vu Glenda.

- Qu'en penses-tu Clyde.

- Je suis d'accord

- Qui est l'expéditeur ?

- Il peut s'agir de la Maison Blanche. C'est peut-être pour cela que Kennedy veut voir Marita. Il veut savoir ce que pense Castro.

Oncle Edgar travaillait ses bulots. Un animal dont l'élasticité évoquait un lointain cousinage. Par les gènes.

- Si il y a eu un message de la Maison Blanche à Castro, celui-ci a été intercepté par la Navy et la CIA.

- N'oublie pas la NSA, Speed !

- C'est une tour de silence. Nous allons la pénétrer !

Oncle Edgar regarda Glenda avec une arrière-pensée toute politique avant de poursuivre sur le même registre.

- Ce soir je dîne avec Allen Dulles et Angleton. Ils finiront bien par me parler de l'invasion de Cuba.

Clyde et Glenda échangèrent un regard admiratif. Le FBI pour plaire aux Kennedy avait installé une antenne à Hiannis port, afin de protéger le clan tout en l'espionnant. Un homme fragile occupait le bureau ovale. Une pile d'aventures sexuelles en forme de dossiers risquait de s'abattre sur le couple le plus glamour

de la planète. Demain un autre couple occuperait la Maison Blanche. Après tout elle n'était qu'une nièce par alliance, très lointaine...

- Demain matin nous éplucherons l'organigramme de la NSA. Ces connards avec leurs ordinateurs disposent d'un budget colossal. Nous allons les ouvrir comme ce clams.

Oncle Edgar joignit le geste à la parole sous l'œil terrifié des deux autres.

Georgetown

Un soleil neuf illuminait la démocratie. Pour une fois la politique réchauffait les cœurs. Les chiens sortaient sans manteau ! Complices, les maîtres se congratulaient en silence. Un couple mythique habitait la Maison Blanche. Georgetown vivait un conte de fées. La lumière sur les briques éclairait un monde fraternel. En quittant le consulat de France où elle était venue régler un problème de procuration électorale, Sabine sauta dans un taxi.

Arrivée devant le 2900 M street, elle vit l'attroupement devant le mur de brique d'African modernity, sa galerie son idée. La glace avait fondu sur les trottoirs. Le vernissage de « Washington Sahara » attirait son lot d'intellectuels dévoués aux droits civiques. Déposée cent mètres plus loin, elle rejoignit son atelier par l'entrée de service.

Marc Racinet et Sandro achevaient de dresser les tables entre les sculptures racontant l'épopée afro-américaine. Les petits fours de chez Christophe coloraient les bronzes, déclenchaient des salives. Les invités pénétraient dans la galerie, l'une des plus vastes de Georgetown. Mary Pinchot Meyer, accompagnée de sa sœur Tony, traversèrent le bestiaire suscitant des applaudissements. La proximité de Mary avec la Maison Blanche scotchaient les regards.

- Merci pour votre carte-postale de Pennsylvanie ! Sais-tu que Tony et moi nous avons grandi à Milford ?

- J'ignorais, répondit Sabine.

- Qu'êtes-vous aller faire en Pennsylvanie ?

- Sabine voulait voir Letteman dans la forêt de Tiadeghton.

Mary Pinchot dévisagea la petite brune, cette boule d'énergie, remplie de talents.

- Qu'es-tu allée faire dans ce trou à rats en plein hiver ?

- Peindre.

- Des arbres congelés ?

- Sabine voulait visiter Letteman dans la forêt de Tiadeghton .

Mary Pinchot éclata d'un rire franc, intelligent, le genre qui devait plaire au nouveau président.

- Mais c'est dingue ce truc-là !

- J'ai reçu un message d'une vie antérieure.

- Je comprends mieux...

La blonde vigoureuse qui avait l'oreille de Jack pour les intimes, considérait la Française. Les artistes inventaient des chemins invisibles au commun des mortels. Tous se congratulaient entre les bronzes de Sabine Racinet. Auxquels s'ajoutaient toute une faune de bêtes en plastiques. Pour son amie, Mary avait rameuté l'arrière-ban du Gotha journalistique et du monde du renseignement. Cord Meyer, son ex-mari, était l'un des pontes de la CIA. Où on le créditait d'une future promotion.

- Cord n'est pas venu...

- Il est très occupé mais laisse-moi te présenter Allen Dulles¹ et Richard Bissel son adjoint.

Comme une jeune fille de 42 ans, Sabine sourit de toutes ses dents. Les deux hommes n'écoutaient que la confidente du président. Sabine observait Bissel, le Mozart des coups tordus, promoteur de l'avion espion U2, fabricant de coups d'Etat.

¹ A ne pas confondre avec son frère John Foster Dulles, Secrétaire d'Etat aux affaires étrangères jusqu'en 1959.

- Messieurs vous m'impressionnez, déclara la Française.

Même équipée de son délicieux accent parisien, la coqueluche de M Street ne parvint pas à dérider les deux sphinx, obligés de s'extasier devant ses bestioles.

James Truitt, journaliste au Washington Post et son épouse Anne, la reine du Minimalisme, traversèrent le magasin pour embrasser Sabine. La Française quitta la CIA pour se consacrer aux nouveaux venus.

- J'ai adoré ta dernière expos, Anne. Tes verticalités parlent fort. A Paris on dit qu'elles sont des voyages. Tu es un médium. D'ailleurs tu vis avec un média.

Les deux Américains éclatèrent de rire, ce qui n'arrivait pas souvent à la grande prêtresse du Minimum.

- On dit ça de nous en France ?

- Venez à Montparnasse. Je vous organiserai quelque chose avec Hélène de Beauvoir, la sœur de Simone. Elle peint elle aussi. Mais c'est une figurative, une féministe. Je demanderai à Picasso de passer.

- Tu es encore plus adorable que tes animaux !

Sabine entraîna les Américains vers l'un de ses hippopotames. La sculpture sur bronze interrogea le minimalisme.

- Comment va Robert ?

- Il est si heureux d'être à la Justice. Il va nous débarrasser de l'horrible Edgar Hoover...

- Enfin !

Sabine entraîna ses invités entre girafes et crocodiles. Les bulles côtoyaient les breuvages macrobiotiques. Les compliments desserraient les rouges à lèvres. Des rires agitaient les boucles d'oreilles. Les ongles peints caressaient les métaux soudés au chalumeau. Le travail de la matière donnait du poids aux frivolités.

- Comment vas-tu ?

Sabine se retourna pour faire face à Eve Curie, la seconde fille de Marie Curie dont les travaux avaient fait rentrer le monde dans l'ère nucléaire. Devenue l'épouse d'un ambassadeur américain, elle travaillait à l'ONU.

- Henry et moi préparons une tournée à Cuba pour évaluer la situation des orphelins. La situation est préoccupante. Castro nous a fait parvenir les visas.

-Vous êtes devenus des globe-trotters.

- Nous arrivons de Thessalonique. Quand retournes-tu à Paris ?

- Dans quelques jours. Crois-tu que De Gaulle va réussir à régler le problème algérien sans trop de casse ? J'entends des rumeurs inquiétantes. Qu'en pense-tu Eve ?

- Les gaullistes se déchirent entre eux. Je suis terriblement abattue. Alors que la France était en train de se relever, nous risquons une guerre civile.

Il faut que je te présente à Mary Pinchot. Elle a l'oreille de Kennedy. Si un jour tu veux faire passer des messages, c'est la femme idoine.

Sabine prit Eve par la main pour la conduire auprès de Mary. Elle laissa les deux femmes parler politique. Près des jus de fruits Marc discutait sculpture avec les Truitt. Elle s'arrangea pour recevoir les compliments. Tout à coup elle croisa les lunettes cerclées et la pipe refroidie de la CIA.

-Je ne savais pas que l'art moderne intéressait tant la Compagnie. Je suis impressionnée, flattée monsieur le directeur.

Allen Dulles fournit un effort pour sourire à celle qui connaissait toute la gauche Kennedy.

- Et à Paris comment vous situez-vous, madame Racinet ?

- Entre la métal et le plastique. C'est un peu kitch, je le confesse. Me pardonneriez-vous ?

Allen Dulles remua les paupières avant de regarder autour de lui.

- Je voulais dire politiquement...

- Depuis que De Gaulle a accordé le droit de vote aux femmes en 1944, je me sens aussi gaulliste que mon amie Eve Curie. Savez-vous que c'est elle qui a inspiré tous les textes fondateurs de l'OTAN avec Lord Ismay ?

- Non...

- Il faudra compléter vos fiches, monsieur Dulles.

La curiosité remplaça l'ennui derrière les lunettes rondes.

- En général des gens comme vous sont plutôt proche de l'extrême gauche.

- Je suis farouchement gaulliste alors qu'au Quartier latin tous mes amis traitent le général de fasciste ! Y compris cette chère Mary Pinchot lorsqu'elle nous fait l'honneur d'un séjour à Montparnasse.

- Vous dites que Mary fréquente des communistes à Paris...

- Je vous vois venir monsieur le directeur. Elle ne peut pas faire autrement. Tous les intellectuels sont des compagnons de route du parti. Je pense à Picasso ou à Sartre. Vous connaissez ?

- Bien sûr.

- Pour être exposée il faut être de gauche. Sinon vous n'avez pas de bonnes critiques. C'est comme ici. Le MOMA de New York a refusé mes rhinocéros...Trop gaullistes, paraît-il !

Dulles réfléchit puis saisit l'opportunité.

- Vos bêtes iront au MOMA, madame Racinet ! Quelqu'un vous contactera à Paris. Où se trouve votre atelier ?

- Rue Campagne première dans le 14ème arrondissement.

La Française tendit sa carte de visite. Eve Curie Labouisse vint se mêler à la conversation. La Française la plus reçue à la Maison Blanche par les présidents depuis la Grande Dépression de 1929 impressionnait par son élégance.

- Je vois ma chère Sabine que tu intéresses nos amis de la CIA. Fais attention, ils vont te recruter !

- C'est déjà fait ! Sabine éclata de rire sous l'œil inquiet de Marc Racinet.

Eve qui avait été l'agent d'influence de Charles De Gaulle pendant la guerre connaissait par cœur le cuir de tous les services de renseignement.

- Nous adorons ce que vous faites messieurs pour la défense le monde libre N'est-ce pas Sabine ?

- Oh oui, vous êtes nos héros de l'ombre !

Ramollis par les compliments des deux femmes Allen Dulles quitta le vernissage avec de la buée devant les yeux. Après leur départ Eve s'adressa à Sabine.

- Mary Pinchot nous conseille de reporter notre voyage à Cuba à la fin de l'année...

- Elle ne t'a pas dit pourquoi ?

- Il semblerait que la CIA prépare un débarquement d'exilés cubains décidés à renverser Castro.

- Je crois qu'elle vous rend service.

- Certainement.

Alger

Otto Heinner leva la tête vers la façade du bâtiment qui abritait le gouvernement général. L'immeuble ultra moderne, achevé en 1934, abritait les services centraux de toutes les administrations présentes en Algérie. Depuis les deux balcons arrondis soutenus par des colonnes la vue sur la rade était tout un symbole. Il monta les marches en uniforme, muni de l'invitation obtenu grâce aux relation d'Hélène Métayer et à ses réseaux de l'AFP.

Le vernissage du Grand prix de la peinture attirait son lot d'admirateurs. La figuration de l'homme étant contraire à l'islam n'y venaient que des Européens attirés par la lumière comme Delacroix, inspiré en 1832 par le harem d'un corsaire turc. Les beautés raflées par les barbaresques sur les côtes européennes avaient émus le fils illégitime de Talleyrand. A la demande du pape et des nations, la conquête française avait mis un terme à la traite des filles du Nord.

Pour Otto, les Français avaient l'art de se fourrer dans des impasses. Son engagement lui avait ouvert les yeux sur bien des choses. Depuis le balcon du gouvernement, de Gaulle s'était écrié le 4 juin 1958 à l'adresse des pieds noirs, « je vous ai compris." Ce qui ne voulait rien dire. Le nouveau président abandonnerait l'Algérie. Plus féru de politique que ne l'imaginaient ses supérieurs, il leur avait fait part de ses doutes. Comment un Allemand pouvait-il douter de la parole du général ?

En montant les marches derrière ses lunettes de soleil, il se remémora les évènements, revit la foule enthousiaste. Européens et Musulmans fraternisaient dans l'euphorie. Comme en Indochine le Français réprimait brutalement avant de coucher avec l'indigène. Le peuple le plus arrogant de la terre était le moins raciste. L'Anglais ne frayait pas avec les gueux. Les deux empires s'effondraient

dans des ambiances contrastées. Le catalogue signalait les noms des peintres invités à exposer. Il repéra tout de suite la seule femme, une Américaine.

Anne Truitt égérie des galeries de la Côte Est exposait ses géométries dans une pièce portant le numéro 202. Le local où on lui avait demandé de mettre aux arrêts Jean Morin, le gouverneur, le jour de l'insurrection. Il se rendit immédiatement sur place pour trouver la porte close.

- Je viens pour les Minimums...
- Le local est condamné. Il y a une fuite d'eau.
- Où sont les toilettes ?
- Dans le couloir à gauche.

En ouvrant la porte il blêmit. Une large fenêtre terminait l'alignement des urinoirs et des cabines. La facilité avec laquelle n'importe qui pouvait ouvrir l'inquiéta. Penché sur le rebord il comprit que le prisonnier pouvait tenter une évasion voire un suicide. Dès la prise du bâtiment il faudrait barreauder cette ouverture.

Son catalogue à la main il retourna dans la salle principale, se mêla aux invités qui arrivaient. Un buffet occupait une immense table ronde dressée au milieu de la pièce. Vêtu de son uniforme, il s'approcha tout en observant. Tout à coup il aperçut sa future victime. Jean Morin le conseiller de la Cour des comptes que De Gaulle avait nommé délégué général en Algérie ressemblait aux images d'actualités. Le magistrat et résistant incarnait le service public. Il adressa même un signe de tête à son futur geôlier qui se mit au garde à vous.

Mettre au point une arrestation sans effusion de sang ne serait pas facile. La police était une affaire civile. Jean Morin s'approcha du pupitre dressée devant une huile représentant Charles de Foucauld en uniforme de cavalier. Des vues d'Alger et de l'Atlas encadraient l'ermite. Dans la foule une blonde en robe à fleurs et lunettes tranchait sur la grisaille bureaucratique. Sans doute l'Américaine dont Hélène Métayer lui avait donné le signalement sur une carte postale.

- Mesdames et messieurs les artistes, chers amis, la Méditerranée est un pont de lumières entre l'Europe et l'Afrique. Nous sommes ici dans la patrie de saint Augustin, Delacroix, Camus, notre Prix Nobel qui nous a malheureusement quitté il y a un peu plus d'un an....

Otto repéra deux uniformes écoutant le délégué général. D'autres commandos faisaient des repérages. Salan, le général le plus décoré de l'armée,

spécialiste, de l'action psychologique préparait son coup dans l'ombre. Celui qui en 1958 avait déclenché un mouvement en faveur de De Gaulle se dressait dans l'ombre contre lui. Profondément divisée, l'armée devenait le creuset d'une épouvantable guerre civile. Après le discours d'Henri Seyrig l'archéologue directeur du Louvre venu spécialement de Paris les invités se dispersèrent vers les toiles accrochées aux murs.

Otto s'éclipça pour voir si les toilettes de l'étage supérieur ne feraient pas une geôle plus sûre. Malheureusement la configuration des lieux reproduisait celle du dessous. L'idée de séquestrer le gouvernement général d'Alger dans son propre bâtiment lui parut soudain absurde. Inquiet il redescendit les marches pour se rendre au cocktail. Tout de suite il la repéra entourée d'officiers français en train de lui faire la cour. En le voyant arriver l'un d'eux se tourna vers lui pour informer la blonde à lunette :

- Si vous cherchez un héros du désert, un voici un !

Heinner remercia ses camarades de combat, des officiers appartenant à des régiments d'élite. Il déclina son identité. La robe à fleurs répondit avec un délicieux accent de la Côte Est.

- Connie Wiscombe, attachée culturelle au consulat des Etats-Unis à El Biar.

- Félicitations. Vous vous intéressez à la peinture ?

- Je suis venue voir l'aquarelle d'une amie américaine. C'est une vue de Thagaste, l'ancienne cité de Saint Augustin.

- Vous voulez parler de Souk Ahras près de la frontière tunisienne...

- Oui. Vous connaissez ?

- J'y suis passé.

Connie se tourna vers les autres dans un mouvement parfumé tout en saisissant Otto par le bras

- Permettez-vous messieurs que je vous enlève votre compagnon d'armes ? Je vous le rendrai en bon état.

- Je n'en suis pas sûr, répondit le plus malin.

Tout en parcourant les salles, Connie interrogeait son prisonnier.

- Je vois que vous avez de nombreuses décorations.

- J'ai voyagé.

- Vous êtes d'origine allemande ?

- Oui.

- Une famille de militaires peut être...

- Pas du tout ! Mon père était spécialiste des langues indo-européennes, admirateur de Georges Dumézil. Ma mère était pianiste. Elle est morte dans un bombardement. A Dresde.

- Je suis désolée.

- J'ai accompagné mes parents en Inde, en Sibérie, en Alaska. Je voulais faire des études de lettres. Je m'intéresse encore au sanscrit, aux alphabets. J'aidais mon père à rédiger des lexiques.

- Ce devait être passionnant !

- Oui et non...

- Et vous voilà dans la Légion étrangère !

- J'ai fui l'Allemagne de l'Est. J'avais des notions de français. Je me suis embarqué pour le Tonkin. C'est la raison des médailles.

Otto sentit la pression s'accentuer sur son bras.

- Et vous Connie dans quelle arme servez-vous, si je puis oser cette métaphore ?

- J'ai fait mes études à Smith Collège près de Boston. Puis je suis entrée au département d'Etat. Papa a été envoyé comme ambassadeur au Guatemala par John Foster Dulles.

- Et avant Alger ?

- C'est mon premier poste. J'ai été secouée par la mort de Camus. Il est devenu anti communiste, comme vous. Que pensez-vous de De Gaulle ?

La belle à lunette l'emmenait sur un terrain glissant. D'une manière générale les attachés culturels relevaient des services de renseignement. Le consulat soviétique à Alger en comptait une dizaine !

- Et si nous allions voir votre aquarelle ?

Quelques minutes plus tard ils stationnèrent devant l'arc d'un vieil aqueduc. Derrière les pierres apparaissait un poirier en pleine floraison.

- Qu'en pensez-vous, Otto.

- Votre amie a un bon coup de patte mais elle a triché.

- Pourquoi dites-vous cela ?

- Il n'y a pas d'arbres derrière cet aqueduc ! Mais l'intention est louable. Nous lui pardonnerons. Elle a voulu faire passer un message.

- Que voulez-vous dire ?

- Elle a suggéré des poires. C'est une allusion à Saint Augustin. Vous vous souvenez du vol des fruits dans les Confessions.

- Ce n'est pas interdit.

- Vous avez raison Connie. Un artiste a le droit d'inventer des chemins qui n'existent pas. C'est à cela qu'on le reconnaît.

Connie s'approcha pour vérifier. Otto apprécia la taille fine, les bras nus. Il eut l'impression qu'elle portait lunette sans verre correcteur. Pour avoir l'air sérieuse. Il en conçut une sorte de tendresse.

- Vous avez des lettres pour un...

- Un légionnaire, n'est-ce pas ?

- Excusez-moi.

- A Berlin mes parents fréquentaient une église luthérienne. C'est Augustin qui a parlé le premier de la Grâce. Vous comprenez ?

- Je comprends.

- Accepteriez-vous une invitation à déjeuner ?

-Oui.

Une demi-heure plus tard Otto ouvrait la carte du plus renommé des café-restaurant d'Alger situé sur le front de mer. Les reflets cuivrés ajoutés aux parfums de la cuisine algéroise rendaient l'atmosphère chaleureuse. Autour d'eux Européens et Maghrébins discutaient ferme, riaient aux éclats, jetaient des coups d'œil vers le couple.

- Quand on arrive des Etats-Unis on est surpris. Je m'attendais à une ségrégation comme chez nous où les communautés vivent séparées. On m'avait dit que les Français étaient racistes.

- C'est faux ! Les Français sont arrogants, mais ne sont pas racistes, ils couchent, ils baisent. Ce n'est pas comme vous !

- Alors pourquoi cette guerre ?

- Parce que la France est un Etat, un système impérial qui veut tout régenter pour faire le bien des populations. Ils sont généreux mais insupportables. Ils se croient plus malins que les autres. En fait ils se font avoir...

- On dit qu'il va y avoir un soulèvement militaire ? Vous y croyez ?

- Je n'en sais rien.

- En cas d'insurrection les Français lâcheront-ils De Gaulle ?

- J'en doute.

- Qu'est-ce qui va se passer ?

- Vous m'avez l'air bien informée Connie...Je suppose qu'au consulat vous rencontrez des Algériens, peut-être même des gens du FLN...

- Je suis trop jeune pour la politique.

- Vous avez de très beaux yeux. Puis-je les voir sans lunette ?

- Euh...

Avec son sourire armé pour les femmes, Otto reçut l'autorisation d'enlever délicatement les verres avant de s'extasier.

- Je ne m'étais pas trompé. Vous êtes sublime. J'espère que vous me reconnaissez.

- Vous n'êtes pas le genre d'homme que l'on oublie.

- Dans ce cas il faudra nous revoir.

- Pourquoi pas.

- Voulez-vous que je vous raconte l'Indochine où vous avez envoyé quelques conseillers militaires ?

- Oh oui Otto, instruisez-moi !

La conversation fut interrompue lorsque le maître d'hôtel vint les prévenir qu'il se passait quelque chose à la télévision.

- Qu'il y a-t-il ?

- Les Russes viennent d'envoyer un homme autour de la terre !

Otto et Connie se précipitèrent vers le salon où le journaliste de l'ORTF²annonçait devant un globe terrestre qu'une puissante fusée soviétique

² Office de Radiodiffusion et Télévision Française.

avait mis en orbite un satellite piloté par le cosmonaute Youri Gagarine. Des clients applaudirent. Otto frappa dans ses mains pour saluer le courage du héros. Secouée par l'évènement qui prouvait la supériorité russe dans le domaine balistique, Connie en fit autant. Dans certaines rues d'Alger des drapeaux rouges apparurent aux fenêtres.

Fort Mead

Assise à l'arrière de la voiture, Glenda méditait sur le dossier du général Laurence Hugh Frost. Celui que Dwight Eisenhower avait nommé à la tête de la National Security Agency se heurtait aux mêmes problèmes que ses prédécesseurs. Les militaires et les civils placés sous ses ordres comparaient leurs obligations réciproques, leurs feuilles de paie. S'ajoutaient à cela quelques considérations philosophique chez les plus motivés.

Intercepter les transmissions, les analyser convenablement relevaient d'états d'esprit différents dont la cohabitation générait une sorte de foutoir comme disait Mac Namara, le ministre de la Défense. Oncle Edgar n'avait eu aucun mal à se faire ouvrir les portes de la NSA. John Kennedy malgré sa haine avait dû l'appeler au secours. Des journaux de la Côte Est, classés à l'extrême droite, accusaient l'Agence d'abriter des communistes en son sein ! Des noms, des associations, des adresses avaient été diffusés. L'ampleur du scandale était telle que seul le FBI pouvait se saisir du problème.

Plutôt qu'une descente de police, oncle Edgar avait conseillé la manière douce pour ne pas affoler l'Amérique. La Maison Blanche appréciait. Le directeur de la NSA était sorti le matin même du bureau ovale avec ordre de satisfaire FBI. Le seul service de renseignement en qui on pouvait avoir confiance partait en couilles déploraient Jack et Bobby. Arrivée devant les grilles de Fort Mead la limousine fut accueillie par un officier qui se pencha vers la passagère avec déférence.

- Mademoiselle Glenda Horst ?

- C'est moi.

- Vous suivrez le motard jusqu'à l'emplacement qui vous est réservé.
Bonne journée mademoiselle !

-Merci monsieur.

L'homme salua de manière réglementaire. La terreur inspirée par le FBI était telle que plusieurs employés tenaient à bout de bras des pancartes indiquant le chemin le plus court. L'Agence occupait à Fort Mead dans le Maryland un espace gigantesque. Au milieu, des constructions de plusieurs étages aux murs blancs et noirs abritaient des milliers de fonctionnaires.

Accueillie par trois officiers supérieurs Glenda fut escortée vers l'ascenseur qui la propulsa vers l'étage directorial. Accueillie sur la moquette par les deux secrétaires du directeur elle fut conduite vers le Saint des saints. Un espace lumineux. L'homme se tenait debout devant elle. A l'impénétrable densité de son oncle succédait la transparence du capitaine dont le destroyer avait été coulé par un sous-marin allemand. Les deux naufrages avaient créé entre lui et Kennedy percuté par un destroyer japonais, un lien remarqué par la presse. L.H. Frost, sanglé dans son uniforme de la Navy observait la visiteuse comme le capitaine du Titanic découvrant l'iceberg !

- Je ne m'attendais pas...

- A une femme, n'est-ce pas ?

- Oui mais ce n'est pas grave...

- C'est ce que pense monsieur Hoover.

- Par quoi voulez-vous commencer ?

- Je sais que vos budgets sont contraints mais je prendrais bien une tasse de café.

- Excusez-moi !

L.H. Frost appela sa secrétaire.

- Ann, voulez-vous nous apporter quelque chose à boire avec ce qu'il faut.

Glenda fut invitée à s'asseoir sur l'une des douze chaises qui entouraient l'épaisse table de verre dédiée aux réunions d'Etat-Major.

- C'est un objet magnifique !

- Mon prédécesseur l'a commandée à Saint Gobain, une entreprise française.

Glenda s'assit en face du directeur juste avant qu'Ann Hasmith ne pose entre les deux convives un plateau supportant ce qu'il fallait.

- Je vous écoute amiral. Dîtes-moi ce que vous savez de cette histoire lamentable. La grande presse conseillée par monsieur Hoover retient ses journalistes. Vérifications obligent.

- C'est le mot qui convient.

Glenda se servit une tasse tout en apercevant l'ourlet noir de sa jupe sous le verre. Impression étrange. L'Amiral, le regard bleu et le visage couperosé, détacha son regard de la table. Mise à part la secrétaire particulière aucune femme ne siégeait au sommet de ce que la presse appelait les Grandes oreilles de l'Amérique.

- Le lieutenant Clark et les deux analystes féminines des affaires cubaines jouent ensemble au tennis. Il font partie du club de Cape Saint Claire où vivent beaucoup de nos membres. Ils m'ont juré qu'ils ignoraient que le gérant de ce club appartenait au parti communiste !

- Le FBI a pourtant découvert leurs nom dans le fichier de l'association USA- URSS qui comme chacun sait est une antenne de l'internationale marxiste.

- Mademoiselle Horst, d'après notre enquête interne, ils n'ont jamais fait le rapprochement entre le tennis et une organisation communiste.

- C'est étonnant de la part de fonctionnaires fédéraux ayant en charge l'écoute de la politique !

- Ce sont des jeunes gens...

- Nous verrons.

- Hercule Clark, Judith Lamoureux et Annabelle Guenver ont entre 25 et 28 ans.

- Ce n'est pas une excuse. J'ai lu dans le dossier que vous nous avez envoyé que ces jeunes gens recevait chez eux à Cape Saint Claire plusieurs revues communistes américaine.

- Ils ont pour mission d'analyser la politique cubaine.

- Pourquoi dans ce cas ne pas lire ici les journaux. Je suppose que vous recevez toute la littérature révolutionnaire d'Amérique latine.

- Je concède qu'ils ont commis une erreur. Ils n'auraient pas dû.
- Que dit votre contre-espionnage ?

L.H.Frost écarta les main au-dessus de la table dans un geste d'impuissance.

- A vrai dire nous n'avons pas vraiment de contre -espionnage. Chaque chef de service surveille la vie privée de ses fonctionnaires civils et militaires. Pour les soldats je n'ai aucune crainte. La discipline les met à l'abri de toute trahison. Ils n'ont pas choisi les armes pour gagner de l'argent.

- Vous avez occupé des fonctions prestigieuses dans le renseignement naval.

- Grâce au président Eisenhower.

- Le lieutenant Hercule Clark est pourtant un soldat.

- C'est encore un gamin. Je vais le faire muter à Tokyo. Ça lui servira de leçon !

- Avant j'aurai besoin de l'interroger. Comment se fait-il que ces trois jeunes gens dépendent de la division russe ?

- Il y ont été rattachés à la suite de la victoire de Castro à la Havane.

- Je dispose de techniciens du FBI avec des détecteurs de mensonge.

- On me dit que c'est une technique plus ou moins fiable.

- C'est grâce à cette machine que nous avons confondus Samuel Swift qui cachait la petite Angela dans sa cabane de trappeur. Chaque mensonge entraîne une imperceptible tension.

- Mes gamins sont impressionnables. Vos gens vont les effrayer. Ils vont paniquer.

- Vous avez raison amiral. C'est pour cela que nous amenons les suspects à entrer en confiance avec les machines. On commence par faire tomber l'hostilité naturelle qu'elle suscite en eux. Lorsqu'ils n'ont plus peur nous en arrivons aux vraies questions. Une réponse mensongère entraîne un décalage sensoriel avec la série précédente.

- Vous les piègez...

- Le FBI est une police judiciaire, amiral. J'aimerais les interroger dans un lieu où ils ne sont jamais allés, une salle qu'ils ne connaissent pas.

- Je vais arranger cela.
- Quand souhaitez-vous commencer ?
- Cet après-midi.

*

Glenda eut pitié. Hercule, Judith et Annabelle observaient la mise en place du détecteur de mensonge par les techniciens. Rien de plus éloignés des réalités sordides de la politique que ces trois-là. Oncle Edgar s'était fabriqué une clé à trois crans pour entrer au cœur de la NSA afin d'espionner d'éventuelles accointances entre les Kennedy et Castro. Grace aux confidences d'un sous-traitant de la NSA, Edgar et Clyde avaient choisi ces trois innocents à cause de leur appartenance à la division soviétique. Une cible parfaite.

- Les cobayes furent invités à retrousser leurs manches. Les deux techniciens fixèrent les palpeurs sensoriels. Sur les bras, les mains et le front.

- Ces machines détectent les moindres de vos pulsations. Rien n'échappe à cette technologie qui nous a permis de confondre les criminels les plus endurcis.

Glenda arrêta sa description. Devant elle ses patients étaient au bord du malaise.

- Nous allons vous aider à sortir de la situation dans laquelle vous vous êtes malencontreusement fourrés. Chaque fois que vous direz la vérité les lampes vertes s'allumeront. Lorsque vous mentirez les boutons rouges s'éclaireront. C'est aussi simple que cela. Avez-vous des questions ?

- Est-ce que nos parents seront prévenus ?

Emue par l'angoisse des jeune gens elle mit quelques secondes avant de répondre.

- Cette procédure est totalement secrète. Vous n'en parlerez à personne et rien ne sortira de cette maison. Le FBI protège votre vie privée, comme celle de tous les Américains. Encore une précision ?

Tous hochèrent la tête de droite à gauche vaguement rassurés.

- Je commence par la première question.

- Avez-vous l'intention de tuer le président des Etats-Unis ?

- Non.

Tous les voyants passèrent au vert.

- Avez-vous eu des contacts avec les Martiens ?

- Non.

Le vert scintilla de nouveau. Au bout de la dix-huitième question du même acabit l'atmosphère s'était détendue. L'interrogatoire devenait un jeu lorsque Glenda demanda aux trois potaches s'ils avaient rencontré des collègues marxistes au sein de la NSA. Les deux filles affichèrent le vert alors que le bouton d'Hercule passa au rouge.

- Je vous assure madame, je ne connais personne ici ayant des opinions marxistes !

Déstabilisé Hercule regarda Judith et Annabelle étonnées, soudain lointaines.

- Mesdemoiselles vous pouvez partir, je garde le lieutenant avec moi.

Soudain seul et effrayé, Hercule Clark dévisageait l'enquêtrice.

- Je vous assure que je ne connais pas de marxiste à l'intérieur de la NSA. Je n'ai jamais eu de discussion politique.

Glenda demanda aux techniciens d'ôter les palpeurs

- Laissez-moi seul avec le lieutenant. Nous allons avoir une petite discussion tous les deux.

- Je n'ai jamais été communiste. je n'en fréquente aucun !

- Vous êtes sous le choc, c'est normal, vous ne mentez pas vraiment. Mais la machine ne ment pas non plus. Nous devons fermer toutes les portes. Il doit y avoir une explication qui prouvera votre bonne foi.

- Je ne comprends pas...

- Vous êtes tous les trois hispanisants. Vous connaissez peut être des Cubains ou des Mexicains...

- A l'école de langues de la NSA à Lackland au Texas, il n'y a pas d'étrangers.

- Mais avant, à l'université, au collège vous avez peut-être fréquenté des agents russes...

Kountsëvo

Nikita Sergueïvitch Khrouchtchev avança sur le perron de la datcha de Kountsëvo. Une neige fraîche cachait le terrain de gorodki installé par Staline. Le petit père des peuples avait hissé ce jeu de quille au rang de sport olympique. La voiture transportant les invités fit crisser les graviers du sol déneigé. Les babouchkas en blouses grises, la mine rougeaude, se précipitèrent pour délivrer les arrivants de leurs bagages.

Alexandre Chélépine, le président du Comité d'Etat pour la Sécurité amenait avec lui son protégé, le jeune Vladimir Semitchastny, plume officielle du parti lors de la campagne contre Boris Pasternak. L'auteur du docteur Jivago, prix Nobel de littérature avait été qualifié de romancier juif inférieur à un porc qui ne « chie jamais là où il mange » !

Nikita Sergueïvitch avait frénétiquement applaudi aux diatribes du jeune Semitchastny, vrai communiste, patriote authentique. L'ascension du courtisan s'en était trouvé accéléré. Chélépine, le parrain attentif sentait venir l'heure de la retraite. Un retour de Serov, l'assassin en chef de Staline, à la tête du KGB n'était pas définitivement écarté. Le redoutable patron du GRU calfeutré à Khodinka intriguait, accusait Khrouchchev et Chélépine d'avoir autant de sang que lui sur la conscience.

Les deux hommes montèrent les marches en se frottant les mains à cause du froid. Nikita leur épargna le baiser fraternel sur la bouche et les embrassades consécutives. Aucun journaliste n'avait été convié. Chélépine remarqua parmi les babouchka la présence de jeunes femmes à la démarche souple. L'URSS évoluait. A sa connaissance le Premier Secrétaire n'était pas porté sur les femmes. Ni sur les jeunes gens. Il faudrait élucider ce mystère.

Nikita Sergueïvitch emmena ses invités au salon bleu. Le plus éloigné de celui où ils écoutaient Staline les insulter avant de frapper dans ses mains pour

les obliger à danser ! Les trois hommes s'installèrent autour d'une table supportant théière et gâteaux secs. Un écran dressé au fond de la pièce faisait face à un projecteur. Un opérateur du service cinématographique de l'Armée Rouge attendait les instructions. Nikita Sergueïvitch s'adressa au KGB.

- Tu me parlais l'autre jour d'un rapport de *Noctuidae*. C'est qui déjà ?

- Marisol Neruda, une mexicaine. Son mari est mort sur un puits de pétrole en flamme en essayant de sauver le chef de chantier. Haroldson Lafayette Hunt a pris la veuve sous sa protection. Elle est devenue une sorte de secrétaire. Ce qu'ignore le pétrolier c'est qu'elle a un fils, membre du parti communiste mexicain. Les informations remontent par notre ambassade à Mexico.

- Que dit-elle d'intéressant ?

- Elle a appris que les Américains préparaient une intervention d'exilés cubains contre La Havane.

- A partir des Etats-Unis ?

- Le gros des forces s'entraîne au Guatemala et à Panama.

- Castro est au courant ?

- Les Mexicains l'ont informé. Ce serait bien si nous confirmions...

- D'accord.

- Comment réagit Kennedy ?

- Il est hostile, il n'engagera pas l'armée. La CIA soustraite à la mafia l'assassinat de Castro et de Che Guevara. On leur a promis en échange de retrouver le monopole des jeux et de la prostitution.

- Les pétroliers sont dans le coup ?

- Ils ne s'intéressent pas à Cuba mais à l'Algérie. Pour l'instant ils négocient avec le FLN algérien. Ils achètent les dirigeants en leur ouvrant des comptes à Genève et à Lugano. Ils graissent aussi la patte des administrateurs français qui vont faire la transition.

- De Gaulle est-il au courant ?

- Ses Renseignements généraux et son SDECE le tiennent informé. Chaque semaine il reçoit un compte rendu oral à Colombey les Deux Eglises.

- Laissons les Américains acheter les Algériens. Informe-toi des transactions. Cela ne nous coûtera rien et nous permettra de les tenir si le cas échéant leur solidarité socialiste s'érode.

Chélépine appréciait le côté paysan, économe des devises, de Nikita Sergueïvitch.

- Où en sommes-nous à Berlin ?

- Walter Ulbricht attend ton feu vert pour construire un mur de séparation entre les deux Allemagne. Trop de gens partent à l'Ouest.

- Il faut donner de l'espoir, on va leur envoyer Gagarine. Il faudrait songer à envoyer un Allemand de l'Est autour de la terre.

- Qu'en pensez-vous Vladimir ?

- Nous devrions associer des Allemands de l'Ouest. La réunification et la neutralisation des deux Allemagne doit se faire sous l'égide russe. L'Otan et le pacte de Varsovie retireront leurs troupes. Comme cela les Allemands qui fuient Berlin Est se retrouveront dans un pays neutre. Qu'en pensez-vous Nicolas Sergueïvitch ?

- C'est intelligent Vladimir, malheureusement les dirigeants de Berlin Est sont trop cons. Ils refuseront. Les sociaux-démocrates de la République fédérale ne sont pas prêts non plus.

Le Secrétaire Général impressionné par son voyage aux Etats-Unis deux ans auparavant avait compris le pouvoir d'attraction de l'*American way of life* sur les populations européennes. La guerre étant impossible à cause de la bombe atomique, il espérait que le nouveau président ne l'obligerait pas à mettre un terme à la « coexistence pacifique ». Après un soupir, il se rabattit sur des ambitions plus médiocres.

- Dora est arrivée, déclara-t-il aux deux autres.

Chélépine et Semitchastny tournèrent la tête vers la porte située à côté de l'écran. Sur un geste du Secrétaire Général les babouchkas introduisirent une femme âgée, vêtue comme une veuve espagnole. Le teint translucide, la robe d'un noir profond, Dora Lazourkina apparut entre deux samovars géants. Bolchévique de la première heure, compagne de route de Lénine, elle vint s'asseoir face à Nikita Sergueïvitch. Après un coup d'œil vaguement méprisant aux deux autres elle s'adressa au maître du Kremlin.

- Tu peux te rasseoir camarade Nikita Sergueïvitch.

- Les trois hommes s'exécutèrent comme des collégiens.

Le visage émacié de Dora rappelait les portraits de Goya, le regard farouche de la Passionaria levant le poing devant les foules espagnoles.

- Dora, je voudrais que tu répètes ce que tu as dit à Léninegrad aux cadres du parti.

- Cela fera la dixième fois qu'on me le demande ! J'en ai assez de toutes tes polices, camarade !

- Excuse-nous ...

- Je venais de faire visiter la maison des soviets à un groupe de touristes occidentaux. Un peu fatiguée, je me suis allongée dans la chambre qui m'est réservée. A peine assoupie le camarade Vladimir Ilitch est apparu comme s'il était encore vivant: "Il m'est pénible d'être à côté de Staline, qui a apporté tant de problèmes au Parti"».

- Il a vraiment dit cela ?

- Il ne supporte plus d'être aux côtés de l'autre dans le mausolée.

Nikita Sergueïvitch hocha gravement la tête. Il se leva pour remercier celle qui avait piloté la première réforme de l'enseignement. Après son départ le Secrétaire Général rassembla l'une contre l'autre ses mains grassouillettes. Sa décision mûrement réfléchie était prise.

- Je compte proposer le déménagement de Staline au Politburo. Ils ne pourront pas refuser une consigne de Lénine. Sans lui nous ne serions pas là.

- Pour le mettre où ? demanda Chélépine, choqué.

- Dans l'enceinte du Kremlin.

- Cela entraînera la colère de la vieille garde. Nous aurons des émeutes !

- Il faudrait le faire à l'occasion d'un évènement international qui attirera l'attention ailleurs.

- Quel évènement ?

- Nous aurions pu le faire lors du vol de Gagarine autour de la terre mais c'était trop tôt et inapproprié. Je pense à autre chose...

- C'est-à-dire ?

- Rodion Malinovski vient de me dire qu'un engin de 57 mégatonnes, le plus puissant jamais construit est prêt. Si le petit Kennedy devient menaçant nous le ferons exploser au-dessus de la Nouvelle Zemble.

- Tu as raison Nikita Sergueïvitch.

- L'effet sera si formidable que le déménagement de Staline passera inaperçu. Stalingrad deviendra Volgograd. Toutes les statues seront déboulonnées. Lénine sera content. Qu'en pensez-vous ?

- Nous pensons comme toi, Nikita Sergueïevitch.

Alger

La peur des autres étrangeait Alger. Les téléphones chauffaient entre le Palais du Gouvernement et l'hôtel de Matignon à Paris. Les Renseignements généraux annonçaient l'imminence d'un Coup d'Etat. La vieille police donnait les noms. Tous les généraux impliqués dans la conjuration étaient connus. Beaucoup d'officiers également. Pour les RG, il ne faisait aucun doute que la moitié des régiments professionnels rejoindraient l'insurrection. Une oreille discrète avait informé Otto que son nom ne figurait pas encore sur les listes.

Le légionnaire se fit déposer par Ahmed Kébir devant la villa de style néo-mauresque bâtie à El Biar. Le syndic des pétroliers texans louait la plus belle des demeures. Des palmiers écrasaient une maison à arcades. Sur la rue deux parachutistes au volant d'une jeep saluèrent le capitaine d'un clin d'œil complice. L'air frais sentait le complot. Otto surprit la silhouette d'un sniper sur la terrasse, sans doute une fine gâchette de Houston ou de Dallas. Une Cadillac bleue Delville occupait l'étroite cour séparant la rue du perron.

Il se faufila entre la rutilante carrosserie et un muret en briques. Un majordome vêtu à la turque portant un sabre sous une large bande d'étoffe rouge inclina la tête. Apparition surréaliste digne d'Hollywood.

- Capitaine Heinner ?

- C'est moi.

- Son Excellence, vous attend.

Otto traversa un salon où trois secrétaires en tailleur pieds de poule et brushing s'affairaient sur des télécopieurs dernier cri de Siemens. Elles levèrent la tête vers le nouvel arrivant. Peut-être un acteur de cinéma qui répondit aux regards à lèvres par un sourire. Le patron possédait des actions chez tous les grands producteurs. Une brune à l'allure mexicaine avec une fleur rouge dans les cheveux vint au-devant du visiteur.

- Bonjour capitaine, je suis Marisol l'attachée de presse de monsieur Haroldson Lafayette Hunt. Vous êtes à l'heure.

- Bonjour madame, je ne suis jamais en retard.

Otto parcourut un couloir dans le sillage parfumé de la dame aux camélia. Au fond d'une pièce il découvrit la mine ronde et joviale du milliardaire. Vêtu d'une chemise hawaïenne l'homme l'attendait derrière un bureau Knoll totalement dépareillé du décor ambiant. Soudain la réalité prit une force écrasante. Que faisait-il à la périphérie de cette histoire sans queue ni tête ? Surpris, il eut envie de tout plaquer.

- C'est donc vous que m'envoie l'Algérie qui veut rester française ?

- Oui monsieur.

- Je m'attendais à un bureaucrate communisant sorti de vos écoles. J'ai affaire à un soldat. Je me sens honoré.

Otto chercha une chaise ou un fauteuil. Rien pour s'asseoir.

- Ne restons pas là. Suivez-moi.

H.L.Hunt fit le tour de son Knoll. Les deux hommes traversèrent à nouveau la salle des télécopieurs. Poli il fit semblant de s'intéresser à la mission.

- Je vois que vous êtes équipé des Siemens derniers cri ; les affaires ont l'air de marcher.

- J'aime surtout le bruit des machines. L'agitation des femmes élégantes autour des messages me rassure. C'est ma musique préférée. Peu importe ce qu'elles tapent ou envoient. Les informations importantes sont rarement écrites. Vous êtes bien d'accord ?

Otto se sentit percé à jour.

- C'est vrai...

Ce Lafayette bousculait l'idée qu'il se faisait des milliardaires.

- Vous allez monter avec moi.

Dans la cour étroite il parvint à se faufiler jusqu'à la portière. Assis à la place du passager. Il vit H.L.Hunt s'asseoir sur le siège en cuir avec un plaisir d'enfant.

- Je n'utilise pas de chauffeur. Mes dépanneurs me suivent à distance lorsque je prends la route. Je ne dois pas les voir dans le rétroviseur ! En général je répare tout seul. Je change les roues chaque mois. J'ai bâti ma fortune en mettant les mains dans le cambouis. Je vous emmène chez Fina, une petite compagnie bien tenue qui fait des forages en mer du Nord.

Otto apprécia la puissance du moteur, la souplesse, de la suspension, l'animalité caoutchoutée du monstre.

- J'adore conduire. Pas vous ?

- Moi aussi.

- En revenant je vous passerai le volant.

Lancée sur la voie principale d'El Biar, la voiture prit la direction de Cheraga suscitant les regards. Sur les terrains vagues des gamins arrêtaient de jouer au ballon en les voyant passer.

- Plus loin sur la route il y a une station. Je n'y suis jamais allé. Je me demande ce que les Belges viennent foutre en Algérie.

- C'est curieux en effet, répondit Otto.

La Cadillac Delville absorba en douceur le ciment pour occuper l'espace qui séparait la pompe de la maison. Un Arabe ajustant sa casquette sur le front se précipita vers le conducteur.

- C'est pour le plein patron ?

H.L.Hunt sortit au moment où l'employé dévissait le bouchon du réservoir. Il s'empara du pistolet pour l'introduire lui-même dans le goulot.

- C'est moi qui lui donne à boire.

- Comme tu veux patron !

- Elle est tellement belle.

- Véridique, patron.

Otto debout sur le ciment se rapprocha de Lafayette dont les narines captait les effluves du liquide.

- Je m'arrête pour respirer les produits de la concurrence. Il n'y a que moi pour sentir certaines subtilités. Les Belges savent faire de l'essence.

- Sûrement.

- Vous voyez, c'est comme vos vins de France. Il y a aussi la couleur. Attention à vos pieds !

Hunt sortit le pistolet de la carrosserie pour faire couler l'essence sur le sol avant de le réintroduire.

- Une bonne essence s'évapore de manière délicate sans agresser l'atmosphère. Elle joue avec la lumière, exhale un parfum poivré. Comme celle-ci. Ah, les Belges...

- Certainement...

Haroldson remit le pistolet dans sa gaine et renifla autour de la pompe avant de compléter son diagnostic.

- Chez Fina le benzène est lourd. Ils compensent par un excès de dégivrant. On voit bien que cette essence a été raffinée dans un pays nordique. La haut ils craignent le gel. Les Russes font la même chose. C'est un dosage délicat qui a permis à Staline de faire ronfler les moteurs de ses blindés au plus froid de l'hiver. Nous lui avons vendu des procédés.

- Vous avez aidé Staline !

- Mes concurrents aidaient Hitler en lui vendant leurs brevets d'essence synthétique. Ils ont travaillé avec IG Farben sur la chimie de l'éthyle. Ce qui a grandement facilité l'invasion de la Russie.

- Vous avez aussi aidé Hitler...

- Mon cher, la guerre est un business.

Otto écoutait. Autour d'eux les gamins admiraient la Cadillac. Un petit Algérien bouclé caressait le parechoc.

- Je peux toucher, monsieur ?

- Oui

H.L.Hunt se tourna vers le capitaine, l'œil soudain sérieux.

- Qu'est-ce vous faites dans l'Armée française ?

- J'ai fui l'Allemagne pour combattre les communistes en Indochine. Et maintenant en Algérie.

- Si vous venez au Texas, je triple votre salaire. Là-bas aussi, il y a des communistes. Personne ne vous emmerdera avec des conneries de droits de l'homme ou de droits civiques...

Sidééré par la tournure de la conversation Otto oublia ce qu'il était venu faire. Pourquoi pas après tout se refaire une vie au soleil.

- Quel genre de poste me proposeriez-vous ?

- Vous formerez une brigade texane chargée de protéger nos forages, nos champs de coton nos bêtes. Plus encore j'ai besoin d'un service de renseignement pour savoir ce qui se passe dans le monde.

- Dans quel domaine ?

- Le marché du pétrole, du gaz, du charbon, de l'uranium. L'économie est une transformation de l'énergie. Nos amis de la CIA ont une bonne opinion de vous.

- Il faut que je réfléchisse...

- En attendant dites-moi si Clint Murchison et Sid Richardson négocient avec les français dans mon dos.

Cette fois, H.L.Hunt ne souriait plus. Le pétrolier forait la concurrence à la recherche des secrets d'affaires.

- Qui sont ces gens ?

- Des collègues de poker à Fort Worth. Mais aussi des concurrents. Des voraces.

- Je n'ai jamais entendu parler d'eux.

- C'est pour cela que j'ai confiance en vous. En attendant que me proposent les putschistes qui vous envoient ?

- Nous vous offrons un accès privilégié aux pétroles algériens.

- C'est-à-dire ?

- Nous vous le vendrons 10% en dessous du marché.

- C'est énorme ! Et en échange ?

- Nous voulons une reconnaissance de l'Algérie française par les Etats-Unis.

- Vous rêvez, Otto...

- Nous savons que vous avez de l'influence, notamment auprès de Lyndon Johnson, le vice-président. C'est un Texan comme vous.

- Kennedy le déteste ! L'Amérique est anticolonialiste. Pour des raisons d'affaire. Ne comptez pas sur nos politiciens pour défendre une cause perdue. Regardez ces gosses. C'est l'avenir de ce pays. Leurs aînés vous mettent à la porte parce qu'ils ne vous supportent plus ! L'année dernière j'étais invité à la garden party de l'Elysée pour le 14 juillet. De Gaulle disait que les Français et les Arabes sont comme l'eau et l'huile. Le mélange ne dure jamais. Le vieux a tout compris.

Un gosse plus hardi que les autres s'approcha du milliardaire, tira le pan de sa veste.

- A combien elle roule, monsieur ?

- Elle peut monter à 120 kilomètres heure.

- Oh...

H.L.Hunt sortit des poche une miniature de la Cadillac Delville pour l'offrir au petit, émerveillé.

- Vous êtes américains, m'sieur ?

- Je suis Texan, jeune homme.

Hunt disait la vérité. Vaincue militairement la rébellion avait gagné la guerre des idées. Le seul vrai champ de bataille. Le légionnaire répondit à l'invitation de son chauffeur et remonta s'asseoir. Généreux, Haroldson Lafayette laissa un billet de vingt dollars au mécanicien.

- Tu gardes la monnaie.

- Merci patron !

Alors qu'ils roulaient en silence depuis dix minutes Lafayette se tourna vers son passager.

- Si vous arrivez à tenir l'Afrique du Nord quelques semaines, je vous trouverai de nouveau clients. En échange je veux tous les rapports de prospection de la Compagnie française des pétroles d'Algérie.

- Je vais transmettre à mes chefs.

- Pour votre information sachez que le FLN et les Russes sont venus me voir, eux aussi. Ils craignent qu'avec le départ des Français la maintenance des installations laisse à désirer. Or j'ai les meilleurs ingénieurs de la planète.

- Vous négociez avec les Russes !

- Mon cher Otto le pétrole est un fluide. Il circule autour du monde. Parfois je retarde un de mes bateau ou le débit d'un oléoduc pour vendre plus cher à un pays qui a les moyens de payer. Nous sommes une grande famille où l'on se déteste cordialement entre deux coups tordus. Les Russes ont inventé les oléoducs et les tankers. Nous sommes en affaire depuis le 19^{ème} siècle...

- Vous discutez avec des communistes !

- Un homme riche investit à gauche. C'est une assurance vie. Au Texas je finance les groupes gauchistes, la presse libertaire, les crédits à la consommation. J'utilise des intermédiaires, des églises. Je distille mon argent comme mon pétrole. Comme cela je peux renseigner ce brave Edgar.

- Edgar ?

- Edgar Hoover, le directeur du FBI, l'homme qui fait trembler les politiciens. Avez-vous des enfants, Otto ?

- Non.

- Je m'en doutais.

- Venez chez moi on vous trouvera une petite blonde qui vous fera de beaux gosses. Vous n'êtes pas pédé au moins ?

- Non.

- Avez-vous songé à faire carrière dans le cinéma ?

- Jamais !

- Avec cette densité dans le regard vous feriez un tabac.

- Je ne connais rien à ce monde-là...

- Je vous présenterai à Jack Valenti un ami de Lyndon Johnson. Il a ses entrées à Hollywood.

Fort Mead

Glenda traçait son sillage grâce à la peur qu’inspirait d’Edgar Hoover. Le long des couloirs ceux qui n’avaient pas eu le temps de se calfeutrer la saluaient. Sportive, râblée sans excès, le cheveux dru, le regard tranchant, « Penthotal » comme on la surnommait, inquiétait. Tous se sentaient suspects. Elle s’adressa d’une voix ferme à l’une des secrétaires du directeur de la division soviétique.

- Je crois que je suis attendue.

- C’est exact.

La jeune femme affolée fit trois pas dans une direction avant de rebrousser chemin en s’excusant.

- Je me suis trompée. C’est par ici...

Glenda suivit les effluves de la dernière eau de toilette à la mode. Le bureau était presque aussi grand que celui de l’amiral. La NSA ne lésinait pas sur le confort de ses fonctionnaires. Partout les baies vitrées donnaient sur des parkings entourés de forêts. Walter Fichte un anglais rougeaud, élevé au grand air de Cambridge, le meilleur analyste de russe du GCHQ³ se précipita au-devant de la visiteuse.

- Voulez-vous une tasse de thé, mademoiselle ?

- Bien volontiers.

Fichte invita le FBI à choisir l’une des chaises qui entouraient une table de verre identique à celle du directeur. Elle prit place en éprouvant le même malaise. Face à elle l’homme en charge des écoutes de l’Empire du Mal attendait. Lorsque le plateau fut déposé entre eux, il rompit le silence et s’adressa à la visiteuse.

- L’amiral m’a fait parvenir le rapport concernant le lieutenant Clark et les deux analystes chargés d’écouter Cuba. Ils ont été bien imprudents de s’inscrire dans ce club de tennis et dans cette association.

- Etiez-vous au courant ?

- Je savais qu’ils jouaient au tennis. De là à imaginer une trahison, il y a un pas...

³ Government Communication Headquarters

- Peut être.

- Je ne vois rien de très méchant dans ce que vous avez écrit, mademoiselle.

- Notre lieutenant a quand même fréquenté un ou plusieurs communistes.

- D'après votre rapport, il n' a pas l'air de s'en souvenir.

- Le détecteur de mensonge a senti quelque chose.

- Etes-vous sûre de votre machine ?

- Elle a détecté une tension. Le lieutenant Clark ne ment pas sciemment mais le mot communiste réveille son inconscient.

- Ce n'est pas étonnant. Nous passons notre temps à écouter toutes sortes de communistes.

- Le FBI continue d'enquêter.

Walter Fichte haussa les épaules avant de considérer celle dont il n'arrivait pas à cerner les vraies motivations.

- Quelles sont vos missions monsieur le directeur ?

- Nous essayons de compenser notre infériorité balistique en écoutant au plus près les transmissions militaires et diplomatiques de l'Union soviétique. Dans une guerre nucléaire celui qui attaque le premier de manière massive possède un avantage certain. Pour ne pas dire écrasant.

- Mais nous répliquerons, n'est-ce pas ?

- Certes mais les dégâts chez l'ennemi seront moindres pour deux raisons.

- Une partie de notre arsenal sera détruite. Nos sous-marins lanceurs d'engins seront neutralisés. Les Russes les suivent de très près. Nous savons par ailleurs que leur renseignement militaire recueille toutes sortes d'informations sur nos équipages. L'efficacité de la riposte n'est pas garantie. Ils le savent. Tous les matins je m'attends à une frappe nucléaire sur notre campus.

Walter Fichte jeta un coup d'œil vers le ciel dont la limpidité inquiéta Glenda.

- Vous parliez d'une seconde raison, monsieur le directeur...

- Montrez-moi votre trousseau de clés, mademoiselle.

Etonnée Glenda chercha dans les poches de son tailleur. Elle finit par trouver les clés de son appartement et celles de sa voiture. Elle les remit entre les mains de Walter qui examina l'un après l'autre les objet métalliques.

- Quelle est la clé qui ouvre votre abri anti atomique ?

- Elle n'existe pas.

- A Moscou et à Kiev la quasi-totalité de la population sait où aller en cas de conflit nucléaire...

- C'est un terrible avantage, effectivement.

- C'est pour cela que je ne crois pas à la théorie de l'anéantissement réciproque. Il y aura un vainqueur et un vaincu. Nous le saurons dès les premières heures. Des millions d'hommes mourront.

- Les femmes aussi, peut être...

- Bien entendu, mademoiselle.

- Appelez-moi Glenda.

- Ce que vous dites est terrifiant, Walter.

La petite nièce d'Edgar s'étonnait de son assurance, découvrait une partie d'elle-même qui jusqu'alors vivait dans l'ombre. Cet anglais fraîchement naturalisé avait été nommé à ce poste sur décision spéciale de Dwight Eisenhower qui avait eu vent de ses qualités techniques et linguistiques. Elle ne torturait pas n'importe qui.

- Vous savez Glenda, j'ai obtenu de l'amiral Frost l'autorisation d'adhérer à une association de citoyens qui militent pour un programme de mise à l'abri du peuple.

- Cela me paraît judicieux.

Soulagée de ne voir aucun missile tracer le ciel au-dessus de Fort Mead elle en vint au véritable objet de sa visite.

- Peut être avez-vous lu dans la presse la tentative d'assassinat de Castro par Marita Lorenz ?

- C'est une aventure incroyable ! Il paraît qu'elle aurait eu un enfant de lui ?

- Exact.

- On dit que Marita a été reçue par le président à la Maison Blanche.

- Elle a confirmé à John Kennedy que Castro était averti de son projet. Il y a cependant un détail qui n'a pas été publié dans les journaux...

- Oui ?

-Le dictateur tenait entre ses doigts un bout de papier, une sorte de carbone rose, un message lui annonçant le projet d'assassinat.

- C'est fou !

- Je ne vous le fait pas dire Walter. Avez-vous intercepté quelque chose prouvant que Castro a été informé par les Soviétiques ?

- Nous interceptons tous les jours des messages entre la Russie et ses alliés dont Cuba.

Glenda sortit de son sac à main une chemise souple qu'elle tendit à Walter Fichte.

- Voici le double de notre rapport. Vous y trouverez le jour et l'heure de la tentative d'assassinat, le 17 janvier 1961 à 14 h 40. D'après Marita, il n'a pas fallu longtemps à Castro pour se rendre à l'hôtel Hilton où elle l'attendait dans une suite.

Walter Fichte lu la note d'information d'Edgar Hoover. Celle-ci était adressée au ministre de la Justice et relatait les circonstances de l'affaire.

- Les frères Kennedy savent-ils qui a informé Castro ? demanda Walter Fichte.

- Nous l'ignorons.

- Vous savez sans doute que Robert Kennedy a un contact particulier avec Dobrynine l'ambassadeur d'URSS à Washington. Nous savons qu'ils communiquent.

- Vous les écoutez ?

- Certainement pas mademoiselle...

- Alors comment êtes-vous au courant ?

- Nous écoutons les réseaux de communications des ambassades russes et également de certaines entreprises soviétiques. Il y a à Moscou les mêmes potins qu'à Washington. Votre note est passionnante. Suivez-moi, nous allons vérifier certaines choses.

Glenda en proie à l'émotion suivit le chef de la division soviétique vers un ascenseur qui les propulsa vers l'étage concerné. Au bout d'un couloir ils

pénétrèrent dans un sas. Un assistant vint débloquer la porte blindée avant qu'ils ne se retrouvent dans une salle peuplée d'ordinateurs. Des disques protégés par des armoires vitrées attendaient d'être activés. Des secrétaires, devant des pupitres manipulaient des claviers. Des plans verticaux alignaient des clignotants éteints.

- C'est ici que nous décryptons tous les messages interceptés par nos radars, nos navires, nos avions. Nous mémorisons une gigantesque base de données des communications adverses.

- Il y en a tant que ça ?

- Tout ce qui sort et entre dans les ambassades soviétiques finit dans ces machines.

Walter Fichte tendit la note d'information à l'une des secrétaires en lui demandant d'extraire de la mémoire les messages reçus à la Havane le jour de la tentative d'assassinat. La jeune femme fit tourner quelques disques. Dix secondes plus tard une imprimante recracha une feuille dactylographiée contenant une série de chiffres suivie de deux phrases courtes.

- Comme vous le voyez la première ligne est un message codé expédié depuis Moscou à la Havane. En dessous vous pouvez lire la traduction en russe.

- C'est le texte en cyrillique n'est-ce pas ?

- Oui. La dernière ligne est la traduction en anglais.

- Ca veut dire quoi ?

- Les codes sont souvent changés mais nous arrivons à traduire des phrases en clair.

- Glenda se pencha sur les phrases où parfois manquaient certains mots remplacés par des blancs.

- Nous décryptons de mieux en mieux. Malgré le fait que les Russes aient d'excellents mathématiciens. Dans quelques mois nous serons encore plus efficaces.

- C'est prodigieux. Vous pouvez écouter le monde entier !

- Depuis 1946 le traité UKUSA nous permet d'échanger nos interceptions avec le Royaume Uni, la Nouvelle Zélande, l'Australie, le Canada.

- C'est donc pour cela qu'on vous a fait venir ici...

- La Grande Bretagne a été pionnière dans l'écoute des autres. Ici nous recevons des demandes provenant de plusieurs agences et administrations américaines. Souvent de la CIA ou du département d'Etat. Parfois du FBI...

- De quoi parlaient les Russes et les Cubains le 17 janvier ?

- Cela fait des mois qu'ils communiquent à propos de sucre et de pétrole. Ils parlent aussi de leurs positions réciproques à l'ONU lors des votes. Les Cubains vont nommer un ambassadeur à Paris au siège de l'UNESCO. Ils demandent des conseils.

- Et sur l'assassinat ?

- Un chalutier soviétique ancré à Haïti à Port au Prince juste en face de Cuba a émis un signal le 17 janvier à 10 h h05 heure locale.

- Que disait ce message ?

- Code 26.

- Ce qui signifie ?

- Nous ne savons pas. Mais il y a de fortes présomptions pour que ce soit une alerte. Ce chalutier fait parfois escale à la Guadeloupe, un département français des Antilles...

- Vous soupçonnez les Français d'avoir prévenu Castro...

- Ils sont capables de tout ! A Alger les Renseignement généraux sonorisent régulièrement notre consulat. Les citoyens américains travaillant dans le pétrole sont aussi victimes. Tous les trimestres nous envoyons une équipe pour dépoussiérer.

- C'est incroyable !

- Beaucoup de révolutionnaires cubains ont fait leurs études au Quartier Latin.

Glenda découvrait l'étendue géographique de son nouveau métier. Paris, capitale du vice, commençait à la fasciner. La France n'abritait pas seulement des taureaux gaullistes se ruant sur d'innocentes bestioles...

- Dîtes- moi Walter, un certain Frank Sturgis, proche de la mafia et de la CIA aurait commandité le meurtre à Marita. Le connaissez-vous ?

- Les oreilles de l'Amérique connaissent beaucoup de monde, Glenda.

Walter Fichte saisit l'un des téléphones pour appeler un collègue. Elle regrettait de ne pas avoir enfilé un pull. L'atmosphère réfrigérée faillit la faire

éternuer. Moins d'une minute plus tard le chef de la division française émoussillé par la présence de la nièce d'Edgar Hoover chez les « Soviétiques » pénétra dans la salle des ordinateurs.

- Glenda, puis-je vous présenter Edouard Huntington, l'un de nos plus brillants esprits.

Un immense rouquin souriait au-dessus de son nœud papillon, détaillant la terreur en tailleur descendue de l'Olympe. Le matin même à la radio Robert Kennedy, ministre de la Justice, avait fait un brillant éloge d'Edgar Hoover, l'homme qui symbolisait l'Amérique vertueuse.

- Notre ami Glenda s'intéresse à Frank Sturgis. Je sais que tu connais ce type...

- Nous suivons Sturgis depuis qu'il livrait des armes à Castro avant que celui-ci ne prenne le pouvoir. Après la chute de la Havane, Fidel lui a confié la surveillance des casinos. Il connaît les habitudes du dictateur. Mais maintenant il a changé de maître, il travaille pour la mafia. Et pour la CIA.

- Comment se fait-il que la division française s'intéresse à lui ? demanda Glenda

- Sturgis fricote avec la French Connection. Ce sont eux qui importent la drogue de leur ancienne Indochine. Il se passe beaucoup de chose en ce moment dans la sphère linguistique française.

- Ah bon...

- Les Français préparent la rétrocession aux Algériens de leurs puits de pétrole dans le Sahara. Nous captons entre Paris et Alger ce qui se dit sur le sujet. Pour nous le pétrole est un sujet stratégique. C'est en nous intéressant aux hydrocarbures que nous avons découvert le complot.

- Quel complot ?

- Les généraux de l'Armée d'Afrique n'acceptent pas l'indépendance des trois départements. Ils ne veulent pas que la France quitte le pays. Ils vont se soulever. C'est imminent. Des factieux ont contacté Sturgis pour lui demander d'établir le contact avec des pétroliers américains.

- Intéressant.

- Il y a plus grave...

- Je vous écoute.

- De Gaulle veut quitter l'OTAN. Je pense qu'il est communiste. En écoutant Sturgis nous captons des menaces françaises contre la sécurité nationale. La NSA est dans son rôle.

- Vous dites que Sturgis travaille aussi pour la CIA.

- L'un n'empêche pas l'autre. La compagnie est devenue un vrai foutoire ! Le renseignement est un marché, mademoiselle. La bonne information vaut encore plus que le pétrole ! C'est la loi de l'offre et de la demande.

Glenda faillit faire une remarque désobligeante mais garda le silence. Le métier rentrait aurait dit oncle Edgar.

Tout à coup les téléscripteurs qui étaient à l'arrêt se mirent à cracher du papier. Les uns après les autres les disques se mirent à tourner derrière les vitrines. Les clignotants clignotaient.

- Il se passe quelque chose dans le camp soviétique. Venez voir Glenda !

Walter se dirigea vers l'une des machines et saisit une large bande contenant plusieurs paragraphes.

- Ça devait arriver !

- Que se passe-t-il ?

- Les Russes signalent une invasion de Cuba par une force armée dans la région de la Baie des Cochons. Il y aurait des combats violents entre l'armée régulière et les envahisseurs.

- Qui attaque ?

- Nous savons que c'est une opération de la CIA. Un truc mal monté qui pourrait foirer comme l'assassinat de Castro...

- Nous allons essayer de savoir si De Gaulle n'a pas averti les Cubains...

- Je vous souhaite bonne chance.

En voyant les mines gourmandes des deux hommes, Glenda eut pitié pour le locataire de la Maison Blanche. Son garde du corps vint lui dire qu'on la réclamait au siège du FBI de toute urgence.

Moscou

Les églises à bulbes étaient les racines de l'avenir. Mais les pénuries alimentaires, les queues devant les magasins contredisaient les promesses du socialisme scientifique. Heureusement la débâcle américaine sur les côtes cubaines prouvait que les autres aussi se cognaient aux réalités. Agacé mais requinqué, Nikita Sergueïvitch pénétra d'un pas décidé dans la grande salle. Brejnev, président du Preasidium du Soviet Suprême envoya un clin d'œil broussailleux au rusé Anastase Mikoyan, danseur émérite, ancien séminariste comme feu Staline. Selon l'Arménien, Khrouchev ne marchait pas mais roulait comme une pomme de terre !

Le Secrétaire Général salua Gromyko inamovible ministre des affaires, Chélépine et Rodion Malinovski ministre de la Défense. L'odeur de cire d'abeilles dont l'URSS étaient devenu le champion mondiale le rassurait. Qui dans cette salle avait comme lui traité les sabots fendus des animaux avec le produit miracle ? Personne !

- Camarades, vous pouvez vous rasseoir. La réunion est ouverte. L'ordre du jour concerne notre attitude vis-à-vis des Etats-Unis après l'invasion manquée de Cuba. Nous poursuivrons par l'examen de la situation à Berlin.

Toutes les têtes se tournèrent vers le maréchal qui avait redressé l'Armée rouge après une série de défaites retentissantes face aux Allemands.

- Nos experts à Cuba me disent que les Etats-Unis auraient pu engager leur aviation et leur marine pour soutenir les exilés cubains. Ils ne l'ont pas fait. Cela évitera de plonger le monde dans une Troisième guerre mondiale. L'Amérique a lancé une aventure, elle a perdue. Je ne comprends pas que le président Eisenhower ait pu cautionner une pareille sottise.

- Quel riposte militaire pouvons-nous envisager, maréchal ?

- Pour l'instant aucune. Nous n'avons pas été directement agressé. Cuba a remporté une victoire fracassante qui laissera des traces.

- Fidel Castro réclame notre protection.

- Je sais, il nous harcèle. Nous ne pouvons pas mener une guerre loin de nos bases contre les Etats-Unis. Leur supériorité navale est écrasante. Cuba n'est pas l'Ukraine !

- Sans conduire une guerre que pouvons-nous faire ?

- Envoyer des instructeurs et des armes. Les Cubains se sont acquis un prestige dont nous pourrions toucher les dividendes en soutenant par volontaires interposés les guérillas communistes dans le monde.

- C'est à prendre en compte en effet. Et à Berlin ?

- Je déconseille un affrontement direct avec les Occidentaux.

- Nous avons pourtant une supériorité écrasante dans tous les domaines !

- Sur le papier, camarade Secrétaire Général. Un conflit en Europe débouchera sur l'engagement nucléaire. Si nous franchissons le Rhin, l'OTAN nous bombardera. Moscou partira en fumée. Si les Américains traversent la RDA, le gouvernement polonais s'effondrera. Nous serons obligés d'effacer Washington et Paris. Ce sera la fin du monde...

Toutes les têtes se penchèrent sur le vernis luisant de l'immense table. Des babouchkas passaient leur nuit à cirer meubles et parquets. Rodion se leva pour aller ouvrir une fenêtre, respirer sans que personne n'ose rappeler celui qui avait sauvé la Russie.

- Que pense de tout cela le président du Comité de la Sécurité d'Etat ?

- J'approuve la position du ministre de la Défense. Nous ne sommes pas pressés. Politiquement nous avons gagné une bataille. Il faut communiquer sur la victoire de Castro. Par ailleurs nous devons rassurer nos alliés contre d'éventuelles agressions américaines.

- Castro veut qu'on lui rachète tout son sucre...

- C'est une opportunité.

- Qu'allons-nous faire de tout ce sucre ?

- Nos laboratoires vont faire fonctionner leurs méninges. Nous sommes le pays de la TRIZ⁴, Bon Dieu !

Nikita Sergueïvitch se tourna vers Gromyko le ministre des Affaires étrangères calé contre l'imposant Brejnev.

⁴ TRIZ (acronyme russe de la Théorie de Résolution des Problèmes Inventifs, Teorija Reshenija Izobretateliskih Zadatch)

- Je propose de faire une tournée international dans tous les pays d'Amérique latine et d'Afrique pour les assurer du soutien de l'URSS. Que puis-je leur promettre ?

- Tu peux toujours leur vendre des discours ! Ça ne coûte rien. Nous n'avons quasiment rien à leur vendre, intervint le président du Preasidium.

Tous s'attendirent à la suite. Léonid Brejnev alluma une de ses cigarettes anglaises pour résister à la cire d'abeille et enchaîna

- Tant que l'Allemagne ne sera pas réunifiée, finlandisée sous hégémonie soviétique nous n'aurons pas grand-chose à offrir. Où en est le processus ?

Anastase Mikoyan, ministre du commerce, adepte de la méthode douce avec les Occidentaux fit le point de la situation :

- Les Allemands de l'Est craignent de se faire réduire en cas de réunification. Ceux de l'Ouest sont hostile. Ils ne veulent pas de nous !

- Ils n'ont pas tort !

Après son bol d'air Rodion Malinovski regagnait sa place en regardant où il posait les pieds.

- Que font les organes de Berlin Est ?

La question s'adressait à Chélépine qui esquiva en faisant porter la faute sur les communistes allemands.

- Le dossier est entre les mains de Markus Wolf, le directeur du renseignement de la Stasi. Il tient les journalistes et les élus sociaux-démocrates de l'Ouest. Il contrôle l'extrême gauche, l'intelligentsia, les pasteurs, les curés. Mais le peuple ne suit pas...

- Ah, le peuple....

Rodion Malinovski se tourna vers le Secrétaire Général qui rassembla ses mains l'une sur l'autre en dodelinant de la tête avant de s'adresser au Politburo.

- En parlant du peuple justement, je dois vous dire que le camarade Walter Ulbricht me demande l'autorisation d'édifier un mur pour empêcher les Allemands de l'Est de partir à l'Ouest. Je sou mets la question à votre appréciation.

Devant le peu d'empressement à répondre Nikita Sergueïvitch se râcla la gorge. Le sujet n'était pas nouveau. Quelle que soit la réponse, chacun savait

qu'elle pouvait conduire son auteur au Goulag. Le rusé Mikoyan suggéra de ne rien faire.

- Si la RDA laisse partir ceux qui ne veulent pas de nous, elle se débarrasse d'adversaires potentiels. C'est une purge. Il faut voir les choses positivement.

- Et quand l'Allemagne de l'Est sera un désert que ferons-nous ? demanda le Secrétaire Général.

- Nous la repeuplerons.

- Avec des Chinois ?

Tous les dirigeants de l'Union soviétique savaient que la détérioration des relations avec Pékin devenait une obsession dogmatique, stratégique peut être militaire.

- J'informe le Politburo que depuis quelques jours j'ai établi une relation personnelle avec John Kennedy via notre ambassade à Washington. Le président américain semble secoué par le fiasco de la Baie des Cochons. Il souhaite une rencontre avec moi.

- Pour s'excuser ? demanda Brejnev.

- Pour l'instant nous n'avons arrêté aucun ordre du jour. Je voulais vous en parler d'abord, demander à chacun d'y réfléchir. J'attends vos propositions.

Quelques carnets de note apparurent dans le nuage de fumée. Les cigarettes, les cigares de Castro, mélangés l'odeur de cire rendaient atmosphère irrespirable. Pour ne pas suffoquer, Rodion Malinovski retourna près de sa fenêtre. Nikita Sergueïvitch poursuivit l'ordre du jour.

- La France rétrocède ses installations pétrolières au FLN algérien que nous avons beaucoup aidé comme chacun sait autour de cette table. Le président du Comité pour la Sécurité de l'Etat va nous faire un compte rendu.

Alexandre Chélépine chassa le nuage bleuté qui passait devant lui pour entrer dans le vif du sujet.

- D'après l'une de nos sources au Texas, les milieux pétroliers après avoir financé et aidé comme nous le FLN espèrent un retour sur investissement.

- Nous aussi !

- De Gaulle entend sauvegarder les intérêts français. Il est prêt comme à corrompre les administrateurs algériens pour garder un contrôle sur le commerce des hydrocarbures. N'oublions pas le gaz.

- Il n'a pas tort.

- Dans cette affaire il faudrait que nous agissions avec prudence. Nos pétroliers ont toujours eu des relations avec leurs homologues américains depuis les forages de Bakou et les Rockefeller au siècle dernier. Il y a eu des hauts et des bas mais Lénine y tenait beaucoup. Staline aussi. Je vous demande de réfléchir à la question.

- Quelles sont les relations entre les pétroliers américains et Kennedy ?

- Officiellement tout va bien. En réalité les gens du Texas et de l'Oklahoma craignent une remise en cause de leurs avantages fiscaux. Ils ne seraient pas mécontents si le blanc-bec comme ils disent, avait des ennuis. Ils l'appellent aussi le fils de pute.

Nikita Sergueïvitch promena ses mains sur la table, signe précurseur d'une avancée conceptuelle comme dirait la Pravda.

- Des producteurs d'hydrocarbures comme la Russie et les Etats-Unis ont intérêt à s'entendre. Je crois que le président du Comité pour la Sécurité d'Etat veut faire une communication.

Chélépine après s'être mouché à cause de la fumée, informa le Politburo des évolutions planétaires dans le domaine énergétique.

- Selon nos sources à Genève et à Téhéran, le Chah et les Arabes envisagent de créer une sorte de syndicat, une association internationale de pays producteurs de pétrole !

- C'est du marxisme pur et dur !

- Raison de plus pour nous rapprocher des Texans. Producteurs, sauvons-nous nous même. C'est dans l'Internationale d'Eugène Pottier, vous vous souvenez, camarades !

- Affirmatif ! s'exclama le Secrétaire Général.

- Cela nous ramène à la France et à l'Algérie intervint Chélépine. L'armée d'Afrique prépare un soulèvement contre De Gaulle.

- C'est inadmissible !

- Envisage-t-il toujours de quitter l'Otan ?

- Il veut une France indépendante qui ne se laissera pas entraîner dans une guerre américaine. Mais d'un autre côté, il soutient Adenauer dans son refus

d'une réunification sous l'égide soviétique. De Gaulle est un cas difficile, indigeste.

- Est-il au courant de la rébellion ?

- D'après Markus Wolf ses Renseignements généraux l'auraient mis en garde.

Les yeux riboulants de Nikita Sergueïvitch percèrent le brouillard pour prendre la mesure des hésitations, des arrières pensées de chacun. Puis le vent de l'Histoire balaya la tabagie russe.

- J'ai combattu à Stalingrad. De Gaulle a toujours été correct avec nous. D'ailleurs il parle d'une Europe de l'Atlantique à Oural. Ce qui est le bon sens même. Je propose que nous l'avertissions. Il saura réagir.

Le Secrétaire Général ne fut pas le premier à lever la main. Tous tombèrent d'accord.

Georgetown

Sabine Racinet, le visage protégé par un masque de fer travaillait au chalumeau le dernier né de ses rhinocéros. Entre deux jets d'étincelles, elle vit que l'heure tournait. Après une douche, elle enfila son survêtement rouge, chaussa des baskets, rejoignit en courant les rives du Potomac. Sur les quais quelques badauds se retournèrent sur la musculature en mouvement de cette brune à l'air décidé. Silhouette familière des joggers, Sabine se dirigea vers le voilier amarré à la jetée.

Le *Fantôme des mers* n'était pas de première jeunesse. La pancarte « à vendre » était en place depuis un an. Intriguée par le palan auquel elle n'avait jamais prêté attention elle s'approcha de la passerelle. Pour une fois quelqu'un nettoyait le pont. Elle fit un pas au-dessus de l'eau pour s'adresser à l'homme qui astiquait les cuivres.

- Bonjour monsieur.
- Bonjour madame.
- Il est toujours à vendre ?
- Oui. Il faut appeler le numéro de téléphone qui est indiqué.
- Le palan entre les deux mats peut hisser quel poids ?

Le matelot de corvée se redressa pour observer l'engin avec ses chaînes tout en s'épongeant le front.

- Avec ça vous pouvez soulever une tonne. Si vous possédez une petite voiture vous pouvez la transporter en Europe.

- A fonds de cale ?
- De préférence.
- Il y a des acheteurs ?
- Les gens n'aiment pas le nom. Il paraît que ça porte malheur.
- Changez le !
- Ca porte malheur aussi. Vous êtes intéressée ?
- Peut être.

Sabine nota le numéro de téléphone, remercia l'homme. Tout en observant le paysage elle courut jusqu'au point de rendez-vous près du marchand de glace. Le van Volkswagen décoré aux couleurs de la révolution hippie vint s'arrêter à quelques mètres. Après un dernier coup d'œil à la ronde elle monta à bord. Sandro, militant des droits civiques chez Martin Luther King et coursier d'African Modernity tenait le volant.

- Tu as l'air nerveux...
- J'espère que ça va marcher.
- Allons y.

L'Afro américain engagea la première en direction de N-street. Le regard sur le rétroviseur il se gara devant l'adresse. Les deux occupants intégrèrent la cabine spécialement aménagée. Protégée par la vitre sans teint Sabine observait sur N street la maison de Mary Pinchot Meyer. Pour célébrer l'élection de son amant l'artiste avait décidé de faire repeindre la façade. L'échafaudage sur lequel s'affairaient les peintres gênait l'efficacité du miroir directionnel censé capter les

conversations. Heureusement ceux placés dans les plafonniers du salon et de la chambre étaient increvables.

Sandro monta le son du récepteur branché sur les fréquences des services de sécurité. Soudain un message du Secret Service signala le départ d'Aigle noir.

- Aigle noir ?

- C'est l'équipe des précurseurs. Le président sera là dans vingt minutes. Qu'est-ce qu'on fait ?

- Nous sommes trop visibles. On se décale de deux cents mètres.

Sandro démarra. Ils n'eurent pas à attendre longtemps avant de voir passer une moto suivie d'une deuxième.

- Ces sont les éclaireurs. Le premier se positionne derrière la maison et l'autre sur le trottoir d'en face. Quelques minutes plus tard une grosse cylindrée débarqua deux autres agents en civil dont l'un frappa à la porte. Mary Pinchot ouvrit pour laisser entrer l'homme.

- Il va vérifier que personne d'autre n'est à l'intérieur.

- Tout ça n'est pas très intime...

- C'est le protocole.

- Comment peuvent-ils baiser dans des conditions pareilles ?

- Kennedy ferait l'amour à un tonneau sur un wagon en train de dérailler. Ca ne le gêne pas.

- Mais elle ?

- Ca ne la dérange pas non plus. Et puis ils causent. Il lui demande son avis.

- Elle ne s'en est jamais vantée...

- C'est une femme intelligente. C'est pour ça qu'il vient.

Trois minutes plus tard Sabine et Sandro évitèrent de se regarder pendant l'étreinte sonorisée dans les moindres détails. Jack pour les intimes ne s'embarassait guère de préliminaires.

- Chaud lapin le président ! De Gaulle fait pareil ?

- Je t'en prie !

Sandro serra ses mains sur le volant pour refouler une idée. Le survêtement rouge assis à ses côtés l'échauffait. Les rôles présidentiels devinrent des soupirs. Puis Kennedy interrogea Mary.

- Que penses-tu de Marita Lorenz ? demanda le président.

- Elle devient folle. Coucher avec Castro avant de retourner l'assassiner puis baiser avec toi perturberait n'importe quelle femme.

- Bobby me dit que c'est la CIA qui lui a armé le bras.

- C'est évident. Tu ne peux pas garder Dulles à ce poste. Ils n'arrêterons pas de te faire des enfants dans le dos.

- Tu crois qu'il vont lui demander de me tuer ?

-Tu leur fais peur. Je les ai vu récemment à Georgetown. Dulles et Bissel sont morts de trouille. Fais attention, ils vont te mettre dans la merde.

- C'est déjà fait.

- Ca ne m'étonne pas.

- Tu ne veux pas savoir ?

- Je ne suis pas le FBI !

- A celui-là !

- J'attends que la CIA se vautre pour avoir un prétexte. Je les virerai tous.

Un silence soudain fit monter l'angoisse dans le van. Sabine transpirait. Il y eut un bruit non identifié. Kennedy demanda à Mary de l'aider à relacer ses chaussures. Sandro et son officier traitant échangèrent un regard étonné.

- Ils veulent que j'envoie un corps expéditionnaire à Cuba ! Il parait que j'aurais trahi les exilés.

- C'est un peu vrai...

- Comment peux-tu dire une chose pareille !

- L'ancienne administration leur a promis que tu enverrais l'aviation et les Marines. Mais tu as bien raison de ne pas plonger dans ce merdier. Les Russes en profiteraient pour attaquer Berlin. Nous allons vers la guerre en Europe. Ça se terminera à coups de bombes atomiques.

- J'ai dit au Pentagone que je ne voulais aucune action de la Navy ou de l'US Air Force.

- Comment vas-tu expliquer le désastre de la Baie des Cochons à l'opinion ?

- Je ne peux pas accuser la CIA ni les exilés cubains. D'autant que c'est Eisenhower qui a donné son feu vert à l'invasion...

- Impossible de critiquer ton prédécesseur !

- Que ferais-tu à ma place ?

- Un vrai chef d'Etat doit savoir se taire. Laisse les journalistes commenter. Arrange-toi pour qu'il y ait des fuites...

- Tu veux que je dénonce la CIA ?

- Surtout pas ! Tu vas faire mieux. Fais en sorte que les accusations contre la CIA viennent de l'étranger. Laisse hurler la meute. Tu vas défendre ton prédécesseur. Retourne la situation à ton avantage.

- Tu as des idées ?

- Je peux faire passer des messages aux journalistes allemands et français. Ils mettront en cause Eisenhower et traîneront la CIA dans la boue. Demande à Johnson de faire une gaffe...

- Je ne veux rien devoir à ce porc !

- Tu iras à Langley pour affirmer que la CIA est une grande institution. Profite de l'occasion pour virer Allen Dulles ! Il ne te supporte pas !

- Qui vais-je mettre à la ?

- Je pense à John McCone.

- Il est républicain...

- Il ne croit pas plus aux partis politiques que toi. Ça devrait te rassurer.

- Pourquoi celui-là ?

- Cord Meyer, mon ex-mari a la CIA, l'a rencontré il y a quelques semaines. McCone est venu les voir en tant que président de la Commission à l'énergie atomique. Il nous a informé que les Israéliens avaient considérablement avancé dans leur programme atomique. Tu étais au courant ?

- Non.

- L'Etat hébreu dispose à Dimona dans le Néguev d'une usine qui fabrique les éléments nécessaires. Ce sont des ingénieurs français qui les ont aidés.

- Je ne savais pas...
- Un chef d'Etat ne découvre pas le monde sur l'oreiller ! Gouverner consiste à mentir pour protéger la vérité. Surtout en temps de guerre froide.
- Tu dis des choses formidables...
- Ce n'est pas moi, c'est Winston Churchill qui l'a dit le premier.
- Je croyais que c'étaient les Russes qui aidaient les Israéliens.
- Oui au début mais maintenant Moscou a une politique arabe. Est-ce que tu as des idées claires sur le sujet ?
- Tu es impitoyable Mary. Masse-moi le dos.
- Et là ?
- Le dos d'abord. Si je vais à Miami les exilés castristes vont me demander de faire libérer les prisonniers détenus par l'armée cubaine !
- C'est ce que tu vas faire. Tu es obligé de réparer les dégâts d'une défaite.
- Comment ?
- Eve Curie et Labouisse, son mari ont des relations à Cuba. L'île manque de médicaments et de beaucoup d'autres choses. Demande à ton frère d'organiser des filières discrètes. Il te faut un contact, même indirect, avec Castro.
- Je ne peux pas demander ça à la CIA !
- Au sein de la Compagnie des types rêvent de vous rendre service. Tout le monde donne Dulles partant. La mafia aussi pourrait t'aider à organiser des marchandages. Utilise les Russes parallèlement. Comme ça les uns surveilleront les autres... Bobby a un bon contact avec Dobrynine. Khrouchtchev pourrait être un intermédiaire.
- Tu es incroyable !
- Pourquoi ?
- Il a fait savoir à Bobby qu'il voulait me rencontrer. J'irai lui expliquer...
- Ne lui explique rien ! Tu n'es pas son élève ! Imagine un échiquier où vous seriez gagnants tous les deux. Son entourage est aussi pourri que le tien. Vous avez besoin l'un de l'autre.
- Si tu as des idées, je suis preneur.

- Demande à ton ambassadeur à Moscou la teneur des débats au sein du Politburo. Quelles seraient les termes possibles d'une déclaration finale qui vous satisferaient tous les deux. ? Ne rencontre pas Khrouchtchev sans que la conférence de presse finale soit millimétrée y compris les plaisanteries et les questions dérangeantes. Tout doit être clarifié avant entre vous. Tu ne peux pas te payer une Baie des Cochons diplomatique !

- De Gaulle aussi veut me voir. Il va quitter l'OTAN !

- Demande-lui quelque chose en échange...

- Quoi ?

- Fais bosser tes ambassadeurs.

- On me dit qu'une partie de l'armée pourrait se soulever à cause de sa politique algérienne.

- Soutiens-le et baise moi !

Alger

Depuis la tourelle de son automitrailleuse, Otto Heinner observait la nuit. Il vit s'avancer Hélié Denoix de Saint Marc, commandant par intérim du 1er Régiment étranger parachutiste. Le symbole de la chevalerie française portait à bout de bras une serviette en cuir. Il s'adressa au légionnaire de manière joviale. L'action entamée libérait les angoisses ressassées pendant l'interminable veillée d'armes.

- Alors Otto, toujours partant ?

- Plus que jamais mon commandant. J'ai repéré les lieux une nouvelle fois. Ce sera difficile de le garder prisonnier dans les locaux du gouvernement général.

- Rassurez-vous. Nous avons modifié les plans.

- C'est-à-dire ?

Vous arrêtez Jean Morin et vous le transférez à In Salah. Un avion vous attend à Maison Blanche.

- Si la gendarmerie m'empêche de pénétrer ?

- Placez-là sous votre commandement. Vous ne prendrez pas le pouvoir, vous le déléguerez !

- Comment ?

Saint Marc remis à son capitaine une feuille dactylographiée à l'enseigne du Comité de sécurité militaire.

Le Comité de sécurité militaire certifie que le détenteur de cet ordre de mission dispose des pouvoirs judiciaires et civils pour assurer la protection des personnes et des biens.

Au bas de la page figuraient les signatures des généraux les plus prestigieux de l'armée française. Les tampons et emblèmes officiels confirmaient l'authenticité de la procuration. Le commandant du 1^{er} REP en confia une dizaine à Otto.

- Mon cher Otto, le pouvoir ne se réclame pas, il se prend, il se distribue. Sollicitez les conseils de la gendarmerie, de la police. Confiez des responsabilités. Une révolution a besoin de paperasse. Surtout en France ! Désormais vous êtes légitime et légaliste. Soyez rassurants.

- A vos ordres.

Otto mit en marche son blindé en direction du gouvernement général dans un épouvantable bruit de moteur. Phares allumés il vint se placer au bas des marches éclairant la façade. Le gouvernement général avait confié la protection du bâtiment à un escadron de gendarmes mobiles. Aveuglés par les projecteurs allumés en renfort des phares, ils devinèrent les parachutistes courant vers eux mitrailleuse au poing. Les deux officiers se firent face dans l'obscurité comme sur une scène d'opéra.

- C'est pour vous capitaine.

Le gendarme saisit le certificat pour le lire dans la lumière. Otto entendit le cliquetis des Mat 49. Ses hommes élargissaient le demi-cercle des feux croisés. Une seule rafale viendrait à bout de la majorité des gendarmes. La sueur perlait sur le front de leur chef. La Croix de guerre avec palme brillaient sur la poitrine

du parachutiste. Otto s'exprima avec une complicité bienveillante. Comme on s'adresse à un camarade de combat, un frère.

- Le Comité de sécurité vous confirme dans votre tâche. Gardez cet ordre de mission. Demain vos attributions seront étendues à la protection du central téléphonique.

- Je n'aurai pas assez d'effectif !

- Nous y pourvions. Conduisez-moi aux armoires électriques du gouvernement général.

- Suivez-moi.

Otto et ses paras suivirent l'officier tout en recevant le salut des gendarmes. « La victoire réside dans l'organisation du subtil » disait Marc Aurèle. Seul la légalité vient à bout de la légalité. Misère des bureaucraties. Les portes s'ouvrirent devant les guerriers du 1er Rep. Parvenus au local technique il se firent instruire par le technicien de garde. L'homme reçut l'ordre de couper l'électricité dans tout le bâtiment sauf dans l'appartement privé du délégué général. Otto prévint les gendarmes.

- Nous allons chercher monsieur Morin pour le mettre à l'abri dans un endroit moins dangereux que celui-ci. Je vous demande de sécuriser les alentours du bâtiment. Personne ne doit approcher

- A vos ordres !

Epaulé du fidèle Ahmed Kebir et de trois parachutistes armés de torches, Otto se précipita dans les escaliers. Arrivé à l'étage il enfila la vareuse d'un uniforme de gendarmerie. Parvenu devant la porte des appartements dont il fit sauter la serrure d'un coup de ranger il se précipita vers la chambre conjugale. Jean Morin avait éloigné sa femme et ses trois enfants. Soulagé, Otto passa une main sous l'oreiller pendant qu'Ahmed vérifiait l'absence d'arme dans la table de nuit.

- Qui êtes-vous ?

- Colonel de gendarmerie Saint Hubert. Nous sommes chargés d'assurer votre protection. Il y a un putsch !

- C'est déjà en route !

- Demandez au Premier ministre quelles sont ses instructions !

Ahmed Kebir arrivait avec le seul téléphone encore en état de fonctionner. Otto remit l'appareil au délégué général qui composa le numéro de la permanence de l'hôtel de Matignon, résidence du Premier ministre.

- Ici Jean Morin délégué général pour l'Algérie. Veuillez me mettre en communication avec M Michel Debré.

- Il dort.

- Réveillez-le !

- Quelques minutes plus tard le Premier ministre s'adressait au haut fonctionnaire.

- Que se passe-t-il, Jean ?

- Les gendarmes me disent qu'il y a un putsch. Ils me mettent en sécurité. Quelles sont vos instructions monsieur le Premier ministre ?

- Mais, mais, je n'en sais rien...

Otto mit fin à la communication en raccrochant le combiné. Un quart d'heure plus tard rasé et habillé, le délégué général salué par ses gendarmes quittait le palais escorté par les parachutistes. Placé sur un siège avec son bagage Jean Morin ne revit l'extérieur qu'à Maison Blanche. Otto l'observa de loin conduit par son escorte vers un Noratlas 2501 qui décolla aussitôt en direction du Sahara. Une demi-heure plus tard un officier putschiste répondait aux interrogations de Paris. Il fut chargé de transmettre au ministre de la Défense la liste des officiers sur lesquels Paris pouvait compter pour écraser le soulèvement. En quelques heures la nouvelle du putsch enflammait Alger.

De retour dans le centre-ville à bord d'une jeep Otto et Kebir furent ovationnés par une foule européenne et musulmane arborant des drapeaux. Alger pavaisait ! Les colonnes de militaires roulaient vers le forum sous les applaudissements. Parvenu avec peine dans le bâtiment, il retrouvèrent Hélié de Saint Marc dans une des salles du rez de où le 1er Rep avait installé un poste de commandement.

- Beau travail Otto ! Grâce à vous nous avons pu mettre aux arrêts tous les traîtres qui voulaient nous empêcher d'agir.

- Tant mieux !

Une clameur immense venue du forum s'amplifiaient au fil des minutes. Quatre généraux à cinq étoiles, Maurice Challe, Edmond Jouhaud, Raoul Salan et André Zeller descendirent d'un cortège de DS Citroën noires escortées par des

auto-mitrailleuses. Les militaires marchèrent vers le gouvernement général pour en prendre possession. Une allocution était prévue depuis l'un des balcons.

- Et maintenant quels sont vos instructions ?

Hélie de Saint Marc remit au capitaine un procès-verbal en bonne et due forme mandant le capitaine Otto Heinner comme chargé d'affaire diplomatique du Comité pour la sauvegarde de l'Algérie française.

- Bastien Thiry dit que vous êtes l'homme de la situation. Négociez le soutien des Américains grâce au pétrole dont nous prenons possession. Mettez-vous en civil. Il va nous falloir de l'argent, beaucoup d'argent. Et si vous le pouvez une reconnaissance de la nouvelle Algérie française.

- Affirmatif mon commandant.

Dans Alger en liesse, Otto et Kebir déguisés en civil se rendirent à pied à El Biar. Une fumée blanchâtre sortait de la cheminée du consulat américain dispersant vers le ciel des cendres calcinées.

- Ces salauds brûlent les preuves de leur collusion avec le FLN.

- Tu as raison Ahmed. Ils prennent peur.

Pour la circonstance deux Marines en tenue de ville se tenaient devant l'entrée. Otto savait par le cadastre d'El Biar que le consulat possédait d'autres villas. Dont celle louée par H.L. Hunt.

- Il déclina son identité et montra le mandat du Comité de sauvegarde de l'Algérie française.

- Peut-être ne lisez-vous pas le français...

- Excusez-moi.

- Je veux parler au consul

- Il n'est pas là.

- Dîtes-lui que c'est urgent.

Le Marine fit un signe à son collègue qui pénétra à l'intérieur du consulat. Quelques minutes plus tard Connie Wiscombe apparut, éclatante de santé mais inquiète dans sa robe à pois.

- Le consul est en tournée mais nous pouvons discuter. Hors d'ici.

- Je vois que vous brûlez des choses. J'espère que ce n'est pas grave...

- Nous réaménageons les lieux.

- Je comprends.

- Suivez-moi.

Otto emboîta le pas de la belle qui dans l'affolement consécutif au putsch avait oublié ses fausses lunettes. Cinquante mètres plus loin ils découvrirent une seconde maison dont Connie ouvrit la porte. Depuis la ville basse montaient les rumeurs de la révolution. Il se retrouva avec Ahmed dans un salon rappelant celui d'un palais turc.

- Pourquoi voulez-vous voir le consul, Otto ?

- Pour entamer avec les Etats-Unis des négociations au sujet de nos réserves de pétrole. Dans l'intérêt bien compris des deux Etats.

- Je n'en doute pas...

Otto s'approcha d'un assemblage hétéroclite de narguilés, plats en cuivre retourné. De la poussière indiquait que le rez de chaussée était peu fréquenté.

- Je peux entendre votre message. Je lui transmettrai des propositions si vous en avez.

- L'Algérie française est prête à vendre aux compagnies américaine. Nous pouvons produire de façon à maintenir les prix à un niveau qui arrange tout le monde.

- Et en échange ?

- Nous voulons une déclaration indiquant que le Département d'Etat américain prendra attache avec le général Challe. Pour veiller à la sécurité des citoyens américains...

- Ce serait reconnaître un pouvoir insurrectionnel...

- Dîtes à vos pétroliers qu'ils n'y perdront rien. Nous sommes déjà contactés par les Russes...

- Qui ont armé le FLN contre la France !

- Tout comme vous. La guerre ne doit pas empêcher le business. Ce serait criminel...

Incertaine, Connie considérait les deux hommes avec méfiance.

- En parlant de crimes justement, je voudrais vous montrer quelque chose.

Connie se retira un instant avant de revenir avec une enveloppe d'où elle sortit des clichés montrant des combattants algériens attachés à des piquets dans le désert.

- Que dites-vous de cela, capitaine ?

Otto examina les clichés en repensant au commando qu'il avait liquidé près de point zéro d'Hammoudia.

- Ce n'est pas notre Algérie qui a ordonné les essais nucléaires. C'est le gouvernement de Paris .

- Allez-vous dénoncer ces crimes ?

- Nous allons enquêter. Peut-être pourriez-vous nous aider à y voir clair. Je suis prêt à collaborer avec votre CIA...

- Privée de ses fausses lunettes la fausse diplomate se mit à rougir comme la fleur que Marisol, la Mexicaine de H.L. Hunt portait dans les cheveux.

- Je dois en parler au consul.

- Evidemment...

Pimlico

Equipée d'un tailleur plus lumineux que le précédent, Glenda fut reçue comme une reine à l'entrée du restaurant déserté en cette heure matinale. Oncle Edgar et Clyde avaient leurs entrées sur tous les champs de courses des Etats-Unis. Souvent favorisés par la chance, ils n'hésitaient à miser sur des chevaux de second ordre pour encourager la race chevaline.

Frank Sturgis quitta son siège pour saluer celle dont Meyer Lansky, le patron de la French Connection, lui avait vanté les mérites. Agacé mais prudent, il finit par desserrer les lèvres.

- Mademoiselle, je suis honoré de saluer la nièce du grand Edgar Hoover. Qu'il y a-t-il pour votre service ?

L'Italien qui avait pris pour nom celui de son beau-père, s'était taillé une réputation d'expert en coups tordus. La CIA et ses métastases comme disait Clyde Tolson, déléguaient à des gens comme lui les actions inavouables.

- Vous devez être bouleversé, Frank...

Surpris par la familiarité de cette blonde aux cheveux drus mais méfiant il répondit.

- Bouleversé par quoi ?

- Par le sort des exilés cubains qui pourrissent dans les camps de Castro.

- J'en suis malade.

- Vous prenez quelque chose ?

- Du thé.

Glenda leva la main. Celle à laquelle il manquait un bijou. Le luxe alentour lui donnait à penser. Le maître d'hôtel se précipita pour prendre la commande. Plié en deux en deux devant le mystère en tailleur il prit la commande. Respectueusement. Frank entama la conversation :

- Je suppose que Marita Lorenz vous a dit que Castro exhibait un message le prévenant de la tentative de meurtre.

- Oui, Frank. Qui l'a prévenu ?

- Ce sont les Kennedy. Ces deux fils de pute sont des traîtres. Ils ont laissé tomber nos hommes à la baie des Cochons. Ils ont refusé d'envoyer l'aviation pour soutenir le débarquement. Le président a trahi toutes ses promesses !

- Comment savait-il pour Marita ?

- Allen Dulles centralise toutes les informations concernant Cuba. Il a prévenu Kennedy de la tentative de Marita. C'est ce qu'elle pense.

Glenda faisait face à un baroudeur, une bête traçant son sillon dans les jungles anticommunistes d'Amérique latine, un sanglier.

- Pourquoi Castro ne l'a-t-il pas fait arrêter ? Elle devrait être en prison à l'heure qu'il est.

- Elle a un enfant de lui. Et je crois qu'il l'a vraiment aimé...

- Vous aussi, n'est-ce pas ?

Sturgis baissa la tête, faillit desserrer les dents. Celui que le monde du renseignement surnommait « dentifrice » paraissait touché. Glenda se fit maternelle. Encore une découverte.

- Où est-Marita maintenant ?

- Elle est retournée en Allemagne, rassurer sa famille...

Le sanglier remua ses souvenirs sans montrer les dents. Son enfance n'avait pas été facile. En témoignait son dossier du FBI, soigneusement rangé dans l'armoire de Miss Gandy. Là où dormaient les soldats inconnus de la politique.

- Donc le président a prévenu l'ambassadeur d'Union soviétique de la tentative d'attentat. Vous pensez qu'il lui a signalé aussi le débarquement de la Baie des Cochons ?

- Nous voulions prendre Trinidad sur la côte sud. C'est une station balnéaire. Nous pouvions y installer un gouvernement provisoire. La ville dispose d'un quai, d'un hôpital. Il y a tout ce qu'il faut pour organiser un gouvernement. Kennedy au dernier moment a fait modifier le lieu de l'attaque. C'est du sabotage ! Les copains ont débarqué dans un endroit pourri !

Glenda, malgré les soupçons de son oncle, aveuglé par la haine des deux frères, n'imaginait pas le président prendre son téléphone depuis la Maison Blanche pour appeler Dobrynine. Dans une Amérique où tout le monde écoutait tout le monde, le risque était immense.

- Vous pensez que Robert Kennedy a rencontré l'ambassadeur ?

- Oui. C'est lui.

- Ce n'est pas très discret. Peut-être il y a-t-il un autre moyen de prévenir les communistes...

« Dentifrice », l'œil clos, replongea dans la boue, le poil dru, les mains inutiles. Le visage éclairé, il revint à la surface. Un sous-marin jaillissant des profondeurs.

- Il y a la salope qui fréquente les Blacks de Martin Luther King. Elle, c'est une vraie communiste.

- De qui parlez-vous ?

- De Mary Pinchot Meyer. Son ex-mari travaille à la CIA. C'est elle qui a fait passer l'information à Martin Luther King. Elle habite une jolie maison sur N street à Georgetown. C'est une artiste connue, une gauchiste. Marita m'en a parlé. C'est Mary qui lui a présenté Kennedy.

- Il l'a sauté.

- C'est un malade il ne peut pas voir une femme sans la baiser immédiatement. A Cuba il passait son temps dans les partouzes.

- On dit même qu'il y a des films...

- C'est exact. Castro le tient par les couilles comme une partie des sénateurs et de représentants.

- Mon oncle aimerait bien mettre ces films à l'abri. Pour protéger l'Amérique.

Sturgis fixait la sportive assise en face de lui tout en retenant ses pulsions.

- Je vais voir ce que je peux faire pour vous.

Glenda sentit monter son premier orgasme politique. Elle serra la tasse de thé tout en comptant ses respirations.

- Il faudrait en échange que vous m'aidiez. Je peux vous appeler Glenda ?

- Mais bien sûr Frank. Que puis-je faire pour vous être agréable ?

- Nous souhaitons que le FBI ferme les yeux sur certaines exportations...

- De quelles genres d'exportations s'agit-il ?

- Des médicaments, des jeeps déclassées de l'armée qui dorment dans des entrepôts à Chicago et à Detroit.

- Pour quels pays ?

- Pour Cuba.

- Vous m'étonnez Frank !

- Ca peut paraître bizarre mais c'est ainsi. Nous allons réclamer la libération des prisonniers. Il y en a des centaines. Les familles ont créé une comité à Miami.

- Vous allez faire ça dans le dos des Kennedy ?

Sturgis replongea dans les eaux sales de la politique avant d'émerger.

- Pas du tout. J'ai des contact avec Donovan qui a négocié la libération par les Russes de notre pilote abattu à bord de son U2. Vous serez peut être intéressée d'apprendre que Robert Kennedy est au courant.

- Vous n'avez donc guère besoin de nous...

- L'opération doit demeurer secrète. Seul votre oncle est en mesure de faire taire la presse, les radios, les télés, les témoins. Si Edgar Hoover demande aux rédactions de fermer leurs gueule, elles obéiront.

- C'est vrai.

- Et en échange que pourrai-je obtenir ?

- Vous saurez où sont planqués les films montrant Kennedy en train de se faire sucer à la Havane dans les casinos.

- Je veux savoir qui a prévenu Castro de l'assassinat projeté par vous et Marita Lorenz.

Sturgis baissa la tête but une gorgée de thé avant de reposer la tasse avec dégoût.

- J'ai bien compris Glenda. En attendant, Castro a besoin de médicaments. Robert Kennedy force la main des Big pharma de Princeton pour qu'ils puisent dans leurs stocks.

- Vous négociez avec ceux que vous projetiez de renverser.

- Il faut bien libérer nos camarades ! Nous allons livrer à Castro beaucoup d'argent en liquide.

- C'est fou !

- Glenda, il faut sauver les survivants de la brigade 2506. A la Nouvelles Orléans nous comptons sur l'appui notre ami Carlos Marcello.

- L'homme qui a été expulsé au Guatemala par Robert Kennedy !

- Je vois que vous suivez l'actualité. Carlos a les moyens d'organiser toutes sortes de transactions avec Cuba. C'est un ami de votre oncle, un vrai patriote, un anti communiste sincère.

Cernée par les marécages de la politique, Glenda traçait son chemin dans les bas-fonds de l'Histoire.

- Je crois que nous aurons l'occasion de nous revoir...

- Ce sera un plaisir, Frank.

Alger

Depuis le toit du bassin de Mustapha, Ahmed Kebir surveillait la rue de Grenoble. L'insurrection avait vidé la zone portuaire. Un silence inhabituel plombait le quartier. Tout se passait en ville. Les Algérois, l'oreille collée aux transistors, appréhendaient la réaction de Paris. Qu'allait faire De Gaulle ? Lorsqu'il vit le signal, Otto avança en longeant les murs. A l'ombre d'une porte cochère le commandant du 1er Rep l'attendait.

- J'espère que vous n'avez pas été suivi.

- J'ai pris mes précautions.

- J'ai une nouvelle mission pour vous. Une opération dangereuse que vous pouvez refuser. Car ce sera une première dans l'histoire de l'Armée. Peut-être dans l'Histoire de France.

- Je vous écoute...

- Vous connaissez bien Reggane, n'est-ce pas ?

- Oui.

- Nous devons nous emparer de Gerboise verte.

- La bombe atomique !

- Il n'est pas question de s'en servir. Nous n'avons pas les compétences. Elle nous servira d'argument dans les négociations avec Paris. Ce sera bon pour votre pétrole avec les Américains. Tout est lié désormais.

Otto recula dans l'ombre. Le commandement insurrectionnel poursuivait sa logique d'affrontement. Le putsch jusqu'à présent n'avait fait qu'un seul mort.

- Je croyais que le général Jean Thiry qui commande le centre d'expérimentation de Reggane était des nôtres...

- Oui mais il ne peut s'emparer de la bombe pour la déplacer...

- Elle est gardée jour et nuit par des gendarmes mobiles. Il ne dépendent que de leur directeur à Paris. Il faudra les tuer !

- Vous ruserez. Vous êtes d'une habileté redoutable. Vous avez arrêté le délégué général sans effusion de sang. Vous avez une faculté d'adaptation hors du commun. C'est rare chez un Allemand...

Otto sursauta. Le commandant du 1^{er} Rep était un intuitif armé d'un sens de l'observation hors du commun.

- Comment pourriez-vous opérer ?

- Les gendarmes de Gerboise ont un émetteur récepteur autonome qui les relie à Paris en cas de problème. Trouvez la fréquence, mettez une équipe sur le dossier. Découvrez les procédures d'appels. Vous devez bien avoir quelqu'un à la direction générale ou aux PTT.

- Oui Otto, ça peut se faire.

- Lorsqu'ils appelleront Paris, il faudra que quelqu'un leur dise de remettre Gerboise aux militaires qui auront le mot de passe Marina 12.

- Pourquoi appelleront-ils Paris ?

- Parce que j'aurai fait sauter les installations électriques de Reggane.

- Avec qui ?

- Ma harka campe sur la côte 112 entre Reggane et le point zéro.

- Ils ne remettront jamais la bombe à des musulmans !

- J'aurai avec moi quatre lieutenants qui sortent de saint Cyr. Des petits français bien élevés.

- On dit que vous avez combattu à Stalingrad, Otto...

- C'est faux, j'ai combattu à Berlin. Je n'avais que seize ans.

- Dans les jeunesses hitlériennes ?

- Je n'avais pas besoin d'idées politiques pour défendre l'Allemagne.

- Les gendarmes vous poseront des questions, forcément...

- Je leur dirai que nous mettons Gerboise à l'abri du putsch d'Alger...

- Pas bête ! Mais risqué !

- Oui Hélié. Et après où je vais avec le joujou ?

- Vous le chargerez sur l'un de vos véhicules de reconnaissance et rejoindrez In Salah.

- Là où se trouve Jean Morin...

Hélié Denoix de Saint Marc était doté d'un sens de l'organisation remarquable, un planificateur d'utopies.

- Nous montrerons l'engin à Morin. Il confirmera à De Gaulle que nous avons la bombe !

- Et après ?

- Nous la mettrons à l'abri dans un lieu sûr.

- Où ça ?

- Ce n'est pas encore décidé.

Otto hocha la tête, mit les mains dans les poches de son pantalon, signe chez lui d'une perplexité qui n'échappa point au commandant.

- Une Grise vous attend à Maison Blanche. Elle vous déposera à Reggane. De là, vous rejoindrez vos hommes dans le désert. Bonne chance.

- A bientôt mon commandant.

- Appelez-moi Hélié, cela suffira.

- Entendu.

De nouveau seul il fit signe à Kebir. Le Harki descendit de son poste d'observation.

- Alors capitaine on fait quoi ?

- On va à Maison Blanche. Décollage pour Reggane. Pas trop déçu ?

- C'est le désert, mon pays. Je n'aime pas Alger.

En route pour l'aérodrome, Otto paraissait soucieux, il se retourna vers le chauffeur.

- Comment tourne l'insurrection, capitaine ?

- La population nous suit. Mais le contingent venu de métropole renâcle. Les « appelés » n'ont pas envie de se battre pour l'Algérie française.

Déçu, Kebir regardait les trottoirs déserts. En vue de la tour de contrôle il bifurquèrent dans une ruelle pour s'arrêter devant le Zarathoustra, un couscous dont Zara, une tunisienne, maquerelle à ses heures, servait d'indic à la police.

- Tu as faim ?

- Oui !

- Pourquoi tu descends la ? Tu sais bien que la Zara travaille pour les RG.

- Raison pour laquelle son téléphone n'est pas sur écoute. Nous avons vérifié grâce à des amis dans la police. Et puis Zara est une femme bien. C'est une amie. Comme toi.

Alors qu'ils en étaient à la deuxième tournée de semoule dans la salle déserte, Otto demanda à s'il pouvait passer un coup de fil.

- Mais bien sûr, beau gosse.!

Le capitaine se dirigea vers le recoin où une tablette supportait un vieux téléphone. A force de patience il finit par obtenir une communication avec Hélène Métayer de l'AFP à qui il raconta la mission dont on venait de le charger.

- Qu'est-ce que je fais ?

- Il te faut combien de temps pour rejoindre ta harka ?

- Douze heures.

- Vas-y tranquillement, très tranquillement.

Toujours aussi brève Hélène mit fin à la conversation. De retour dans la salle, il contempla longuement les croûtes suspendues aux murs et finit par régler sa note.

- Tu pourrais monter un musée Zara. Tu n'y as jamais pensé ?

- Le temps n'est plus à la gaudriole légionnaire. Tu es bien placé pour le savoir. Les flics sont nerveux, divisés. Comme l'armée. Qu'est-ce que vous allez faire ?

- Garder l'Algérie, Zara.

- Tu ferais mieux de laisser tomber. L'Algérie ne vous mérite pas. Laissez-les se démerder. Je vais retourner au Vietnam.

- Qu'est-ce que tu vas faire là-bas ?

- Ouvrir un second Zarathoustra. Ici les Français vont partir en emmenant les comptables. Le commerce va périlcliter. La corruption va tout foutre en l'air. Je n'ai pas envie de me faire égorger.

- Bonne chance Zara, peut-être dans une vie future.

- Je ne serai pas étonnée de te revoir au Vietnam...

Zara lui avait lu les lignes de la main à Saïgon dans un bordel de l'armée française. La Tunisienne avait deviné bien des choses.

- Dis-moi si je peux t'aider, Zara.

- Tu connais du monde à Saïgon et même ailleurs, tu pourrais intervenir.

- Je vais y réfléchir.

De nouveau au volant, Otto prit la direction de Maison Blanche dans une ville fantôme.

- Qu'est-ce qu'il se passe capitaine ?

- On nous demande d'aller récupérer Gerboise, la quatrième bombe atomique. Qu'en penses-tu ?

- Inch Allah.

- Tu es un fataliste, toi.

- Je suis arabe.

Arrivés à Maison Blanche ils se dirigèrent vers les hangars militaires. Une Grise les attendait sur le tarmac, la porte arrière ouverte sur le plan incliné. Otto salua les deux officiers, s'informa du plan de vol. Les deux aviateurs accueillirent les soldats de manière réglementaire sans chaleur ni plaisanterie. L'Etat s'effondrait. Personne ne faisait plus confiance à personne. Otto devina que les deux aviateurs se méfiaient l'un de l'autre. Ces deux-là avaient-ils fait allégeance à l'insurrection ?

Avec l'aide de Kebir il manoeuvra, la jeep pour la faire monter dans la carlingue et l'arrimer convenablement.

- Tu prends ton temps capitaine, tu fais durer. Ce pas dans tes habitudes.

Otto répondit par un clin d'œil à son complice. Kebir comprenait vite. Une fois le véhicule fixé de manière satisfaisante ils firent comprendre aux pilotes qu'ils étaient prêts. Ceinturés sur l'un des bancs réservés aux parachutistes ils sentirent vibrer la carlingue jusqu'au point fixe. Les moteurs poussés à plein

régime hurlèrent dans une odeurs d'huile. Le gros insecte, prit de la vitesse râclant la piste avant de monter dans le bruit des hélices vers un faux silence.

- Je sais que tu n'aimes pas l'avion.

- Inch Allah.

Après quelques heures de vol la Grise entama sa descente vers le centre d'expérimentation de Reggane. Depuis le hublot Otto aperçut au Sud un ciel jaune annonciateur du shehili, le sirocco algérien. Dans les derniers kilomètres le pilote avait accéléré afin d'éviter la rencontre avec la tempête. Les roues touchèrent la piste avant de rebondir puis d'agripper le bitume.

Alors que le vent soufflait ils descendirent à bord de la jeep dès que le plan incliné fut arrimé à la queue de l'appareil. En roulant sur le tarmac Otto vit Jean de Glinasty venir à lui. Vêtu d'une saharienne l'officier ressemblait au petit prince de Saint Exupéry avec son écharpe blanche chahutée par l'air chaud. Otto freina brutalement. Penché vers le capitaine Glinasty dut hausser le ton pour se faire entendre malgré le vent.

- Le coup d'Etat va mal. Certains insurgés se rendent. Demain Alger sera aux mains des gaullistes.

- Tu penses qu'ils vont m'arrêter ?

- A ta place je me rendrais. Ou je prendrais le maquis. Que comptes-tu faire ?

- Je continue le combat.

- Ta harka a été dissoute. Evite de prendre la route d'Hammoudia.

- Pourquoi ?

- Paris a décidé de faire exploser la verte. Ils ne veulent pas qu'elle tombe entre vos mains !

Otto regarda le ciel obscurci par le vent de sable.

- Il ne vont pas faire péter une bombe atomique en pleine tempête !

- C'est la panique ! L'explosion aura lieu dans quelques minutes.

- Merci Jean. A Dieu. Dans une autre vie.

- A Dieu !

Otto emmancha la première et prit la direction du Nord en évitant la piste d'In Salah. Un peu plus loin, ils s'arrêtèrent pour prendre le temps de réfléchir.

Une minute plus tard un soleil orange illumina la nuée de ses arcs électriques. Une aurore digne de Turner au British Muséum habita le ciel pendant de longues secondes.

- Où va-ton capitaine ?

- A Tunis !

Nouvelle Orléans

Glenda se pencha vers le hublot. Le paysage courait à sa rencontre. Le Seven O Seven de la TWA filait vers l'aéroport John Moisant. Autour du lac Pontchartrain les toits rouges pigmentaient d'innombrables nuances de verts. Coincée entre le Golfe du Mexique et le bayou, la Nouvelle Orléans lui collait déjà à la peau malgré la climatisation du Boeing. L'appréhension sans doute. Elle croisa les mains derrière la nuque, étira les jambes. Pour l'agrément du voyage Helen Gandy avaient retenu tous les fauteuils du premier rang.

Depuis Washington chaque membre de l'équipage était venu se soucier de son confort. Les bâtiments ultra-modernes avaient remplacé la verdure. Glenda fut la première à quitter son siège pour franchir la porte. Aussitôt elle fut prise en charge par Guy Banister, ancien agent du FBI décoré par oncle pour avoir infiltré le parti communiste de l'Etat de New York avec zèle.

- Avez-vous fait bon voyage mademoiselle Glenda ?

- Oui monsieur.

- Appelez-moi Guy. C'est un honneur de vous recevoir.

- Mon oncle vous apprécie beaucoup.

- J'ai pour lui une immense admiration.

Guy Banister présenta la nièce de l'homme le plus puissant des Etats-Unis au directeur de l'aéroport, à ses collaborateurs, au chef de la police de la Nouvelle

Orléans. Après les congratulations, elle suivit Guy vers une limousine de taille présidentielle. Le cheveux noir peigné vers l'arrière, les mains manucurées, le col de chemise éclatant, Banister raconta sa vie au service de la loi depuis son entrée dans la police à Dallas.

- Vous avez eu une carrière extraordinaire...

- Merci.

- Où allons-nous ?

- Je vous emmène au Monteleone dans le French Quarter. Votre valise est déjà dans votre chambre.

- On dit que c'est dans cet hôtel que serait né le président Truman...

- Disons qu'il a failli. Sa mère a eu le temps de rejoindre l'hôpital.

- Ouf !

- Sacré Truman. Il a eu assez de couilles pour balancer la bombe sur les Citrons.

- Les citrons...

- Excusez mon langage.

Sur Royal street, le Monteleone pavoisé de fleurs de lys présentait une façade rappelant la France où elle rêvait d'aller. La visite au dernier étage du Carousel et de son bar tournant lui fit une forte impression.

- Maintenant je vous emmène chez moi, rue Lafayette.

Dans la limousine Glenda baissa la vitre pour respirer la ville. Les gens marchaient sans courir comme à New York prenant le temps de se regarder. La maison où le détective avait installé ses bureaux contrastait avec le Monteleone. Trois niveaux formaient l'immeuble de Lafayette street. Des moulures bizarres entouraient l'une des portes formant une architecture, disjointe, un décor de western. Banister précéda Glenda sur les marches d'un vieil escalier fraîchement ciré en l'honneur de son arrivée. Ils débouchèrent sur un couloir dont les vitres teintées protégeaient des bureaux.

- C'est mon domaine.

- Superbe !

Une porte s'ouvrit. Glenda fit face à une brune entre deux âges, l'œil vif qui la salua avec déférence.

- Je vous présente ma confidente, ma secrétaire, l'âme de cette agence, consacrée à la recherche de la vérité, Madame Delphine Roberts.

- Enchantée.

Un grassouillet jovial peigné en arrière, le nez pointu surgit d'un autre bureau se lança dans un baise main mécanique.

- Voici l'inestimable Jack Ruby. Présente-toi à notre amie Glenda.

- Miss, j'arrive de Dallas où je possède le Carousel, un établissement dédié à la chorégraphie. Moins beau que celui du Monteleone mais plus chaleureux.

- Dis plutôt un striptease...

- De qualité, Miss !

- L'année dernière notre ami a fait commerce avec Cuba. Il a livré des jeeps à Castro grâce à ses amis de Chicago.

Glenda acquiesça, l'air admirative. Oncle Edgar s'était arrangé avec le parrain de la mafia locale pour couvrir d'un voile pudique la diplomatie secrète de la Maison Blanche.

- J'ai beaucoup de respect pour votre oncle, Miss.

- Le directeur attache beaucoup d'importance à la libération des militants anti communistes qui ont été fait prisonniers par l'armée cubaine. Le président également.

- Nous aussi.

Glenda vit que le bureau était encombré par une montagne de boîtes de toutes sortes.

- Je suppose que ce sont les médicaments pour les hôpitaux cubains.

- C'est le premier lot. D'autres vont suivre.

- Comment comptez-vous les livrer ?

- Nous avons convenu avec votre oncle que c'est vous qui allez les apporter à Fidel.

- Avec mes petits bras ?

- Vous irez avec l'hydravion de David Ferrie, un ami sûr.

- N'est-ce pas dangereux ?

- Ferrie et Ruby sont *persona grata* à Cuba. Ce qui n'est plus le cas de tout le monde après la Baie des Cochons...

- C'est-à-dire ?

Notre ami Sturgis à cause de Marita Lorenz ne peut plus se rendre sur l'île pour négocier la réouverture des casinos.

- Ce n'est pas étonnant !

- Notre ami Carlos Marcello est inquiet. Il vous remercie d'aller voir Castro pour négocier la réouverture des salles de jeux.

- Je verrai ce que je peux faire.

- Il y a aussi cette affaire d'expulsion au Guatemala ordonnée contre lui par Robert Kennedy. Il vous en parlera sûrement.

- Je suis impatiente...

Glenda s'approcha des cartes postales épinglées sur les murs.

- Vous êtes un globe-trotter, Guy.

- Ces sont des amis qui m'envoient tout ça.

- Vous en avez même une de Moscou !

- Celle-ci nous vient du petit Lee Oswald, un ancien marine, qui travaille à la *Reily coffee company*. Il est allé se marier en Russie...

- C'est incroyable !

- Lee est un peu bizarre mais c'est un bon gars. Il a eu une enfance difficile.

- Vous en recevez aussi de Paris. C'est le restaurant la Coupole, au quartier Latin. J'ai étudié le français à l'école.

- Ce sont les jumeaux, Christophe et Luc, deux militaires français originaires de la Guadeloupe. Ils viennent d'être mis aux arrêts.

- A cause du putsch raté contre De Gaulle ?

- Oui.

- Quand allons-nous voir monsieur Marcello ?

- La voiture nous attend en bas.

Accompagnée de Banister elle descendit les escaliers pour se retrouver dans Lafayette street. Ruby suivait. Une limousine aussi spacieuse que la

précédente les attendait. Le chauffeur habillé de blanc se précipita pour ouvrir les portières. Le décor modernisé de *Going with the wind* défila derrière les vitres blindées. Dans le rétroviseur, elle aperçut une escorte de la police locale. La floraison rachetait les maisons dépareillées, les building en chantier. Le ciel éclairait des célébrités en bronze, boutonnée à l'ancienne. Une calèche s'arrêta au feu rouge. Une famille photographiait. Glenda tourna la tête. Banister souriait. Ruby en face regardait ses jambes.

- Nous allons à la plantation. C'est dans le bayou.

*

La façade à six colonnes évoquait, les rêves évanouis du Sud. Glenda imagina Scarlett O'Hara courant vers elle. Oncle Edgar connaissait du monde à Hollywood. Peut-être obtiendrait-elle un rôle. Il faudrait trouver un prétexte. *Psychose*, l'année dernière l'avait fascinée. Ce fut Carlos Marcello en personne qui la sortit de ses rêves. Ecartant l'un de ses porte-flingues, il ouvrit lui-même la portière.

- Je salue la nièce de l'ineestimable Edgar Hoover.

- Merci monsieur.

- Appelez-moi Carlos. Nous vous attendions pour le déjeuner. Le chef nous a préparé un gombo avec du crabe, des oignons, des piments verts.

Glenda faisait face à un procureur romain, une volonté implacable, tiré à quatre épingles comme on disait à Paris.

- Avant de passer à table avec nos invités j'aimerais avoir un petit entretien avec vous. Dans mon bureau.

- Je suis là pour ça.

Laissant Banister et Ruby elle suivit le maître des lieux dans le hall d'entrée. Des domestiques, tous Noirs, se tenaient debout entres des demi-colonnes supportant les têtes de bronze des grands hommes du Sud.

- Je suis tombé amoureux de cette douceur moite. La Louisiane est comme une drogue. La nature ici m'a beaucoup appris. Elle me calme C'est comme une femme invisible et parfumée. J'adore.

- Je comprends.

Après une bibliothèque agencée autour d'un escalier en fer forgé ils pénétrèrent dans un bureau digne du Congrès des Etats-Unis. Carlos referma la porte , l'invita à s'asseoir dans un fauteuil club en cuir.

- Je parle mieux debout, excusez-moi. Restez assise.

- J'ai aidé Joseph Kennedy, le père de John Fitzgerald depuis 1956. Avec Sam Giancana de Chicago nous avons aidé le fiston à devenir le candidat du parti démocrate en arrosant qui il fallait. Nous l'avons aussi aidé à remporter l'élection de novembre, l'année dernière. Ce n'était pas gagné !

- Nous savons.

- Dès qu'il a été élu son frère a entamé contre moi une procédure d'expulsion au Guatemala ! On me cherche des poux dans la tête. Je souhaite que votre oncle intervienne auprès de Robert Kennedy pour faire cesser ce gâchis. Mes amis et moi ne comprenons pas ce qui se passe dans leurs têtes. Ces deux fils de pute mordent la main qui les a nourris.

- Vous êtes en colère, monsieur Marcello. Nous avons peut-être une piste qui vous permettra de faire pression sur les Kennedy.

- Vous allez me parler des films...

- Non. Comme vous l'avez lu dans la presse, le 17 janvier Marita Lorenz a tenté d'assassiner Castro.

- Je sais. Frank Sturgis, nous rejoindra pour le déjeuner.

- Ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que 20 minutes avant la tentative, le Premier ministre a reçu un message provenant des Russes l'avertissant d'un danger immédiat.

- Comment les Russes savaient-ils ?

- Il y a plusieurs hypothèses, monsieur Marcello.

- Appelez-moi Carlos. Vous pensez que ce fils de pute aurait prévenu l'ambassadeur de Russie ?

- Si nous en avons la preuve vous auriez une carte à jouer beaucoup plus terrible qu'une partouze à La Havane.

- Certainement ! Vous remercieriez votre oncle pour cette information stupéfiante. Je savais que l'on pouvait compter sur lui. Votre arrivée est un rayon de soleil dans un moment difficile, Glenda.

- Savez-vous où se trouve le film ?

- Je ne suis pas seul à en disposer. Moi aussi je vais vous faire une confiance. Le film n'est pas très bon. Kennedy n'est pas seul. Il y a avec lui quelqu'un que nous estimons beaucoup. Vous me comprenez ?

- Parfaitement.

- Il faudrait faire un montage compliqué qui se verrait immédiatement.

- J'ignorais ce détail.

- Nous n'avons aucun secret pour le FBI...

- Il est temps de rejoindre nos amis. Vous venez de me rendre un grand service, Glenda. Vous êtes droitière n'est-ce pas ?

- Oui Carlos...

En sortant de la bibliothèque, le parrain de la Nouvelle Orléans adressa un signe à son garde du corps. L'homme présenta à Glenda une résine rappelant la crosse d'un pistolet.

- Pouvez-vous presser ?

Glenda s'exécuta de bonne grâce. Ses doigts pressèrent quelque chose de malléable presque vivant. Elle rougit avant de rendre l'objet, laissant le garde du corps la nettoyer avec un linge sentant la cardamome.

- Vous recevrez un petit cadeau. Lorsqu'on fréquente les allées du pouvoir à Washington, il faut faire attention.

- Vous êtes de bon conseil Carlos.

Après avoir traversé le hall sous le regard des généraux confédérés coulés dans le bronze, ils pénétrèrent dans une salle à manger de petite dimension. Un feu inutile éclairait la cheminée au-dessus de laquelle un panneau en bois portait une devise dans le style du propriétaire :

Trois personnes peuvent garder un secret.

Si deux d'entre elles sont mortes.

Paris

Depuis les fenêtres de l'ambassade des Etats-Unis, le président regardait la pluie tomber sur Paris. Un temps humide qui n'arrangeait pas son dos. La First Lady apparut dans un ensemble jaune qu'il n'avait jamais remarqué.

- Qu'en penses-tu ?

- Pas mal. Un rayon de soleil par ce temps pourri. On se retrouve ce soir pour le dîner à l'Elysée. Il va falloir que je me rende avec lui à l'Arc de triomphe.

- Il y a beaucoup de monde dans les rues pour nous applaudir. Comment va ta politique ?

- Je marche sur des œufs...

- Tu as le droit de te faire une omelette. Tu es le président du plus puissant pays de la planète.

- Il paraît que les Français t'adorent ! A ce soir.

Jacqueline Bouvier épouse Kennedy vit le président s'éloigner tout en avalant une série de pilules censées le soulager. La First Lady détestait le charlatan qui bourrait son mari de drogues plus ou moins frelatées. Un jour, elle en parlerait à Edgar Hoover. Discrètement.

- A ce soir Jack.

Dans le couloir, le président retrouva Dean Rusk son secrétaire d'Etat, John McCone qu'il venait de nommer à la tête de la CIA en remplacement d'Allen Dulles. Mac Georges Bundy qu'avec son frère il surnommait le « gros Bundy » en réalité maigre comme un clou, se précipitait sur la moquette. Le tout nouveau chef de la CIA prit le président à part sous un portrait de Benjamin Franklin.

- Les Français m'ont fait passer ce dossier sur Marita Lorenz, l'ancienne maîtresse de Castro.

- Un bon coup Jim. Voyons voir...

JFK saisit la note blanche selon laquelle les Français considéraient l'Allemande de l'Ouest comme un agent traité par Markus Wolf, le directeur du renseignement extérieur de la STASI.

- Ne vous inquiétez pas, la politique est un métier de pute. Maintenant vous êtes dans le bain avec moi. Les petites culottes ne m'effraient pas. En revanche je veux tout savoir de la chaîne de commandement russe. C'est dans la tête du dirigeant que se trouve la défaite ou la victoire.

Kennedy pointa l'index sur son front avant d'ajouter sans sourire :

- En matière nucléaire, le problème est ici ! Aucun satellite ne me dira ce que pense Khrouchtchev. Je veux lire dans ses pensées.

- Compris, monsieur le président.

- Que savent-ils sur nous ? C'est bien vous qui m'avez dit que dans une guerre atomique le premier qui frappe a gagné.

- Un attaquant bien renseigné détruit préventivement les forces de représailles adverses. Ils les a déjà pénétrées...

- Or les Russes sont informés n'est-ce pas ?

- Mieux que nous, monsieur le président.

Conduits par un Marine les quatre hommes pénétrèrent dans le bureau de James Maurice Gavin surnommé Jim, concepteur de l'armée aéroportée des Etats-Unis. Un vrai combattant. Gavin avait imaginé des façons inattendues de faire la guerre. Maintenant Kennedy lui demandait d'inventer la paix.

- Alors Jim vous vous plaisez à Paris ?

- Je me suis toujours plu en France, monsieur le président.

- Je vous présente John McCone le nouveau patron de la CIA. Allen Dulles a mérité de partir à la retraite.

L'ambassadeur salua le nouveau patron de la Compagnie et Dean Rusk son patron direct.

- Dîtes-moi Jim, comment faut-il s'y prendre avec De Gaulle ?

- Vous lui parlez de la France monsieur le président. Et encore de la France. Vous le félicitez pour leur redressement économique. C'est spectaculaire. Il s' imagine que nos compagnies pétrolières lui font des enfants dans le dos en Algérie.

- Ce n'est pas impossible. Après mon départ vous ferez savoir au président que moi aussi, je souhaite connaître les magouilles des Texans.

- Cela fera au moins un terrain d'entente...

- J'ai lu le compte rendu de notre déclaration finale. Je ne vois que des banalités, des lieux communs. C'est creux comme un tambour. Il n'y a rien là-dedans !

Le Secrétaire d'Etat et son ambassadeur à Paris accusèrent le coup. Le play boy de Washington lisait les rapports.

- De Gaulle n'a rien voulu céder. Je préfère me faire arracher une dent que de négocier avec les Français.

Jim regarda sa montre et rappela l'heure du rendez-vous.

- Le général nous attend à l'Elysée. C'est au bout de la rue.

- On peut donc y aller à pied.

- Le Secret Service ne veut pas. C'est trop risqué. Des éléments de l'OAS pourraient commettre un attentat. Toute la rue du Faubourg Saint Honoré est barricadée.

- Qui verrons-nous ?

- Il y aura Michel Debré son Premier ministre et Couve de Murville qui fut ambassadeur de France aux Etats-Unis.

- Je l'ai bien connu commenta Dean Rusk. Un esprit brillant, une arrogance serrée comme un parapluie.

- Un fidèle du général. De Gaulle n'a pas de vice-président.

- Le veinard !

Des sourires discret répondirent à la saillie présidentielle. Le gouvernement des Etats-Unis descendit les marches pour s'engouffrer dans les voitures du cortège. Moins d'une minute plus tard la garde républicaine en grand uniforme rendit les honneurs. Des parapluie se précipitèrent au-devant des invités du général de Gaulle. Le commandeur apparut en haut des marches accompagné des siens.

Le premier échange eut lieu dans un mélange improvisé d'anglais et de français racheté par une bienveillance réciproque. Le président français entraîna ses hôtes vers le salon doré qui lui tenait lieu de bureau. Les Américains remarquèrent l'atmosphère royale d'un 18^{ème} siècle figé dans ses ors sous un lustre immense. John Kennedy complimenta son homologue sur la « rutilance » du lieu.

Charles de Gaulle sourit et souhaita la bienvenue au grand peuple américain qui par deux fois avait traversé l'Atlantique pour aider la France à vaincre ses ennemis. John Kennedy hocha la tête en signe d'acquiescement.

- Avant d'aller à Vienne rencontrer le Secrétaire Général du parti communiste de Russie je suis venu solliciter les conseil du chef de la France Libre.

- La France est sensible à votre démarche, monsieur le président.

- Je m'opposerai à toute absorption de Berlin Ouest dans une RDA communiste quelle que soit la formule qu'inventeront les Soviétiques. Si l'URSS intervient militairement l'Amérique fera la guerre.

- En cas d'agression soviétique La France vous soutiendra militairement. J'en ai informé à plusieurs reprises le chancelier Adenauer. Je l'ai fait savoir aux Russes.

- Vous ferez donc la guerre...

- Sur terre, dans les airs et sur mer.

Charles de Gaulle se tourna vers son ministre des Affaires étrangères.

- Notre ambassadeur à Moscou a informé le Kremlin du caractère automatique de notre soutien. La France respectera ses engagements au sein de l'Alliance atlantique.

- Monsieur le président, les Etats-Unis apprécient grandement votre engagement. Pourquoi envisagez-vous de quitter l'OTAN ?

- Parce qu'il est inconcevable qu'une armée française obéisse aux ordres d'un général étranger. La confiance entre nos Etats-Majors suffira. Comme pendant les deux guerres mondiales. La première armée française bivouaque sur la rive droite du Rhin et à Berlin. Voilà mille ans que j'attends cela.

Les Américains évitèrent de se regarder. Kennedy vit le fantôme de Charlemagne traverser le salon avec ses éperons crottés.

- Ferez-vous usage de l'arme atomique, monsieur le président ?

- Si la France le juge nécessaire.

- C'est-à-dire ?

De Gaulle promena son regard sur ses invités avant de lever la tête vers le lustre.

- Paris ne sera pas occupé une deuxième fois. Nous ne voulons pas d'un système communiste en France. Mon gouvernement n'a pas redressé le pays pour le laisser aux mains d'un agresseur. Même s'il fut un allié pendant les deux guerres mondiales.

- Quelle attitude me conseillez-vous face à Khrouchtchev ?

- Soyez ferme. Ne lui laissez aucun doute sur une réplique conjointe des allemands et de nous même en cas d'annexion de Berlin Ouest. Ce sera la meilleure façon de garantir la paix. Rien n'est plus pernicieux que l'incertitude. Ne leur faites aucune concession. Méfiez-vous de Nina Khrouchtcheva. C'est la conscience marxiste de son mari. Elle est toujours demeurée une agitatrice professionnelle.

Kennedy se tourna vers John McCone qui apprenait son nouveau métier. Le renseignement était une école de modestie.

- Et sur le Vietnam, votre ancienne colonie que me conseillez-vous ?

- Retirez vos conseillers militaires. Ils ne vous apporteront que des embêtements.

- Nous combattons pourtant le communisme. Comme vous l'avez fait en Indochine.

- Et malgré le courage de nos soldats nous avons dû quitter le Vietnam. Vous combattez le marxisme mais les gens qui vous font face dans les rizières ou la jungle combattent un envahisseur. Ils n'ont jamais lu Marx.

- Que pensez-vous de leur président ?

- Jean-Baptiste Ngô Đình Diệm ne veut pas organiser le référendum prévu par les accords de Genève. Ne l'encouragez pas dans ce déni des réalités. C'est un catholique dans un pays majoritairement bouddhiste. Sur le long terme sa position est intenable.

- Mon administration et moi-même avons été impressionnés par la façon dont vous avez mis fin à l'insurrection militaire en Algérie.

- Moi aussi.

Les Américains considérèrent le général avec étonnement. L'homme de la France Libre n'était pas dénué d'humour.

- Qu'attendez-vous de l'Amérique, monsieur le président ?

- Nous avons remboursé la plus grande partie des dettes contractées par la France durant la Seconde guerre mondiale. Nous sommes tombés d'accord sur les annuités restantes. Maintenant j'attends de l'Amérique qu'elle me rende mon or.

La délégation américaine se cala sur les bergères Louis XVI. Dans un silence de cathédrale le général sortit de son portefeuille une coupure de vingt dollars.

- L'Amérique me garantit que le porteur de ce billet peut l'échanger contre des pièces en or. C'est marqué dessus. Je veux voir ce qu'il y a sous l'étiquette. Comme pour le camembert...

Charles de Gaulle montra la coupure aux Américains ébahis. Puis il en fit cadeau à son homologue

Comme vous êtes de passage, monsieur le président, je profite de l'occasion.

De Gaulle s'amusait. L'œil malicieux l'air détendu, il acheva son propos d'un ton ferme.

- Demain la Banque de France prendra attache avec le Trésor américain pour une première conversion de 15 millions de dollars.

- Monsieur le président nous n'avions pas été prévenus de votre demande.

- Maintenant vous l'êtes, monsieur le président.

A cet instant l'officier d'ordonnance du général vint le prévenir qu'il était temps de rejoindre l'Arc de Triomphe pour ranimer la flamme du soldat inconnu.

- Je crois que l'on nous attend.

Dans les escaliers conduisant à la cour d'honneur, John Kennedy prit son ambassadeur par le bras.

- Vous aviez raison Jim, j'ai l'impression de sortir de chez le dentiste. C'est quoi son camembert ?

- Une sorte de fromage indigeste...

Alors qu'il remontait les Champs Elysées aux côtés du général, De Gaulle se pencha vers le jeune politicien.

- Dwight Eisenhower, votre prédécesseur, se plaignait des pressions exercés par vos industriels de l'armement. Nous les subissons également. Ils

veulent nous fourguer du matériel pour rendre inutile une concurrence française. Je ne céderai pas.

- Je vous remercie pour l'information monsieur le président. Les choses n'ont guère changé. Ces gens-là veulent que j'envahisse Cuba et que j'envoie une armée au Vietnam.

- Je vois que vous avez pris la mesure de votre charge.

-

La Nouvelle Orléans

Terrorisée à la perspective de son voyage à Cuba Glenda n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Serait-elle à la hauteur en face de Castro ? Allait-il l'enfermer dans un camps de prisonnier ? Oncle Edgar envisageait sûrement l'hypothèse. Sans doute avait-il un plan à plusieurs bandes comme au billard. Maintes fois elle avait vérifié les labyrinthes précédant chaque décisions. Ainsi en était-il de sa mission au sein de la NSA préparée de longue date pour mettre sous la coupe du FBI une agence dotée d'ordinateurs surpuissants.

En quittant sa chambre pour le bar du Monteleone elle s'accorda un petit déjeuner avec café et fruits exotiques. Dans le hall elle repéra deux ou trois agents du FBI chargés de sa protection. Elle se dirigea à pied vers l'agence de Guy Banister. Le carré français lui rappelait l'Europe où elle n'avait jamais mis les pieds. Les massifs de fleurs, les palmiers, les trottoirs attiraient l'œil vers un ciel poisseux.

Déconcertée par la façon dont le monde était gouverné, elle se prit à exister autrement. Glenda intégrait une seconde peau. Inquiète elle entra dans une boutique pour savoir si elle existait encore. Une demi-heure plus tard elle avait changé de chaussures. Equipée de nouveaux pieds, elle fendit les effluves épicées, traversa un marché débordant de victuailles qui mit ses sens à l'épreuve.

Tout ce que la Nouvelle Orléans comptait en termes de services et agences fédérales étaient tous situés dans un rayon de cinq cents mètres autour du 531 Lafayette street. A l'angle de Camp street elle reconnut Banister qui attendait en faisant les cent pas.

- Avez-vous bien dormi ?

- Une nuit de rêves. Vous ne venez pas avec moi à Cuba ?

- Je suis trop connu là-bas. J'y ai des mauvais souvenirs...

- On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, disait Héraclite...

Elle faillit éclater de rire en voyant la tête de son hôte mais se retint in extremis.

- Ruby et Ferrie vous attendent un peu plus loin. Suivez-moi.

Glenda mit ses mocassins rouges à la hauteur des semelles de l'ex FBI et parcourut encore cinquante mètres avant de s'arrêter devant une grande voiture décapotable. Les deux hommes assis à l'avant lui indiquèrent la porte déjà ouverte.

- Heureux de vous voir Miss.

- Merci messieurs.

Avec une appréhension justifiée elle se posa sur la banquette arrière. D'un signe de la main elle dit au revoir à Banister. Ruby alluma la radio alors la Ford consul se dirigea vers la zone portuaire. Le dernier tube venu de France la saisit à la gorge :

Non, rien de rien

Non, je ne regrette rien

Ni le bien, qu'on m'a fait

Ni le mal, tout ça m'est bien égal

- Quelle voix, n'est-ce pas Miss ?

Glenda haussa le ton pour se faire entendre des hommes assis sur les sièges avant.

- Elle s'appelle Piaf, Edith.

Ruby semblait ému. L'homme avait un air poupin malgré son passé chez les parrains de Chicago. A la table, de Carlos Marcello, elle avait compris qu'à Dallas, le patron du Carousel ne laissait jamais ses filles dans la difficulté. Un steamboat brassait les eaux boueuses du Mississippi avec ses roues à aubes. Derrière les ponts de dentelle blanche de l'antiquité flottante, l'acier du porte avion Saratoga résumait l'histoire du pays. David Ferrie, le faux évêque orthodoxe, viré de plusieurs séminaires catholiques pour immoralité, conduisait la mine renfrognée vers le Naval Support Activity.

L'immense complexe abritait les Etats-Majors de l'US Navy, y compris l'administration centrale du Corps des Marines. Ce fut d'ailleurs un officier de cette arme qui vérifia les laissez-passer après un salut réglementaire.

- Bonjour mademoiselle, le directeur de la NSA et celui du FBI, nous ont prévenus de votre arrivée. Soyez la bienvenue chez nous.

- Merci commandant. Je crois que notre chauffeur connaît l'endroit...

David Ferrie répondit d'un signe de la tête et engagea la Ford en direction du quai 31, le plus éloigné. Après dix minutes de voiture ils s'arrêtèrent à un second checkpoint. Au-delà ils découvrirent une zone où étaient amarrées des péniches. Ferrie s'arrêta devant la passerelle d'un cargo battant pavillon vénézuélien, le *Présidente Gomez*.

Deux hommes descendaient les marches à leur rencontre. Le premier, en uniforme de capitaine de la marine marchande, se présenta à Glenda.

- Capitaine Ignacio Valladares.

- Enchantée !

- Lieutenant Fabian Escalante.

L'homme en civil ne devait pas avoir plus de vingt ans. Il considéra la Gringa avant de saluer Ruby et Ferrie. De vieilles connaissances...

- Nous vous attendions mademoiselle Horst. Voulez-vous vérifier la cargaison ?

- Oui messieurs.

Glenda suivit les deux hommes avant de descendre l'escalier conduisant aux cales.

- Faites attention aux marches, elles sont très hautes.

Il fallut une heure à Glenda et au lieutenant cubain pour vérifier la conformité du chargement. Vingt tracteurs, deux moissonneuses batteuses Clayson M 103, mille charrues, des serpes, des pièces détachées automobiles, des pansements, des médicaments, des vaccins contre la poliomyélite, des graines, des tonnes d'engrais solidement arrimées occupaient toutes les cales du navire.

- Maître Donovan et moi-même avons tout vérifié. Il ne reste qu'à compter les billets. C'est vous qui avez les combinaisons.

- J'espère que je m'en souviens...

Glenda sourit pour réchauffer l'atmosphère rendue glacial par sa blague idiote. Puis tout le monde éclata de rire !

- Où est l'argent ?

- Les coffres sont dans votre cabine répondit le capitaine de la marine marchande.

- Allons y

Les quatre hommes suivirent la petite nièce d'Hoover dans la cabine, la plus spacieuse du *Présidente Gomez*. Vissés sur des établis trois coffres en métal blanc attendaient. Glenda fit rouler avec ses doigts les combinaisons à quatre chiffres libérant l'ouverture. Des liasses de billets de banques flambants neufs apparurent dans la lumière. Oncle Edgar avaient obtenu de la Réserve fédérale tous les numéros de chaque billet afin de tracer les réseaux communistes passant par La Havane. Contre toute attente, la CIA n'avait pas eu l'idée de formuler une demande identique. Tant pis pour eux.

Une enveloppe timbrée du logo de la Maison Blanche était posée sur la première couche. Glenda l'ouvrit pour en sortir deux exemplaires d'un document officiel.

- Le président des Etats-Unis demandait aux représentant de l'Etat cubain d'attester la conformité de la cargaison et de signer le reçu.

Fasciné comme les autres, Fabian Escalante prit au hasard l'un des paquets. A l'aide d'un canif, il déchira l'emballage.

- Ne vous inquiétez pas Fabian, il y a 47 000 dollars comme convenu pour chaque prisonnier libéré, ce qui fait en tout 53 millions...

Sous sa perruque rousse, Ferrie le faux évêque orthodoxe paraissait subjugué. Ruby, l'effeuilleur de Dallas remuait les lèvres, l'œil luisant. D'un regard sans équivoque Escalante étouffa la moindre tentative inappropriée. Le

jeune chef de mission compta chaque billet avant de remettre la liasse dans le coffre. Puis il signa l'attestations avant que Glenda de fasse la même chose au nom du FBI.

- Je crois que nous pouvons lever l'ancre. A moins que nous nous rendions là-bas en hydravion dit-elle en se tournant vers David Ferrie.

- Hélas, je n'ai pas reçu le droit de décoller. Vous noterez ma chère Glenda que la Navy nous met des bâtons dans les roues.

- Je note, monseigneur.

Alors que la côte de Louisiane disparaissait dans la brume tout le monde regagna la salle à manger. Pour la circonstance le capitaine avait mis les petits plats dans les grands. La conversation devint tout de suite très animée.

- Quand pensez-vous libérer les prisonniers ? demanda Ruby

- C'est Fidel qui décidera répondit le lieutenant.

- On dit que vous avez enlevé Juan Manuel Fangio, le coureur automobile en 1958.

- C'est faux. En revanche c'est moi qui ai eu l'idée. Pour attirer l'attention de la presse sur nos actions révolutionnaires. Nous étions des amateurs. L'enlèvement a failli rater. Heureusement le champion du monde nous a facilité la tâche. Il a été gentil. Cela a fait parler de nous. La police de Batista a démontré sa nullité. L'effondrement d'une police annonce toujours celui de l'Etat.

- Qu'allez-vous faire maintenant ? demanda l'Américaine.

- Finir de compter les billets. Si vous m'autoriser à venir dans votre cabine, bien sûr.

Le regard intelligent du Cubain émoustillait Glenda depuis le début. Ils lui faisaient en quelque sort le même métier. Elle n'hésita pas longtemps avant d'accepter sous le regard bienveillant du capitaine, les sourires narquois des deux autres. A la fin du dîner la confidente d'Hoover entraîna dans sa cabine le contre espion de Castro. Une minute plus tard l'homme de La Havane étalait sur le lit une première liasse de billets.

- Vous auriez pu demander des coupures à 1000 dollars. Ça vous aurait faciliter la vie.

- Trop voyant !

Glenda se positionna sur le matelas face à Fabian. Ce type avait quelque chose d'ibérique, une manière de dire attirant... Elle prit une coupure entre ses doigts pour l'examiner.

- Il n'a pas l'air très sexy...

- Qui ?

- Benjamin Franklin.

Glenda montra l'effigie du diplomate mandaté par le Congrès pour obtenir l'aide du roi de France contre les Anglais

- Ce fut un révolutionnaire comme Fidel. Il devrait au contraire vous exciter. Non ?

- Pas autant que vous...

Ils échangèrent un regard qui n'appelait aucun doute de part et d'autre. Elle écarta d'un geste sûr les billets de banque qui la séparaient du Cubain. Fabian s'approcha et répondit aux lèvres tendues avec la fougue du guérilleros. Très vite il glissa une main sous les pans de la jupe verte. Glenda pensa à son oncle avant d'entamer un effeuillage réciproque. Leurs mains sous les vêtements, allaient vers le plaisir. Essoufflée elle murmura sans trop d'inquiétude.

- Sommes-nous entrain de trahir notre mission ?

- Je ne crois pas, répondit Fabian en proie à l'excitation.

Ile de France

Assis près du hublot, Otto regardait le paysage monter vers lui entre les nuages. Le vol Air France en provenance de Tunis terminait son approche. Juste après l'autoroute, la Caravelle effleura la piste puis se dirigera vers l'aérogare d'Orly. Le bâtiment de verre flambant neuf avait été inauguré au début de l'année par Charles de Gaulle. Suivi par le fidèle Kebir il fut l'un des premier à quitter la

cabine. Séparés et en civil ils affrontèrent l'air détendu la police de l'Air et des Frontières, sous-direction des redoutables Renseignements généraux. Les passeports allemands et égyptiens eurent l'air de rassurer les uniformes. Au pied des escaliers mécaniques, les attendaient Marisol, la secrétaire d'Haroldson Lafayette Hunt avec sa fleur rouge piquée dans les cheveux. A chaque fois Otto pensait à la dame au camélia.

- Avez-vous fait bon voyage, messieurs ?

- Excellent, merci Marisol.

- Suivez-moi.

Les deux soldats suivirent la Mexicaine sans rechigner. Une femme dense dont la présence auprès de la plus grosse fortune mondiale demeurait un mystère. L'immense Cadillac bleue Delville à bord de laquelle il était allé faire le plein d'essence à El Biar en compagnie du milliardaire les attendait. Otto remarqua une escorte de motards en civil.

- Où allons-nous ?

- A l'hôtel Georges V. Pourriez-vous passer par le boulevard Raspail ?

- Aucun problème.

Silencieuse à côté du chauffeur Marisol demanda des nouvelles de la situation en Algérie.

- Vous devez être déçu par l'échec du putsch, capitaine.

- Vous n'imaginez à quel point...

Alors que la Cadillac approchait du n°18, Otto montra l'immeuble à Kebir. Il chuchota de manière à ne pas être entendue par les autres.

- Ce sera là...

Le Harki approuva en silence. Arrivé devant l'hôtel, Otto laissa son frère d'armes régler les problèmes d'hébergement et se dirigea vers le bar. H.L.Hunt détestait les retards. Les deux hommes arrivèrent en même temps et parcoururent ensemble les derniers mètres de moquette.

- Bonjour Otto.

- Bonjour Haroldson.

- Savez-vous pourquoi je vous ai demandé de venir au George V ?

- Non...

- Vous avez raté votre coup d'Etat contre De Gaulle, vous avez fui l'Algérie, traversé la frontière tunisienne. Vous débarquez à Orly sans être arrêté. Vous venez ici où s'abreuvent tous les services de renseignements. Votre gouvernement ne m'aime pas. Personne ne vous intercepte. J'ai donc gagné mou pari !

- Quel pari ?

- J'ai parié que vous êtes un agent gaulliste. J'ai gagné ! Ce qui est plutôt rassurant. La CIA croit encore que vous appartenez à l'OAS. Cette boutique part en brioche ! Malgré toutes leurs tentatives, ils n'ont même pas été foutu de renverser ce traine-savate de Castro.

Otto bloqua ses abdominaux, retint sa respiration comme lors de ses sauts en parachute. H.L.Hunt n'était pas devenu milliardaire par hasard. Bienveillant, il entraîna le capitaine en civil vers une table isolée surchargée d'alcools en tous genres.

- On me dit que vous appartenez au secteur A du SDECE⁵. Ce qui est normal pour un militaire...

- Il faut se méfier des rumeurs, Haroldson. Qu'attendez-vous de moi ?

- Les Français n'aiment pas les riches. Surtout quand ils sont américains. La France est un pays catholique donc communiste. C'est la même chose. Leurs curés défroqués sont devenus des prêtres ouvriers. Acceptez-vous de devenir mon associé ?

- Je ne vois vraiment pas en quoi je pourrais vous être utile. A part faire sauter les pipelines de vos concurrents...

- Cela viendra peut-être ! En attendant je compte sur vous pour résoudre certains mystères. Ici et ailleurs.

- Commençons par ici suggéra Otto, la gorge sèche.

- Markus Wolf, le directeur du renseignement extérieur de la STASI, lorsqu'il vient à Paris rencontre ici un commissaire divisionnaire de la DST, votre service civil de contre-espionnage. J'aimerais savoir ce qu'ils se racontent...

Otto regretta d'avoir commandé un jus de tomate. Ce bougre de pétrolier était documenté, redoutable. Hunt poursuivit :

⁵ Service de documentation extérieure et de contre-espionnage.

- Un des chefs du renseignement communiste se régale à Paris avec la DST qui est aussi gaulliste que vous ! Je veux savoir pourquoi.

- Il doit bien y avoir une explication. Ce n'est pas illégal. Rien n'interdit aux espions de se rencontrer. Pour échanger. Ça arrive plus souvent qu'on ne le pense. Il n'y a que les politiques pour ignorer ce genre de commerce.

- Les deux hommes prennent rendez-vous dans le quart d'heure qui suit. Ils ne s'appellent jamais sur la même ligne. Ils changent de table au dernier moment.

- C'est la procédure normale.

- Voyez-vous Otto, avant d'acheter des politiciens je veux savoir ce qu'ils ont dans le ventre. Je corromps au juste prix. Pas de gaspillage. Vous êtes d'accord ?

- L'Armée française m'a enseigné la lutte contre ce fléau.

- Des sénateurs et des députés américains fréquentent Londres et Paris. Ils y rencontrent des intermédiaires du Proche Orient. Parfois ici ou dans d'autres palaces. Je veux savoir ce qui achète qui et combien. Il me faut des preuves, des enregistrements, des photos, des numéros de comptes à Jersey en Suisse ou ailleurs.

- Vous allez droit au but.

- Je fore les consciences comme on fore le désert. Un homme honnête et bien dans sa tête ne fait pas de politique.

- De Gaulle est propre !

- C'est ce que vous le dites ! Parce que vous êtes un vrai soldat. J'achète aussi votre innocence.

- On ne se refait pas !

- L'or noir est l'ossature de mes différents business. Je me suis diversifié pour aider des fondations. Pour faire le bien ici, je dois être féroce ailleurs. Avec trois femmes et quinze gosses je suis assailli de toutes parts !

Le visage rond, les yeux malins d'Haroldson jetaient des coups d'œil à droite et à gauche. Le commando-parachutiste reconnut le loup à l'affût.

- Otto, il y a moins d'un an à Bagdad, l'Iran, l'Iraq, le Koweït, l'Arabie saoudite et le Venezuela ont créé un machin.

- L'organisation des pays producteurs de pétrole...

- Les Bédouins et les guignols de Caracas ont des prétentions. Ils s'organisent ! Le Texas ne peut accepter une telle initiative. Ils ont installé leur siège à Genève. Je veux savoir ce qu'ils mijotent. Ces gens prétendent réguler le marché du pétrole alors que c'est nous qui avons créé leurs compagnies ! Sans l'Occident, le mone arabe n'existerait pas. Nous avons créé des Etats là où il n'y avait que des tribus.

- Je veux bien vous croire.

- A Genève, vous élargirez vos investigations aux gens de l'OPEP. C'est par là que vous infiltrerez le FLN. Un gouvernement est comme une banque, il n'est composé que d'hommes, disait Protagoras.

- Vous êtes un sorte d'humaniste, Haroldson.

- Si nous n'achetons pas les élus, Dieu sait qui les achètera ! La démocratie sélectionne ceux qui obéissent à l'opinion, les sans-couilles. Ce qui nous facilite la tâche.

- Les élections doivent vous coûter cher.

- Heureusement il n'y a que deux partis aux Etats-Unis. Mais à l'intérieur que de nullités affamées !

Haroldson se pencha vers la sacoche posée à ses pieds pour en extraire une grosse enveloppe de papier kraft.

- Vous trouverez là-dedans quelques dollars pour vos frais, un passeport américain à votre nom, votre nouveau nom. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Il y a également une première liste d'hommes politiques et d'affairistes sur lesquels je veux tout savoir.

Otto ouvrit la pochette pour consulter le passeport.

- Vous êtes bien né à Dresde, n'est-ce pas ?

- Comment avez-vous su ?

- La première compagnie pétrolière que j'ai achetée avec mes gains au poker faisait du commerce avec la Russie. Je continue. Je dois maintenant vous laisser. Marisol prendra contact avec vous. Pour les détails.

H.L.Hunt laissa le légionnaire en cavale avec 100 000 dollars ! Une somme qu'Otto mettrait plusieurs vies à gagner. De quoi réfléchir. En quittant le George V il sauta dans un taxi.

-Où allons-nous ?

- A la Préfecture de police.

Une demi-heure plus tard il pénétrait dans la cour d'honneur après avoir montré son passeport américain aux gardiens de la paix. Parvenu à l'accueil, il prit son tour dans la queue des solliciteurs tout en regardant les murs. Les photos des officiers putschistes d'Alger figeraient bon ordre sur un immense tableau. La sueur au front, les mains moites il reconnut des noms, découvrit des visages inconnus. Il ne vit pas le sien et profita de l'occasion pour vérifier certains détails.

- C'est pourquoi, monsieur ?

- Je viens voir le commissaire divisionnaire Charles Siméoni.

- Le chef de la section politique des RG ?

- Exactement.

- Vous avez rendez-vous ?

- Non.

- Après le sas vous prendrez l'escalier au fond de la cour à gauche. Montez au 2^{ème} étage. Le secrétariat de la politique est juste en face.

- Je vous remercie.

En sortant du hall il fut obligé comme tous les visiteurs de subir une fouille à corps. Guerre civile oblige. De nouveau dans la cour d'honneur il se dirigea vers l'angle indiqué et gravit les deux niveaux. Arrivé en haut il sortit ses lunettes de soleil puis redescendit en comptant chaque marche, chaque pas vers les voitures stationnées sur l'emplacement réservé aux RG. De là il calcula le nombre d'enjambée jusqu' à la porte cochère de l'entrée principale. Le bourdon de Notre Dame sonnait une heure de l'après-midi. Face au parvis, il héla un taxi.

- C'est pour où ?

- Fort de Vanves par le boulevard Raspail.

Calé contre la banquette arrière il attendit que le taxi s'arrête juste devant la porte en fer. Des hommes en uniforme entraient et sortaient du bâtiment où la Sécurité militaire avait coutume d'emmener ceux qu'elle voulait interroger. Il ne remarqua rien d'anormal.

- Ramenez moi au café de Flore boulevard Saint Germain.

- C'est comme vous voulez...

Trois quart d'heures plus tard après avoir acheté la *Quinzaine littéraire* il se fit servir une chocolat tout en observant la salle. Des hommes à lunette et des

femmes en jupes de laine refaisaient le monde entre des nuages de tabac. Ce ne fut qu'après la lecture complète du magazine qu'il prit à pied la direction de la place Saint Thomas d'Aquin. Il passa devant le siège administratif de la Sécurité militaire avant de retourner à l'hôtel Istria, rue Campagne première.

Vienne

Devant le miroir de la salle de bain Nikita Sergueïvitch interrogea son duplicata. Les radios moscovites, comme la Pravda parlaient d'un triomphe du socialisme scientifique. Les Izvestia de son gendre Alekseï Adjoubeï évoquaient un sommet de haute tenu.

Ça ne veut rien dire ! Grogna le Secrétaire Général en éteignant la radio. Le jeune président américain lui avait paru fragile mais animé de bonne volonté. Derrière ce gosse de riche, Nikita Sergueïevitch sentait le parfum de la puissante Amérique. Kennedy était un produit du capitalisme. Il recracha le dentifrice dans le lavabo, regarda la marque avant de glisser le tube dans la poche de son pyjama. De nouveau dans la chambre de l'ambassade il découvrit une nouvelle robe sur les rondeurs de Nina Kroutchtcheva, une paysanne qui parlait cinq langues dont le français et l'anglais, un pur produit, elle aussi, de l'enseignement public.

- Comment as-tu trouvé les Kennedy ?

- Gentils et bien élevés.

Agacé, il bougonna entre ses dents. Une fois habillé il fit vérifier son nœud de cravate par madame. Un geste non dénué de tendresse pour celle en qui se reconnaissent des millions de babouchkas. L'ambassadeur d'URSS vint lui-même vérifier que tout allait bien. Il conduisit ses hôtes sur le perron de l'ambassade. Les photographes effectuèrent leur travail alors que le couple prenait place à l'arrière de la voiture de tête. Le cortège s'ébranla en direction de l'aéroport. Nikita Sergueïvitch se tourna vers Nina.

- Qu'est-ce qui t'a poussé à prendre la main de Jackie Kennedy sur le balcon devant la foule.

- Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas...

- Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

- C'est Pascal qui a dit ça.

- Qui ?

- Un philosophe français. Dostoïevski l'appréciait.

- Je ne savais pas. On ne me dit rien...

- J'ai pensé que pour ton image, comme disent les capitalistes, ce serait bien que Jackie et moi nous nous prenions par la main.

- Tu crois ?

- Toutes les mères de familles vivent dans la terreur d'un affrontement nucléaire. Le communisme c'est la paix.

- Jusqu'à un certain point...

- Son mari la trompe de manière éhontée. Il ne l'aime pas. Je l'ai bien senti.

- Comment le sais-tu ?

- Par Ivan Serov.

- Tu fréquentes le patron du GRU !

- C'est interdit ?

- Je ne savais pas que tu le revoyais.

- C'est lui qui m'a transmis l'idée de Golikov, son adjoint.

- Quelle idée ?

- Changer les chefs du renseignement à l'Est et à l'Ouest.

- Tu as eu raison. J'ai transmis à Dobrynine notre ambassadeur à Washington. Il a un bon contact avec le frère du président.

- Kennedy a viré Allen Dulles qui a plusieurs coup d'Etat sur la conscience pour le remplacer par John McCone, un type honnête, un scientifique. Et toi tu viens de nommer Semitchastny, une nullité qui n'a rien fait à part de te sucer la roue. Un pseudo intellectuel qui a déblatéré grossièrement sur Pasternak.

- C'est parce qu'il n'a tué personne que je le nomme ! Avec lui le KGB fera moins peur. Trop de communistes ont été arrêtés, déportés, assassinés sans raison. C'est fini.

- Vous avez au moins conclu quelque chose de positif. Mais l'opinion publique ne s'en rendra pas compte.

- Je me fous de l'opinion publique Nina ! Les gouvernements informés y verront un signal de coexistence pacifique, une relation de confiance entre moi et Kennedy.

- Tu ne lui fais pas payer cher l'agression américaine à Cuba...

- Castro me dit que sans Kennedy son île aurait été envahie. C'est lui qui a refusé la prise de Trinidad qui aurait servi de base aux envahisseurs. C'est encore Kennedy qui a refusé l'appui de l'US Air force. Or sans aviation, personne ne peut gagner une guerre moderne.

- Ce n'est pas ce que dit Ivan.

- Que dit-il ?

- D'après le GRU les mercenaires auraient été englués dans des combats de rue à n'en plus finir. Castro aurait fini par gagner. Sa popularité est immense, planétaire. C'est un héros romantique.

- Et moi, je ne suis pas romantique ?

- Tu as pris du ventre ! Tu n'es plus le commissaire politique que j'ai connu à Stalingrad.

- Je ne remettrai jamais Ivan à la tête du KGB ! C'est impossible.

- Il a pourtant remis de l'ordre dans le renseignement militaire. Ça l'a rendu malade, son psoriasis s'est aggravé.

- Tu es vraiment sa nounou...

La Zil roulait sur le tarmac. Elle s'arrêta au pied de l'échelle de coupée de l'Iliouchine-Il 18. Nikita Sergueïvitch abandonna Nina pour rejoindre son gouvernement dans la partie aménagée pour les dirigeants de l'Union soviétique. Il y retrouva Gromyko, Chélépine et Semitchastny tous prêts à caler leur humeur sur celle du Secrétaire Général.

Délesté de son imperméable par une hôtesse d'Aeroflot le dirigeant suprême vint s'asseoir à côté de Chélépine face aux deux autres. L'avion roulait sur la piste. Priés d'attacher leurs ceintures les quatre hommes gardèrent le

silence. Nikita Sergueïvitch dubitatif regarda par le hublot. Sur la piste, la tête nue malgré la pluie, l'ambassadeur de Russie en Autriche le saluait. L'avion avançait doucement vers son point fixe. Le vrombissement des quatre turbopropulseurs interdisait toute conversation. Ce qui lui permit de réfléchir.

Les freins desserrés, l'Iliouchine s'élança jusqu'à atteindre la vitesse de décollage puis s'éleva dans les airs. Dix minutes plus tard, une sonnerie autorisa les passagers à ôter leurs ceintures. De ravissantes blondes sanglées dans leurs uniformes bleus proposèrent aux mines énigmatiques du Politburo tout ce que la Russie comptait en matière d'alcools et de friandises. Nikita Sergueïvitch s'adressa à Andreï Gromyko, son ministre des Affaires étrangères.

- Andreï, quel bilan tirez-vous du sommet de Vienne ?

- Kennedy n'a pas démenti les déclarations de son ancien ambassadeur à Moscou qui disait que l'Allemagne de l'Est avait le droit de fermer ses frontières. Je trouve cela très important. Il a cédé.

Un matin ce Gromyko songea le Secrétaire Général. Mais un ministre compétent, un apparatchik éclairant.

- Donc nous pouvons autoriser Walter Ulbricht à construire son mur pour empêcher les gens de fuir à l'Ouest.

- De ce point de vue nous avons remporté une victoire, non ?

Nikita Sergueïvitch adressa un regard à Chélépine. Derrière les hublots moutonnaient des nuages. Hors du Kremlin, les dirigeants de l'Union soviétique se mirent à parler vrai.

- Si tu qualifies, de succès l'enfermement des gens qui veulent fuir le communisme, je veux bien parler de victoire. Mais elle est amère. Kennedy nous accorde le droit de faire de la RDA une prison ! C'est bien joué.

- C'est le seul moyen d'éviter un effondrement de l'économie allemande.

- Tant que nous ne remplirons pas les magasins avec des nourritures convenables et des produits de qualité nous serons un repoussoir pour les peuples de l'Ouest.

Nikita Sergueïvitch agita ses mains blanches sur les accoudoirs de son fauteuil. Puis il s'adressa au nouveau président du Comité d'Etat à la sécurité.

- Vladimir, qu'en pense le KGB ?

- Nous devons faire savoir au monde que cette rencontre est un succès pour la paix. Nous avons sauvé la planète. Mais en même temps nous devons rassurer nos alliés. Il n'y a pas que l'Allemagne de l'Est. Il y a aussi Cuba et le Vietnam.

- Que suggérez-vous, Vladimir ?

- Nous devons rassurer Castro en prenant une initiative. Nous enverrons ainsi un message à tous les mouvements révolutionnaires qui combattent les capitalistes. Kennedy a reconnu lors du sommet que les peuples avaient le droit de disposer d'eux même...

- C'est vrai, il a dit ça. J'ai été étonné...

- Ne nous méprenons pas, intervint Chélépine. Kennedy envoie un message aux anciennes colonies françaises et britanniques. Il leur signifie que l'Amérique soutiendra leur désir d'indépendance vis à vis des anciennes métropoles.

Gromyko connaissait la grande expérience internationale d'Alexandre dans les mouvements de jeunesse communistes. Il ne put qu'approuver. Nikita Sergueïvitch reprit le fil de la conversation.

- Il faudra trouver d'autres moyens pour désolidariser l'Allemagne de l'Alliance atlantique. Je compte sur l'imagination du Politburo. Il nous faut des idées neuves !

Le fantôme dubitatif de Lénine traversa le confort de la cabine. Dehors les nuages moutonnaient.

- J'ai senti que Kennedy était sonné par la reprise de nos essais atomiques.

- C'est vrai. Ils sont bluffés par Gagarine et notre avance balistique.

Vladimir Semitchastny encore étonné de sa nomination à la tête du KGB s'autorisa une idée, puisqu'il en fallait.

- Camarade Secrétaire Général, les Américains ont sur la conscience les horreurs d'Hiroshima et Nagasaki. Kennedy est un catholique. Ces gens-là sont restés religieux. Ils culpabilisent comme des Juifs face à Moïse. Il n'y a pas de jour aux Etats-Unis sans un article, un film ou une série télévisée qui parle d'holocauste. Tous ont écouté le châtimeut de Sodome et Gomorrhe dans leurs temples et leurs églises. La bombe les terrifie.

- Et alors Vladimir ?

- Nous devons faire de l'inconscient collectif américain notre allié.

- Concrètement ?

- Je vais demander à nos experts une étude sur le sujet. Si Kennedy veut la paix il doit désarmer. Dans ce cas nous cesserons nos essais atomiques.

Andreï Gromyko saisit la balle au bond.

- Vladimir a raison. Lorsque l'on regarde une carte du monde, c'est l'Amérique qui nous menace avec ses fusées en Sicile et en Turquie, deux pays membre de l'OTAN.

Les doigts du Secrétaire Général cessèrent de gratter les accoudoirs. Tout à coup Nikita Sergueïevitch sentit quelque chose de froid sur la cuisse. Quand il ressortit la main de la poche de son pantalon, il vit que le tube de dentifrice s'était ouvert...

La Havane

Accrochée au bastingage, Glenda observait le phare qui depuis le fort édifié par les Espagnols gardait l'entrée du port. Le capitaine, aidé du pilote, amena son cargo vers l'un des quais les plus à l'écart. Protégée de la haute mer par le Canal de Entrada la zone portuaire avait été pensée en fonction de la ville et réciproquement. Un cadeau offert par la géologie aux Conquistadors. Lorsque le *Présidente Gomez* fut solidement amarré elle descendit la passerelle en compagnie de Fabian, son amant cubain et des inévitables Jack Ruby et David Ferrie. Des soldats tendaient un mur de draps sur le quai pour mettre à l'abri des regards les petits arrangements de Castro avec les Etats-Unis. Pudeur oblige.

Sur le quai le chauffeur d'une jeep provenant des surplus de l'armée américaine fit signe à Jack Ruby et à David Ferrie. Les deux intermédiaires multicartes rejoignirent l'homme.

- Où vont-ils ? demanda Glenda.

- Beaucoup de familles et d'intérêts ont été séparés entre l'île et le continent. Nous fermons les yeux sur les négociations en cours.

- Parce que vous avez besoins d'eux. La guerre appelle un business particulier.

- Nous maintenons le contact Mais toi et moi c'est à un niveau diplomatique, je dirai même politique.

- Je trouve cela rassurant n'est-ce pas ?

- Oui, bien sûr...

- J'aimerais que tu m'emmènes visiter la suite du Hilton où Marita Lorenz a failli tuer ton Lider Maximo.

- Qu'est-ce que ça t'apportera ?

- Je veux comprendre comment la CIA a opéré. Ils ont sûrement des complices au Hilton. Tu as dû les repérer...

Glenda perçut l'étonnement dans les yeux du jeune guérilleros. Elle se sentit soudain comme une mère.

- Toi une Américaine, tu travailles sur la CIA ?

- Ce n'est pas interdit. Je ne vois pas où est le mal.

- En effet...

Alors qu'il marchaient côte à côte une Cadillac rose étincelant s'arrêta à leur hauteur. Fabian l'invita à s'asseoir avec lui sur la banquette arrière.

- Je vais te faire visiter la Havane. J'espère que tu n'es jamais venue.

- Jamais !

L'hôtel Hilton, était le plus haut bâtiment de la ville. Ils furent accueillis par le directeur en personne, Américain en costume cravate qui se prosterna devant sa compatriote avant de serrer la main du nouveau pouvoir.

- Je vous conduis jusqu'à la suite n° 2324 qui pendant trois mois avait servi de siège au gouvernement révolutionnaire. Le Premier ministre est tombé sous le charme de notre hôtel, le plus luxueux d'Amérique Latine.

Le directeur du Hilton prit congé de ses visiteurs laissant Glenda avec Fabian.

- Où se trouve la pièce où Marita Lorenz devait l'assassiner ?

- C'est par là, viens voir.

Glenda découvrit une très vaste chambre. Déçue par la banale sobriété de l'endroit elle s'approcha de la fenêtre en essayant d'imaginer la scène.

- D'où venait Fidel ?

- Du siège du gouvernement.

- C'est-à-dire ?

Le Premier ministre change d'adresse assez souvent. J'espère que tu comprends pourquoi ?

- Quand le verrai-je ?

- Je ne sais pas. En attendant je te propose un tour en ville. Veux-tu conduire la Cadillac.

- Je n'ai pas mes lunettes de soleil...

Etonné, Fabian demanda au chauffeur de leur faire visiter la ville. Après une série de parcs, fontaines et jardins exotiques ils passèrent devant le Capitolio dont l'imposante architecture rappelait celui de Washington.

- On se croirait aux Etats-Unis !

- C'était le modèle...

- Voulez-vous visiter le Castillo San Salvador de la Punta ?

- Qu'a-t-il d'exceptionnel ?

- C'est la plus vieille de nos forteresses. Elle a servi de prison pour quelques-uns des mercenaires de la Baie des Cochons.

Glenda frissonna. Son excursion allait-elle finir dans les geôles cubaines ? Le vieux bâtiment en pierres blanches battait fièrement pavillon cubain. La Cadillac pénétra dans la cour où des ouvriers repeignaient d'antiques canons espagnols.

- Pour l'instant le château est fermé au public. Je vais vous montrer une découverte étonnante.

Excitée, Glenda suivit le lieutenant dans l'ombre des coursives protégées par d'antiques remblais. Ils pénétrèrent dans une salle à manger meublée à la façon castillane. Une armure de conquistador montait la garde près d'une armoire. Fidel Castro apparut dans la clarté des lampadaires rasant la voûte de sa tignasse. La mâchoire en broussaille, l'œil noir le géant à moustache détaillait la femme. L'homme qui faisait trembler l'Amérique portait un uniforme flambant

neuf passé sur une chemise de couleur identique. Des insignes rouges et noirs ornaient les épaulettes. Glenda se sentit idiote aux côtés de Fabian.

- Vous êtes donc la nièce d'Edgar Hoover...
- Oui monsieur le Premier ministre.
- Votre oncle fait la chasse aux communistes d'une manière impitoyable.
- Il veille à ce que vos marchandises soient livrées en toute discrétion.

Ainsi que l'argent et les médicaments. Un journal de la Nouvelle Orléans voulait faire un article. Le directeur est intervenu.

- On dit que Robert Kennedy ne le supporte pas !
- Je n'ai jamais entendu mon oncle critiquer le président ou son frère.
- Je sais qu'Edgar Hoover est cul et chemise avec la mafia.
- Ce sont des calomnies !
- Le petit Ruby de Chicago travaille pour Sam Giancana, n'est-ce pas ?
- Dans ce cas-là on peut aussi vous adresser le reproche.

Le chef d'Etat retenait la brute dont les yeux caressaient les rondeurs du tailleur. Le Lider Maximo l'observait, l'œil en érection.

- Vous avez un sacré culot de venir seule. Je pourrais vous violer !
- Moi aussi !

Castro partit d'un rire tonitruant.

- Fabian !

Le lieutenant se mit au garde à vous.

- *La lista ! Inscribe a la chica sobre la lista.*
- De quelle liste s'agit-il ? demanda Glenda.
- Chaque année j'envoie un boîte de cigares à des gens que j'aime bien.
- C'est très gentil à vous monsieur le Premier ministre.
- Je n'ai rien contre vous. Au contraire...
- Marita Lorenz m'a dit que vous aviez été prévenu l'après-midi du 17

janvier...

- C'est vrai ! J'ai reçu un message juste avant. Je lui ai montré le double qui venait de tomber sur le télécopieur que Batista avait fait installer au Capitole.

- Et que disait ce message ?

- Il m'annonçait une attaque imminente. Ce n'était pas la première fois. J'ai été victime de plusieurs tentatives de meurtres. Je prends des précautions.

- Qui vous a prévenu ?

- Je ne vous le dirai pas ! Il n'était pas difficile de deviner que la CIA envoyait Marita pour me faire la peau. Je me suis rendu au Hilton où elle venait d'arriver. Elle était dans la chambre que vous avez visitée. Elle avait l'air bizarre. Je lui ai mis mon pistolet entre les mains. Tue-moi !

- Quel sang-froid...

- L'arme n'était pas chargée.

- Ouf !

Castro éclata de rire une seconde fois avant de reprendre son discours.

-Marita a fondu en larmes avant de m'avouer que Sturgis en qui j'avais confiance autrefois, travaillait pour la CIA ! Je croyais qu'il n'obéissait qu'à la mafia. Que devient-il ?

- Il végète, fait des petits boulots à droite à gauche...

- Vous devriez vous méfier. Vous n'aurez que des emmerdements avec ce type.

- Mon oncle aimerait mettre à l'abri les films tournés dans le casino de Santo Trafficante où l'on voit le président avec des femmes...

Castro sourit dans sa barbe tout en observant l'Américaine avec des idées évidentes. Inutile cependant de chagriner Fabian, l'indispensable chef de son contre-espionnage.

- Lorsque mes troupes approchaient de la Havane, Trafficante a déménagé ses archives. De toute façon, si j'avais ces images je ne les utiliserais pas. Sans Kennedy je n'aurai pas de médicaments pour mes hôpitaux, pas de pièces de rechange pour mes tracteurs pas d'argent en échange des prisonniers.

- Il aurait pu empêcher la Baie des Cochons.

- La Baie est un endroit pourri pour débarquer des troupes. Ce fut un avantage pour nous.

- Qu'insinuez-vous monsieur le Premier ministre ?

- Je n'insinue rien, Glenda Horst. Je n'oublie pas que derrière Kennedy il y a les forces qui ont organisé le coup d'Etat de 1953 contre le docteur Mossadegh en Iran. Le pétrole était à l'origine de l'opération que vous avez montée avec les Anglais.

- Une triste affaire...

- L'année suivante pour protéger leurs intérêts dans United Fruit les frères Dulles organisent un coup d'Etat contre le président Arbenz. J'ai des dossiers sur les agissements de la CIA qui pourraient intéresser votre tonton...

- Ah bon...

- Je vous reçois en tête à tête car je sais que votre oncle a l'oreille des pétroliers du Texas. L'année dernière, Esso et Texaco à la demande du gouvernement américain, ont décidé de limiter les exportations de combustibles vers Cuba.

- Je le déplore.

- Pas autant que moi ! Ces compagnies refusent de traiter dans leurs raffineries le pétrole que nous importons d'Union soviétique. Or les Russes seraient prêts à négocier avec les pétroliers américains. Ces gens-là se connaissent depuis longtemps. On pourrait s'arranger.

- Je ferai passer le message.

- Si vous avez des choses à dire, Glenda, faites-moi parvenir une boîte de calissons d'Aix en Provence. Le message sera à l'intérieur. J'ai cru un moment qu'Edgar Hoover allait se présenter aux élections.

- Mon oncle est un homme de pouvoir. Il ne peut lier son sort aux mensonges des élections. Dans dix ans il sera encore directeur du FBI et vous Premier ministre de Cuba

Le barbu dévisageait le phénomène en vert tendre. Jamais personne ne lui avait parlé de la sorte.

- Vous irez loin, Glenda.

New York

Depuis sa chambre du San Carlos, Sabine Racinet observait les citernes sur les toits de la ville. Chacune avait sa présence venue d'ailleurs comme les cigognes en Alsace. L'idée de leur consacrer un album photos ou de les peindre lui traversait la tête chaque fois qu'elle descendait au San Carlos sur la 50^{ème} rue. Un hôtel qu'elle aimait bien. Des Français en poste à l'ONU y descendaient souvent. Deux ou trois fois elle avait partagé un petit déjeuner avec Jean Daniel, le fondateur du *Nouvel Observateur*, un penseur égaré dans le journalisme, connaisseur hors pair de l'Algérie et du monde arabe.

Au rez de chaussée elle reprit l'habituelle conversation avec Rémy un Bourguignon d'Auxerre. L'obligeant concierge lui remettait parfois un colis venu de Paris. Un jour les douanes avaient ouvert un paquet contenant du saucisson de Lyon. L'affaire avait duré des mois avant qu'elle reprenne possession de son bien.

- Je vous ai gardé l'article sur l'exposition au MOMA.
- Merci Rémy.

Le *New Yorker* consacrait un entrefilet au concours ouvert par le Comité international olympique afin de sélectionner des projets pour les Jeux de Tokyo. Le journaliste félicitait à l'avance ceux qui seraient sélectionnés pour exposer leurs œuvres à Lausanne en Suisse.

- Je stresse comme une débutante.
- Vous êtes comme toutes les créatrices.
- Heureusement que vous êtes là, Rémy !

Sabine sortit sur la rue pour guetter le van d'African Modernity. Les gratte-ciels découpaient le jour en tableaux urbains. Chaque heure inventait son urbanisme, ses ombres portées. New York était une collection de cadrans solaires. Elle aperçut enfin Sandro au volant du Volkswagen.

- Tu en as mis du temps !
- C'est la circulation. De plus en plus dingue.
- Tu as été suivi ?
- Je ne crois pas.

- Allons-y.

Enfin garée dans la 53^{ème} rue, Sabine descendit du van d'African Modernity avec un carton à dessins contenant des projets inédits. Sandro suivait avec une chatte en plastique dont elle avait refait les griffes. Ils furent accueillis par la secrétaire du directeur qui les conduisit dans les étages de la maison de verre jusqu'au bureau directorial. James Rorimer avait réussi à multiplier par trois le nombre des visiteurs. Il avait fait du MOMA une sorte de Mouséion de l'art américain au même titre que le Louvre ou le British Muséum. Il salua la Française avec empressement en lui prenant les deux mains. Sabine savait par Mary que le musée avait fait de l'art un instrument d'influence fréquenté par les spécialistes de la CIA.

- Sabine, vous êtes radieuse ! L'ambassadeur nous attend.

- James, vous me garantissez que je n'enfreins aucune déontologie.

- Absolument.

- Je ne voudrais pas mettre le musée en porte à faux, vous comprenez...

- N'ayez aucune crainte. Il nous attend à côté.

Sabine suivit le directeur vers une salle où des visiteurs admiraient des affiches et des sculptures. Tout de suite elle comprit le coup de génie qui lui avait été soufflé par Eve Curie. Aucune artiste n'exposait un chat !

Koichiro Asakai ambassadeur du Japon aux Etats-Unis se porta au-devant de la Française avant de s'incliner devant le tailleur pied de poule dont la mode faisait fureur à Paris.

- Monsieur l'ambassadeur, je vous présente ma chatte !

Sans un regard pour le black transparent Asakai promena une main hésitante sur l'animal en plastique.

- Savez-vous qu'au Japon le chat est un animal sacré ?

- Je voulais une mascotte dans laquelle le peuple puisse se reconnaître.

- Chez nous les chats sont présents dans de nombreux magasins. C'est l'animal porte-bonheur qui attire la fortune. Il a une patte levée. Si c'est la patte gauche il attire les clients, si c'est la patte droite, il attire l'argent.

- Quel patte devra-t-il lever ?

- Je vous suggère la gauche.

- J'ai choisi du blanc et du rouge comme couleur. Comme votre drapeau. J'espère que ça ne posera pas de problème politique.

Alors que les autres artistes jaloux, les observaient, Asakai se pencha vers la sculptrice de Georgetown.

- Je vous conseille de lui raccourcir la queue. Mettez-lui une zébrure noire sur le dos, une oreille rousse. Supprimez le rouge. Le blanc doit être laiteux.

- Je ne sais pas comment vous remercier.

- Vous honorez le Japon avec votre projet. Aucun de mes compatriotes n'aurait eu le courage de choisir un tel emblème. Nous culpabilisons d'avoir été vaincus.

- Rassurez-vous, les Américains commencent à culpabiliser d'avoir gagné.

- Madame Eve Curie m'a dit que vous étiez proche du général de Gaulle.

- On raconte beaucoup de choses...

Koichiro Asakai s'inclina une nouvelle fois avant d'aller saluer les autres exposant. Le MOMA avait accepté comme d'autres musée, d'exposer les candidats agréés par le Comité international olympique de Lausanne pour élire la mascotte des jeux de Tokyo. Sabine demanda à Sandro de ramener son plastique au magasin. Inutile de donner des idées à la concurrence. Alors qu'elle observait les autres projets éclairés par la lumière tombant des vitres elle entendit son nom prononcé par une voix familière. Elle se retourna stupéfaite, vaguement inquiète.

- Sabine, je te présente notre ami Woody Allen. Il écrit des articles drôles dans le New Yorker. Le soir il raconte sa vie à Greenwich village dans des sketches hilarants. Woody est un choux. Il adore Paris et Edith Piaf.

Sabine salua un petit homme que des lunettes cerclées ne mettaient pas à son avantage.

- J'aime beaucoup ce que vous faites monsieur Allen !

- Merci, madame.

Mary Pinchot Meyer saisit le bras de Sabine et l'entraîna vers le fond de la galerie. Parvenues contre la vitre qui surplombait la 53^{ème} rue les deux femmes observèrent une minute de silence.

- Je savais que tu exposais au MOMA. Jack est embêté.

- C'est-à-dire ?

- Il craint que la France n'entraîne l'Allemagne hors de l'OTAN.

- Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

- De Gaulle a dit que cela faisait 1000 ans que la France espérait avoir une armée sur la rive droite du Rhin.

- Et alors ?

- Il y aurait eu à Verdun un traité signé en 843. Il y a donc 1118 ans. Qu'est-ce que cela signifie ?

Sabine reprit sa respiration tout en observant le toit du van d'African Modernity. Terrifiée à l'idée que Sabine fasse le rapprochement elle entraîna sa confidente vers une autre salle tout en réfléchissant.

- Mary, tous les petits écoliers français et allemand apprennent à l'école qu'à Verdun en 843 les trois fils de Louis le Pieux se sont partagé l'empire carolingiens qui comprenait la France, le Bénélux, l'Allemagne, le Nord de l'Italie.

- Ce que vous appelez le marché commun.

- Exactement.

- Tu crois que De Gaulle veut refaire l'empire de Charlemagne ?

- Ce n'est pas impossible.

- Pourrais-tu en savoir un peu plus ?

- Je vais essayer. Mais je ne suis pas dans le secret des dieux. Je ne suis qu'une artiste...

Mary prit Sabine par le bras.

- La CIA t'a repérée plusieurs fois au consulat de France à New York.

- Des histoires de paperasses.

- Tu fréquentes des gens connus pour avoir été dans les réseaux gaullistes depuis 1940. Je ne te le reproche pas bien au contraire. De Gaulle a dit à Jack qu'il exigera la conversion de quinze millions de dollar en or. C'est scandaleux !

- C'est la promesse inscrite noir sur blanc sur vos billets.

- Personne n'a jamais osé nous demander de l'or en échange de nos billets de banques !

- De Gaulle est du genre à oser...

- Mais si tout le monde fait ça ! Jack s'inquiète.

- Tu veux mon avis ?

- Je suis là pour ça Sabine.

- De Gaulle prépare un voyage au Mexique. Ce n'est qu'un début. Il visitera toute l'Amérique latine.

- Je ne vois pas le rapport avec la parité dollar-or.

- Si vous envahissez Cuba, les pays d'Amérique latine hurleront. Ils interrogeront la France. De Gaulle rendra public l'échange des dollars contre l'or.

- Nous n'envahirons jamais Cuba !

- Vous allez donc maintenir un crypto communiste à La Havane. C'est encore plus dangereux.

Mary conduisit Sabine vers une sorte d'alcôve en verre d'où l'on voyait les marches d'un escalier.

- Jack est dans une position impossible. Il ne veut pas attaquer l'île mais le Pentagone et l'industrie de l'armement le tannent pour qu'il fasse quelque chose.

- C'est-à-dire ?

- Jack a demandé au général Edward Lansdale de l'US Air Force de coordonner une action en vue de décrédibiliser Castro.

- Ce sera difficile...

Mary baissa la voix.

- Nous irons sans doute plus loin.

- Jusqu'à l'éliminer ?

- De manière moins passionnelle qu'avec Marita Lorenz...

- Tu me rassures...

- Le coupable sera un Cubain. Les Etats-Unis ont besoin de vivre en paix avec leurs voisins.

- C'est le souhait de tous les peuples.

- Allons voire ta bestiole. Tu pars quand à Lausanne ?

- Dans deux jours. Mais avant je vais repeindre ma chatte en blanc laiteux. Cela devrait plaire aux Japonais.

- Tu es incroyable !

Département de la Seine

Markus Wolf, le visage humain du stalinisme, le playboy au regard amusé aimait Orly, ses escalators, sa grande baie vitrée. Douce France, chantait Charles Trenet. Les femmes dans leur robes légères souriaient rouges aux lèvres et bras nus. Le pays vaincu connaissait une prospérité insolente. La France remboursait ses dettes à une vitesse incroyable. Sa culture fascinait le monde. Ses ingénieurs construisaient des barrages, des aéroports, des centrales nucléaires, des avions des fusées. En se débarrassant de ses colonies la vieille nation avait basculé dans le 20^{ème} siècle avec cinquante ans de retard mais une énergie impressionnante.

Le directeur de la branche extérieure de la STASI en concevait une jalousie féroce sous des allures nonchalantes. Un jour l'Allemagne réunifiée aurait sa revanche, d'une manière ou d'une autre. Il se fit conduire en taxi avenue de la Bourdonnais dans le 15^{ème} arrondissement. De là gagna il à pied le village suisse dont les patios arborés permettaient d'admirer meubles et bibelots.

L'endroit servait ce coupe file idéal pour semer toute filature, se perdre dans Paris. Celui qu'il allait rencontrer faisait la même chose rue du Commerce avant de rejoindre La Motte-Piquet. Juste avant 12 heures ils se rejoignirent sur le boulevard de Grenelle marchant à bonne distance l'un derrière l'autre. Markus choisit au hasard un couscous qu'il ne connaissait pas et entra le premier.

- J'attends un ami ; on peut manger dans un coin tranquille ?

- Oui patron !

Une table au fond de la pièce lui permit d'attendre les cinq minutes nécessaires à Georges Frère pour effectuer une ronde autour du pâté de maison.

Le responsable parisien de l'OO service de contre-espionnage commun au KGB et au GRU était un vieux militant de l'Internationale marxiste-léniniste. Georges veillait à la moralité de tous les agents de l'Est en poste à Paris. Grâce à lui, Moscou et Berlin prévenaient le passage à l'Ouest de leurs espions.

L'ancien combattant de la guerre d'Espagne connaissait l'histoire du parti communiste sur le bout des doigts. Georges pouvait nommer les filiations, les amours cachés les haines recuites qui depuis la Commune de Paris expliquaient ce que l'Histoire s'interdisait. Sous le vernis idéologique, le mouvement ouvrier était une romance impitoyable. De ce côté-là, Georges était resté français. Il pénétra dans la pénombre avec ses kilos supplémentaires et une veste en daim. Moscou soignait ses hommes de l'ombre chargés de surveiller les hommes de l'ombre.

- Un petit pastis Georges ?

- Non, j'arrête l'alcool.

Après la commande d'une banalité affligeante Markus se fit briefier sur les intentions de De Gaulle visa à vis des deux Allemagnes et du reste de l'Europe.

- Le vieux sait que Moscou ne lui fera pas d'ennui en agitant le parti communiste français. Kroutchtchev lui fiche la paix, il peut donc préparer son retrait du commandement intégrer de l'OTAN.

- Et la réunification ?

- De Gaulle s'accommode du découpage. Il ne veut pas d'une Allemagne réunifiée sous influence américaine ou soviétique. Il veut une Europe occidentale sous influence française. C'est tout. Il ne croit ni au communisme ni aux bonnes intentions de l'Amérique.

Les deux convives laissèrent les garçons servir plats et soupières dans un ordre rassurant.

- Le meilleur couscous d'Alger, messieurs !

- On vous dira plus tard.

De nouveau en tête à tête Markus interrogea Georges.

- Alors c'est qui ce Lamberville ?

- Gaston Lamberville est un intermédiaire français qui œuvre à l'échelle internationale aussi bien dans le pétrole que l'uranium. Il est consultant place Dauphine au siège de l'OTAN. Je l'ai croisé à l'Automobile club où il se vantait d'avoir fait parvenir un coupé Citroën à Brejnev.

- Intéressant...

- J'ai mis une petite main dans son lit car il ne sait pas résister à un jupon. Lamberville se rend une fois par mois à Moscou où il baise la femme d'un ingénieur atomiste de Sarov.

- Passionnant !

- Il ramène à Paris des documents qu'il remet à la DST rue des Saussaies au ministère de l'Intérieur.

- Ils ne m'en ont pas parlé...

- C'est encore un service secret...

- C'est vrai, ils ont l'air sérieux.

- Tu n'es pas sans ignorer que la STASI, ton service, a pris la suite de l'Abwehr dans le traitement de Chantal Thuriot. La traductrice du SGDN travaille toujours pour l'Allemagne.

- C'est une fidèle. Raconte.

- Lorsque la DST réceptionne et traduit les documents elle les envoie ensuite au SGDN car il s'agit de textes scientifiques. Les militaires des Invalides font traduire une deuxième fois par Chantal. Ils n'ont pas confiance dans les civils du ministère de l'Intérieur. C'est la France.

- C'est pareil à Berlin, ne t'inquiète pas.

- Chantal mémorise l'essentiel. Elle me le restitue pendant la messe à Saint Augustin. Elle a compris qu'il s'agit d'un projet soviétique de bombe atomique fonctionnant à l'hydrogène. Un truc énorme. Ce sera un engin terrifiant comme le monde n'en a jamais vu !

- Tu parlais de l'OTAN...

- De temps en temps Lamberville quitte la place Dauphine avec des documents. Ma petite main a vérifié...

- Est-ce qu'il les remet à la DST ?

- Non. Il les emmène à Moscou !

- Chez les Popov ! Un agent double ?

- Multi cartes ! Je l'ai fait suivre. Il fréquente aussi les Israéliens et les Allemands de l'Ouest, tes frères !

- Le salaud ! Je vais lui briser les tibias.

- Lamberville manipule du lourd. Je n'arrive pas à le cerner. Ce type est une encyclopédie sur ce qui nous entoure, nous les soi-disant professionnels...

- De quoi vit-il ?

- Pour l'instant il se goinfre. Il a le culot des amateurs ! Il ose faire ce que nos procédures nous empêchent d'imaginer.

- Tu analyses bien, Georges. Tu as l'esprit français !

- C'est un peu normal...

Excité par la conversation Georges Frère se resservit en carottes et en pois chiches. Tout à coup sa mine s'assombrit. Markus qui connaissait son homme savait que depuis un certain temps Georges s'inquiétait.

- As-tu trouvé quelque chose sur les amants de Barcelone ?

- J'ai fouillé les archives de la police judiciaire à l'Est comme à l'Ouest du mur. Pendant la Seconde guerre mondiale, le ministère de la Justice allemand a fait diligenter une enquête par notre consulat à Barcelone.

- Et alors ?

Georges Frère tenait sa cuillère en suspension au-dessus de son assiette. La sueur perlait sur son front plus mou que six mois auparavant.

- Dragomir Bouriakov n'était pas un allemand comme son nom l'indique. C'était un Russe qui combattait au sein du bataillon Edgar André. Son corps a été retrouvé dans un charnier avec ceux de deux Allemands des Brigades internationales.

- Et la fille ?

- Le ministère de la Justice ne s'y est pas intéressé. Elle était espagnole. Je suppose que tu as connu ces gens en Espagne pendant la guerre civile...

- Je faisais partie de la branche internationale du NKVD comme toi.

- Je sais. C'est toi qui les a tués ?

- Staline nous a ordonné de liquider tous les trotskystes et les anciens des Brigades qui s'étaient fait remarquer par leur bravoure. Il ne voulait pas les voir revenir à Moscou ou ailleurs auréolés de gloire. Tu sais comment était le vieux...

- Je me souviens.

- Tu as tué aussi la fille ?

- Non. Elle s'est échappée. C'était une courageuse qui faisait sauter le train de ravitaillement des franquistes sur le front d'Aragon.

- Tu l'as laissé s'enfuir ?

- Même pas. Je crois que je ne l'aurais pas liquidé. C'était une belle femme, intelligente, honnête.

Markus revécut les grandes heures de la guerre d'Espagne . Agé de 17 ans en janvier 1939, il avait douloureusement vécu les derniers soubresauts du parti communiste en Catalogne.

- Pourquoi me parles tu de tout cela, Georges ?

- Parce que Golikov l'adjoint de Serov au GRU m'a fait passer un message. Il veut un rapport. Le Renseignement militaire veut des éclaircissements 22 ans après les faits !

- Paperasse de bureaucrate...

- Il y a quinze jours, c'est Borontsov le nouveau patron de l'OO, mon patron au contre-espionnage du KGB qui me demande la même chose ! je m'inquiète. Pourquoi remuer le passé ?

- Guerre des services...

- On dit que Borontsov est une créature de Semitchastny, le nouveau président du KGB.

- Je connais Semitchastny. C'est un intellectuel qui pour plaire à Khrouchtchev s'est permis un langage grossier. Le Secrétaire général voulait un inoffensif pour faire oublier Serov et Chélepine. Ce sont les suites de la déstalinisation.

- Tu crois qu'ils m'en veulent ?

- Mais non Georges ! Ils doivent préparer quelque chose. Cuba est une ancienne colonie espagnole.

- A ton avis Markus ?

- Je crois savoir que les Russes veulent rassurer Castro après le coup de l'invasion de la Baie des Cochons. Je pense que le KGB a infiltré d'anciens camarades hispanisants au sein des exilés cubains de Miami.

- Ici, De Gaulle affirme que c'est Kennedy qui a fait rater l'opération en obligeant les mercenaires à débarquer au mauvais endroit tout en refusant la couverture aérienne.

- Ton général a raison. Kennedy ne veut pas de guerre atomique avec les Russes. En cas de guerre, la France ne pourra compter que sur elle-même. Je vois bientôt Serov à Potsdam. Je lui dirai de ne plus t'emmerder avec les fantômes de la guerre d'Espagne. Tout cela est si loin...

- Je te remercie.

- Tu peux finir les pois chiches !

Washington

Dès sa descente d'avion, Glenda se fit conduire par un équipage du FBI à Fort Mead où elle fut reçue par Hugh Frost la mine couperosée, les yeux avides de confidences. Walter Fichte, le patron de la division soviétique, tout aussi impatient, se tenait aux côtés du directeur

- Bonjour Glenda, merci pour vos messages.

Les deux hommes l'invitèrent à s'asseoir sur l'un des sièges qui entouraient la table transparente. Hugh Frost aussi translucide que l'horrible meuble parvenait mal à cacher son désarroi. Était-elle coupable de quelque bourde ?

- Je vous remercie pour le travail que vous venez d'accomplir à Cuba. Mais j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer.

- Vous aller me virer ?

- C'est moi qui suis viré !

Hugh Frost payait le prix des dissensions entre civils et militaires qui agitaient l'Agence. Les problèmes existaient depuis la création de la NSA. Le chantier monté par Edgar Hoover pour introduire Glenda dans le dispositif n'avait rien arrangé. La suspicion face à l'hydre communiste plombait l'ambiance.

- Il apparait qu'une secrétaire de la division logistique fréquente elle aussi une association culturelle peuplée de marxistes.

- C'est effrayant ! s'exclama Glenda persuadée qu'oncle Edgar n'était pas pour rien dans cette découverte.

- Si nous avons bien compris vos messages, Castro vous a confirmé avoir été prévenu par un message reçu sur le téléscripateur du Capitole peu avant 15 h 00.

- C'est exact monsieur le directeur.

Walter Fichte faisait la moue, l'air désagréable alors qu'elle ramenait une infirmation de première main.

- Qu'en pensez-vous Walter ? demanda Hugh Frost ?

- Cela ne nous renseigne toujours pas sur la façon dont les soviétiques ont été informés. Le signal venait d'un chalutier croisant au large de la Guadeloupe. Il doit y avoir une taupe française au sein de la CIA voire de la Maison Blanche. Plus probablement au sein de la mafia américaine en lien avec les trafiquants français. Je pense à votre Sturgis, Glenda...

- Moi aussi. Le FBI enquête, nous aurons sans doute besoin de mettre sur écoute des gens ou des organisations à l'étranger.

- Nous nous en chargerons. C'est notre métier mais cela risque de faire des dizaines d'organisations dont il faudra analyser les transmissions.

L'amiral directeur se tourna vers son chef de la division soviétique.

- Walter, où en êtes-vous de votre programme d'automatisation des traductions ?

- Nous n'avançons pas aussi vite que je le voudrais. C'est à cause de la paperasse ! Les procédures d'habilitation par le FBI des informaticiens sont trop longues.

- J'en parlerai à mon oncle.

- En attendant, rien ne vaut le cerveau humain. Nous avons ici les meilleurs linguistes issus de Lackland notre école au Texas.

Ann Hasmath, la secrétaire particulière du directeur, entra pour chuchoter quelque chose à l'oreille d'Hugh Frost lequel s'adressa à Glenda.

- Le directeur du FBI souhaite vous parler.

La nièce du Minotaure s'excusa avant de suivre Ann dans le bureau qui jouxtait celui du patron. Sur la table le combiné attendait. Aucune présence

humaine autour. La terreur qu'inspirait Hoover traversait l'espace, transformait les objets les plus anodins en répulsif.

- J'écoute oncle Edgar...

- Viens tout de suite, il y a un courrier pour toi qui remet en cause la version de Castro. Il t'a menti ! C'est vraiment un communiste !

- J'arrive.

Glenda sans donner plus ample explication prit congé de l'amiral et de Walter Fichte.

- Le directeur veut me voir.

- Une affaire grave ?

- J'ai l'impression.

Dans la voiture qui l'emmenait à Washington elle se demanda ce qui arrivait. Sitôt franchie la haute porte de fer du Département de la Justice, elle fut escortée vers l'étage directorial. Reçue par Clyde et Edgar sous le regard bienveillant d'Helen Gandy elle découvrit posée sur le bureau une enveloppe marron portant son nom et l'adresse personnelle d'Edgar Hoover.

- Tu as reçu un courrier de Carlos Marcello, l'homme d'affaire de la Nouvelle Orléans. Je me suis permis de l'ouvrir, tu vas avoir une surprise.

Hoover retourna l'enveloppe et fit tomber sur la table deux coupures de journaux. Des entrefilets en page intérieurs cerclés de rouge signalaient une panne d'électricité survenue à La Havane comme il s'en produisait régulièrement depuis le changement de régime. *Revolucion* et *Noticias de Hoy* datés du 18 janvier relataient l'incident survenu la veille entre 13 h 00 et 17 h 30.

- Clyde et moi pensons que Castro t'a menti. Il n'a pas pu recevoir un message sur le télécopieur du Capitole. Marcello dit que quelqu'un est venu le voir. Sans doute un Français ou un Américain se faisant peut être passer pour un touriste. Il va se procurer la liste des étrangers de passage dans les heures et les jours précédant le faux message...

- Les Russes ont peut être utilisé une autre voie, le courrier tout simplement.

- C'est possible. Clyde et moi. Nous avons une théorie.

- C'est-à-dire ?

- Les Kennedy savait que Castro allait être assassiné par Marita. Ils l'ont mis en garde. Ces fils de pute ont transmis l'information aux Russes via l'ambassade ! Pour les protéger et éloigner les soupçons les Russes ont inventé cette histoire de message radio. Mais ils n'avaient pas prévu la panne d'électricité !

- Qui ici a informé Kennedy du projet d'assassinat ?

- Angleton et Allen Dulles pensent qu'il s'agit de Mary Pinchot Meyer dont l'ex-mari travaille à la CIA. Ils l'ont vu dans un vernissage à Georgetown. Elle fréquente des communistes, des amis de Luther King. Cette salope finira mal...

- C'est monstrueux !

- C'est le même réseau qui a prévenu Castro de l'invasion de la Baie des Cochons. La Maison Blanche est vérolée !

- C'est hallucinant, la trahison est partout renchérit Clyde.

- Qu'est-ce que je fais ? demanda Glenda.

- Tu retournes à la NSA. Kennedy va y installer un nouveau patron. Ce sera le lieutenant général Gordon Aylesworth Blake de l'US Air Force. Je ne le connais pas. Il faut que tu gères la transition avec le nouveau. Des articles vont bientôt paraître disant qu'il y a eu des fuites venant de la CIA ou de la NSA. Lyndon Johnson fait courir le bruit qu'une commission d'enquête pourrait voir le jour au Congrès.

- Habile...

- Tu rassures ce Gordon en lui disant que le FBI a pour mission de protéger le président. Ainsi que son administration et lui-même sur les calomnies que font courir sur eux les journalistes communistes.

- Je vais aller voir Sturgis qui a commandité l'attentat de Marita. Il me donner des pistes. John Mac Cone, le nouveau patron de la CIA est-il l'un de nos amis ?

- Il va le devenir...

Oncle Edgar l'assurait des bons sentiments à venir des politiciens et hauts fonctionnaires qu'elle ne connaissait pas. Le directeur usait d'un magnétisme dont elle percevait de mieux en mieux les rouages. Les deux hommes assis en face d'elle ainsi que Miss Gandy lui firent penser aux engrenages d'une montre suisse. Tic-tac tic-tac...

- Tu vas recruter Sturgis. Méfie-toi, c'est un chien fou. Pas de galipette comme avec le lieutenant de Castro !

Glenda rougit jusqu'aux oreilles sous l'œil bienveillant de miss Gandy, en retrait des deux hommes.

- La nièce de Hoover ne saurait être soupçonnée ! Tout au moins en Amérique. Banister et Marcello me disent que Sturgis est un expert en micros. Je t'ai retenu une table au Old Ebbit Grill. Sam te remettra une enveloppe pour ton nouvel agent.

*

De retour au 4936 Thirtieth place pour changer de tête elle fut reçue par Sam Noisette qui la complimenta au sortir de la salle de bain du rez de chaussée.

- Vous êtes superbe Mam'zelle ! Monsieur Edgar a laissé une enveloppe pour vous.

Glenda remercia et saisit le pli cartonné.

- Je vais être en retard !

Assise à l'arrière de la limousine qui l'emmenait au restaurant elle ouvrit l'enveloppe qui n'était pas cachetée. Elle y découvrit la somme de 47 000 dollars et sourit. La comptabilité des prisonniers aux mains de Fidel avait été confiée à une commission mixte comprenant la CIA, le FBI et le département du Trésor. Oncle Edgar n'y avait que des amis sensibilisés depuis longtemps à la lutte contre le marxisme sous toutes ses formes.

Pour le prix elle pouvait rajouter quelques noms à la liste des personnes ayant pu trahir les Etats-Unis au profit de Castro. Sur le calepin offert par Fabian Escalante, un homme bien élevé, elle ajouta quelques noms. Intuitivement.

Accueillie par le maître d'hôtel, conduite au vestiaire elle passa entre les regards atablés jusqu'au cabinet privé où Sturgis attendait sur la moquette.

- Bonjour Frank, j'espère que l'endroit vous convient.

- J'aurai tort de me plaindre. Je n'étais jamais venu.

- Tant mieux. Asseyons-nous pour choisir. Nous discuterons ensuite de votre avenir.

L'homme des œuvres adjacentes de la Compagnie remarqua la pochette cartonnée. Il dévia le regard vers les vitrines protégeant des coupes en argent entre les acajous. Le plafond bas évoquait le complot. Sénateurs et députés préparaient ici leurs coups dans les silences sonorisés par oncle Edgar. Tôt ou tard il la féliciterait ou la gronderait sur sa manière de recruter son premier agent. Un exercice incontournable.

- Depuis combien de temps travaillez-vous pour Allen Dulles ?

- Des années, je ne compte plus...

- Où est Marita Lorenz ?

- Elle est retournée en Allemagne. Kennedy ne la voit plus.

- Et vous ?

- J'ai pris des risques avec elle. Je suis grillé à Cuba. Les gens me tournent le dos. La CIA va me lâcher. Tôt ou tard ils lâchent ceux qui ne leur servent plus à rien. Je suis fini.

- Combien vous a payé la CIA pour votre participation à la Baie des Cochons ?

- C'est secret !

- C'est bien pour cela que je vous pose la question...

- Si j'enlève mes frais, il me reste un peu plus de 9 000 dollars.

- Vous allez compter ce qu'il y a dans cette enveloppe.

Sturgis prit la pochette et vit les liasses serrées dans leur plastic.

- Je suppose qu'il y a 47 000 dollars, le prix d'échange pour chaque *companeros* capturés par les Cubains...

- Quels sont vos rapports avec John Mac Cone votre nouveau patron ?

- Aucun. Je ne reçois plus de nouvelles de la Compagnie. Je sens le souffre.

Dans les lumières argentées, Sturgis s'assombrit comme un champ de blé sous l'orage. Glenda glissa le petit calepin sur la table. Elle l'ouvrit sous les yeux de son invité.

-Voici la liste des personnes auxquelles nous souhaiterions que vous vous intéressiez.

L'ancien expert en casinos parcourut la liste des noms. En familier des coups tordus il comprit tout de suite.

- Vous avez écrit les noms des femmes que l'on prête à Kennedy à son père, à son frère.

- Le pouvoir est une affaire de famille Frank. Il se transmet dans un cercle étroit. C'est dans cette géométrie que mûrissent les destins personnels qualifiés de providentiels. La démocratie est une affaire d'alcôve, Frank. Nous allons faire avancer la science politique.

- Si vous le dites...

Postdam

Arrivée la veille au palais de Sanssouci à Postdam, la délégation russe prenait son petit déjeuner autour de la table ronde qu'affectionnait Frédéric le Grand. Au 18^{ème} siècle tous les penseurs européens venaient ici répondre aux questions du monarque. Léonid Brejnev encore en survêtement se fit ouvrir un œuf à la coque par une serveuse qu'il congédia avant de se tourner vers Serov.

- Qu'est-ce que tu dirais aux Allemands toi ?

- Ils ont eu leur mur ! Qu'ils arrêtent de nous faire chier en réclamant toujours plus. On devrait les faire payer en roubles. Ca arrangerait nos finances !

- Ne dis pas de connerie, Ivan. Le dollar est indétrônable. Nous avons besoin de devises.

- Alors faisons comme les Français§

- Qu'est-ce qu'ils font ?

- La Banque de France va exiger que les Américains tiennent la promesse imprimée sur leur billets. Dans une semaine les Français vont réclamer le paiement en or de 150 millions de dollars. Le KGB ne t'a pas informé ?

- Non.

- De Gaulle a des couilles...

- La France est riche, Ivan. Son budget est en équilibre. Elle n'a plus un seul franc de dette. Ils peuvent emmerder les Américains autant qu'ils veulent.

Brejnev alluma une de ses anglaises préférées pendant que Serov frottait ses poignets infectés avec les pommades de la fidèle Sonia.

-Ça te fais quel effet de revenir à Postdam ?

- Je repense à ma petite abeille.

- Tu l'avais dans la peau...Comment va ton fils, Ivan ?

- Boris écrit des poèmes. Il songe à une pièce de théâtre. J'aurai aimé avoir une famille normale comme toi avec tes enfants.

Brejnev arrêta l'élan de sa cuillère. Il en apprenait plus sur les siens à l'étranger que derrière les murs du Kremlin.

- Allons-nous préparer avant de voir les Teutons.

Une demi-heure plus tard, les deux hommes imprimèrent leur silhouette sur les façades jaunes du palais. Pour ne pas se faire gronder par Sonia au retour, Ivan essaya de sourire. A Khodinka elle découpait déjà les photos dans la Pravda. Le cortège des Zil n'eut pas un long chemin à parcourir avant d'atteindre la colonie d'Alexandrowka.

Les deux dignitaires soviétiques furent accueillis par Walter Ulbricht et son épouse Lotte. Le couple portait la même paire de lunettes sans montures apparentes. La petite Anastasia, orpheline russe, adoptée après la guerre surgit avec des fleurs. Déstabilisé par le sourire de la gamine le chef de l'Etat russe remis le bouquet à Serov qui se retrouva l'air aussi idiot que Stan Laurel dans un film d'Universal. Les caméramen et photographes ayant achevé leur travail furent invités à s'écarter. Après un baisemain dans les règles de l'art, les hommes sans fleurs, avancèrent vers une structure en bois dont la plateforme provisoire permettaient un coup d'œil sur la colonie inventée par le roi de Prusse.

Pour rendre hommage au Tsar Alexandre 1^{er} qui les avait aidés à vaincre Napoléon, les Allemands construisirent une colonie dotée de tout ce que la flore russe pouvait avoir d'original. Un endroit que Serov connaissait bien pour y avoir organisé des journées de travail et quelques parties fines avant de tomber sous la coupe de Sonia, la gouteuse de Staline. Elle était le seul être en qui il avait confiance parce qu'elle le soignait en l'insultant. Lotte et Sonia avaient préparé

le voyage dans les moindres détails au point de rédiger à l'avance le communiqué final des camarades dirigeants. Une précaution dont elles avaient pris l'habitude malgré les distances.

Dans une solitude contrôlée les trois responsables du camp socialiste furent rejoints par Markus Wolf le playboy qui à la tête de la STASI dirigeait le renseignement extérieur de la RDA. Nul mieux que Markus connaissait l'Allemagne de l'Ouest et la France où Walter avait vécu en exil sous le nazisme. Et d'où était venue la petite abeille de Staline, le grand amour de Serov dont l'ombre invisible planait sur Alexandrowka.

- Je me demandais où tu étais passé réagit Serov en embrassant à la russe son ancien élève, vaguement dégoutté.

- Je ne voulais pas me montrer devant les caméra. Je n'ai aucune légitimité politique...

- Arrête tes conneries !

Les quatre hommes gravirent les marches qui résistèrent au Président du Praesidium du Soviet Suprême. Brejnev saisit Walter Ulbricht par le bras. Le « petit tailleur » comme on l'appelait au Kremlin se retrouva coincé contre la balustrade d'où l'on apercevait les chemins en diagonales de la colonie.

- Maintenant que tu as ton mur comment vont les choses ?

- Ceux qui voulaient fuir à l'Ouest y renoncent. Mais les meilleurs sont partis. Les Allemands respectent l'ordre.

- Tout cela n'est pas très glorieux camarade président.

- Nous ne pouvons pas construire le socialisme sans prolongation de la lutte des classes.

- C'est vrai mais l'Amérique en fait des gorges chaudes.

- Que comptez-vous faire pour Cuba ?

- Nous achetons du sucre et du tabac ; nous livrons des armes. Les Américains n'attaqueront plus nos alliés impunément. A quand la réunification allemande ?

Walter Ulbricht ôta ses lunettes pour effacer la buée avec son mouchoir puis leva la tête vers son invité.

- Tant que le vieux sera au pouvoir à Bonn ce sera impossible. Mais Adenauer pourrait se retirer pour raison de santé. Il est fatigué.

- Le KGB me dit que dans ce cas il sera remplacé par Ludwig Erhard.
C'est vrai ?

- C'est le plus probable.

- Les Américains le tiennent par les couilles. Il a été trop proche des nazis.
La CIA a des dossiers sur lui. Vous confirmez ?

- C'est vrai mais nous pourrions pour les mêmes raisons faire pression sur
lui.

- Nous verrons le moment venu.

- Le KGB nous dit qu'il faut miser sur Willy Brandt et le SPD. Qu'en
penses-tu ?

- N'y allez pas avec vos gros sabots. Soyez prudents. Jusqu'où irez-vous
en cas d'incident grave avec la RFA. J'ai besoin de savoir.

- Nous n'attaquerons jamais les premiers. Une guerre ouverte en Europe
se terminerait vite par la réduction en poussière de Berlin, Paris et Moscou. Nous
ne voulons pas retourner au paléolithique. Pour ta gouverne, sache que Kennedy
pense comme nous.

- Comment est-il ?

- C'est un fils à papa, un dandy. Mais il a combattu. Il connaît la guerre
autrement que sur un plateau de télévision. Dans le fond ce n'est pas un mauvais
bougre. C'est lui qui a sauvé Castro en retenant ses militaires. On lui doit la paix.

- Vos alliés s'inquiètent. Vous avez réagi mollement à l'invasion de Cuba.

- Nous avons été surpris...

- Malgré votre KGB ?

- Ce ne sont pas tous des Aigles comme ton Markus...

- Si je comprends bien nous allons devoir patienter, négocier.

- Entre Allemands ça devrait pouvoir se faire, n'est-ce pas Walter ?

Le petit tailleur sentit sur lui l'haleine de l'ours, le poids de l'URSS.
Heureusement la balustrade paraissait solide.

- Notre économie va se redresser, Léonid. Mais il nous faut des débouchés.
Je comptais exporter en Chine mais maintenant que vous êtes fâchés avec
Pékin...

- Et ce ne sont pas les Allemands de l'Ouest qui vont acheter vos camelotes !

- Pourquoi est-ce Serov qui t'accompagne et non pas Semitchastny, le nouveau.

- Ivan supporte mal sa mise à l'écart. Je lui fais prendre l'air. N'oublie pas que c'est lui qui a formé Markus et créé les organes de la RDA.

Les deux délégation approchaient de l'une des fameuses maisons en rondin censées reproduire les isbas de la forêt russe.

Brejnev l'Ukrainien et Serov l'homme du Nord, jetèrent un œil intrigué aux colonnes en bois sculptées qui encadraient les fenêtres. Leurs souvenirs de la campagne russe ne cadraient pas vraiment avec l'idéal brandebourgeois. Mais politique oblige, le chef de l'Etat soviétique admira les moulures. La chaleur des poêles, les reflets des samovars, la grande table précédèrent les mains de femmes qui les débarrassèrent de leurs manteau. Seuls autour d'une table surchargée de viennoiseries les quatre hommes firent le tour d'horizon complet de la guerre froide et de ses conséquences. Au bout d'une heure Markus Wolf sortit des sentiers rebattus.

- J'ai un petit cadeau pour vous camarades...

Serov et Brejnev jetèrent des regards de fauves sur la sacoche de cuir que le directeur du renseignement extérieur de la Stasi venait de poser sur la table. Misha en sortit un dossier cartonné.

- Lorsque je me rends à Paris je fais des vérifications qui parfois débouchent sur des surprises.

Le maître espion de la RDA, un rien cabot, tournait les pages devant les Russes.

- Je vais à l'essentiel. Vous avez à Moscou un ingénieur qui vend aux Français des informations sur RDS 220. Je crois que c'est l'un de vos projets dans le domaine nucléaire...

Brejnev pointa un sourcil broussailleux vers Serov qui plissa le front avant d'écraser un mégot dans le cendrier.

- RDS 220 est le nom de code d'une bombe atomique développée par l'Atomgrad de Sarov. La date de l'essai nucléaire n'est pas encore arrêtée.

Serov interrogea Brejnev d'un coup de menton. Le Président du Preasidium du Soviet Suprême se tourna vers Walter Ulbricht, l'œil attentif au-dessus de la barbichette grise.

- Nous ferons péter cette bombe à l'occasion d'une opération secrète décidée par le Politburo.

- Ah bon...

- Rassure-toi Walter, ça ne concerne ni l'Allemagne ni l'Europe. C'est une affaire entre nous, une coquetterie de vieux camarades, une sorte de mondanité nocturne. A la russe !

- Vos petits-fours et vos danseuses ne me regardent pas.

- RDS 220 sera la plus dévastatrice des bombes jamais imaginées. Nos scientifiques travaillent sur une conception renouvelée à base d'uranium et d'hydrogène. Nous allons donner des frayeurs aux pays de l'OTAN. Ces fabricants de coups d'Etat vont en prendre pleins les yeux !

Brejnev saisit la chemise cartonnée pour y jeter un vague coup d'œil avant de la passer à Serov.

- Résume nous Misha.

- Votre ingénieur général de l'armement travaille effectivement à Sarov. Il vient à Moscou une fois par mois. Il y rencontre un homme d'affaire français un certain Lamberville à qui il remet les photos qui figurent en annexe du dossier. De retour à Paris, le Français transmet le dossier à la DST qui le transmet aussitôt au Secrétariat Général de la Défense Nationale. La traduction en français faite par la DST est vérifiée aux Invalides par la même femme depuis vingt-cinq ans.

- Vous avez réussi à recruter une traductrice au sein du SGDN !

- Ce n'est pas nous qui l'avons recrutée. C'est un officier de marine de l'Abwehr en 1938. Elle travaillait à l'Etat-Major de la marine nationale. En 1945 nous avons mis la main sur les dossiers de tous les agents de l'amiral Canaris en France et en Espagne. Ça aide...

- Tu ne m'avais pas dit ça lorsque je t'ai appris ton métier à deux pas d'ici.

- J'étais innocent. Des anciens de la Gestapo m'ont expliqué les habitudes parisiennes. La DST et les RG utilisent encore les bretelles des écoutes allemandes. Les Français ne s'intéressent pas au renseignement. Ils lisent les journaux. Travailler dans le Gross Paris est un bonheur.

- Veinard.

Lamberville sert la France mais comme il a besoin de d'argent il se rend ensuite à l'ambassade des Etats-Unis et chez les Chinois ! Cerise sur le gâteau comme on dit sur les bords de la Seine, le Français saute la femme de votre ingénieur quand celui-ci est à Sarov...

Brejnev regarda la photo de Sacha Lemonov photographié dans un restaurant moscovite. Misha poursuivit :

- Les services parisiens se battent entre eux pour traiter votre atomiste. Sacha aime les vins de Bourgogne. Il va souvent au Goum où il rencontre Lamberville.

Serov tendit la main vers la note de renseignement.

- Non Ivan, répondit Brejnev. Tu as assez donné. On va envoyer ça au petit Semitchastny. Ce sera à lui de se débrouiller. Heureusement que nos amis allemands veillent au grain ! Merci camarades !

Genève

La banque Saragosse occupait un immeuble cossus rue du Théâtre. Une plaque sur le mur indiquait : Banque d'affaires. Conseil en investissements. La porte entre des moulures granitiques évoquait l'Europe centrale. Une façade sérieuse pour épargnants gratifiés.

- J'ai rendez-vous avec Monsieur Hercule Saragosse.

L'employée préposée à l'accueil promena ses ongles peints avec respect sur le passeport américain de M Octave Herrenberger avant de sourire.

- Monsieur Saragosse vous attend. Je vous accompagne.

Otto suivit le sérieux helvétique enveloppé dans un tailleur noir. Le corsage blanc sentait le linge repassé. Un vieil ascenseur astiqué avec soin les monta en l'air dans un bruit de crémaillère. Hercule Saragosse les attendait sur la

moquette du cinquième étage. Le banquier participa à l'ouverture de la grille avant que le tailleur n'écarte la porte vitrée à double battant.

- C'est un engin historique. Cela doit vous changer de New York, n'est-ce pas ?

- Il est splendide, merci de me recevoir aussi vite.

- Si vous voulez bien me suivre.

Otto accompagna l'héritier de la dynastie des Saragosse dans une vaste pièce meublée de tables sombres, de fauteuils en cuir. Les fenêtres donnaient sur les toits d'en face, une vue sans lac et sans montagne. Pour compenser l'absence une statue en bronze de Guillaume Tell la main posée sur le manche de son arbalète accueillait le visiteur.

- Superbe !

- Merci. Elle est classée monument historique du canton. J'ai lu le fax et le courrier que nous a fait parvenir M Haroldson Lafayette Hunt depuis Houston. Une recommandation venant d'une telle fortune est quelque chose d'exceptionnelle dans la vie d'un petit établissement comme le mien.

Le dernier des Saragosse langé dans un costume en tweed, cravaté club, pria son hôte de s'asseoir à la table destinée aux conseils d'administrations.

- Vous souhaitez donc ouvrir à Genève une représentation de votre cabinet de courtier en pétrole.

- C'est exact. Mais auparavant j'aimerais ouvrir un compte dans votre établissement. Il m'a été recommandé.

- Vous frappez à la bonne porte. Je suppose que l'installation à Genève du bureau de l'OPEP n'est pas totalement étrangère à votre arrivée.

- C'est vrai. Je souhaite entrer en contact avec les représentants à Genève des compagnies nationalisées des pays producteurs. Peut-être les connaissez-vous ?

Saragosse réfléchit quelques secondes.

- Disons que je connais les lieux où ces responsables se rencontrent. Il vont souvent à Divonne lorsque les ministres sont de passage.

- Toutes ces compagnies doivent avoir besoin de tiers de confiance pour monter des systèmes de compensation lorsque l'une transfère du pétrole à une autre sur tel ou tel marché.

- Certainement...

- Des traders et des financiers élevés au lait des maths appliquées ont été embauchés récemment par ces pétroliers. Je suppose qu'ils ont loué des maisons ou appartements en Suisse. Ceux qui ont des enfants doivent apprécier vos écoles.

- Sûrement.

- Il se dit que les Algériens vont négocier à Evian les accords leur permettant d'accéder à l'indépendance.

- J'ai lu des articles à ce sujet dans la presse de Lausanne.

- Les compagnies du Texas disent que le futur ministre du pétrole algérien cherche une banque ici pour y placer une partie de la rente pétrolière. Il est vrai qu'avec votre neutralité proverbiale et votre sens du secret le choix de la Suisse me paraît judicieux.

Face à Otto, Saragosse s'était mis à contrôler sa respiration de manière plus laborieuse.

- On dit que les Etats Unis conseillent les Algériens...

- C'est exact mais comme la Russie les a fortement aidés, ils s'en remettent à la neutralité helvétique. Elle vaut tous les puits de pétroles et gisement de gaz. Gardez-la bien !

- Certainement.

- Nous avons choisi votre banque pour domicilier un peu d'argent, faciliter mes courtages.

- Mais pourquoi ma banque ?

- A cause de votre nom.

Hercule Saragosse quatrième du nom s'enfonça dans le dos de son fauteuil.

- Haroldson Lafayette Hunt a parfois des inspiration. Par exemple il sait où il faut forer dans le désert. Avec l'argent c'est la même chose. Il sait où placer ses dollars.

- Mais Saragosse ? Ma famille n'a que de très lointains ancêtres espagnols. Il faut remonter au XVIème siècle...

- En 1529 à Saragosse le Portugal et l'Espagne se sont partagé le monde, sous l'égide du pape Clément VII. H.L.Hunt y a vu un signe de la Providence. L'homme ne vit pas que de pain.

- Certes . Mais la Saragosse est une petite banque.

- Pour l'instant...

Le banquier avala une douceur au goût prometteur. Otto le vit déglutir puis s'inquiéter.

- Rassurez-vous nous ne cherchons pas à vous acheter ! Nous recommanderons votre établissement à des gens qui ont besoin de relais financiers irréprochables en Europe. C'est bien le cas, n'est-ce pas ?

- Certainement.

- La Saragosse peut devenir un carrefour de bonnes idées. Comme disait Napoléon, l'imagination gouverne le monde.

- Evidemment...

- Je vous ai apporté quelques documents sur d'éventuels partenaires américains.

Otto sortit de sa sacoche une enveloppe qu'il posa sur la table.

- Voici les rapports annuels de sociétés américaines qui grâce à notre collaboration pourraient faire de bonnes affaires. Vos idées nous intéressent.

- Cher monsieur la Suisse est un coffre-fort, un porte-avions diplomatique mais les occasions viennent souvent d'ailleurs. Je pense notamment à la France.

- Et plus précisément ?

- Connaissez-vous Divonne les Bains ?

- Non.

- C'est une station thermale réputée pour combattre l'anxiété, le surmenage, l'insomnie.

- Ca m'a l'air bon pour ce que j'ai...

- Les eaux de Divonne sont bicarbonatées, riches en oligoélément, en fluor, en magnésium. Elles sortent de terre à 14°C.

- Vous avez des actions ?

- J'y vais en cure depuis des années. En ce moment il y a là-bas plusieurs intermédiaires saoudiens. Des gens qui s'intéressent au pétrole comme vous...

- Je sens que j'ai bien fait de venir.

- Depuis quelques jours ils ont comme curiste Adnan Khashoggi.

- Qui est-ce ?

- C'est le fils du médecin personnel du roi Abdelaziz ben Abderrahmane Al Saoud, le fondateur de l'Arabie saoudite.

- Vous le connaissez ?

- Pas du tout.

Hercule Saragosse quitta son fauteuil pour se rapprocher d'une console où étaient empilées les titres de la presse mondiale. Il fouilla un moment dans la pile de la Tribune de Genève et sortit un numéro. En page intérieure une photo montrait les invités d'un vernissage consacré à l'art musulman.

- Voici Adnan, le dernier à droite.

- Je vais me plonger dans l'eau tiède.

- Inutile. Tous ces gens se retrouvent le soir au casino. Les gros joueurs misent dans le salon aux cigares. Les murs y sont tapissés de cuir pour ne pas garder l'odeur du tabac.

- C'est loin ?

- En voiture, il faut une demi-heure.

- Merci beaucoup monsieur Saragosse !

*

Le taxi commandé par la banque mit trente-deux minutes, passage frontalier compris, avant de déposer M Otto Herrenberger devant l'entrée du casino. Un physionomiste l'accueillit sous l'arc d'une verrière arrondie. Le joueur pressé posa ses mocassins sur une moquette bordée de palmiers chanvre. Parvenu au guichet de la caisse il acheta pour 10 000 dollars de jetons et se dirigea vers les tables de black jacks dont il fit le tour en essayant de se donner des airs de joueur professionnel. Difficile pour un soldat qui en dehors de la belotte française n'avait jamais touché une carte à jouer de sa vie. Prudent il s'approcha d'une table ce craps située à l'écart. Un Corse à Saïgon lors d'une permission, lui avait dit que c'était un jeu pour les voyous. Etonné par les cris et les lancers de dés du jeu il passa son chemin, l'air énigmatique.

Entre les abat-jours roses de la grande salle, il fit le tour des tables tout en faisant passer ses jetons d'une main dans l'autre. Une femme en robe du soir le gratifia d'un regard. A l'une des roulettes françaises ; il posa 1000 dollars sur le 10. La bille fit le tour du cylindre avec une lenteur exaspérante. Puis elle ricocha d'une ailette en laiton à l'autre avant de finir sa course sur le 9 ! Le râteau du croupier évacua sa mise avec une rapidité agaçante. Sa pile de jetons l'autorisait à pénétrer dans le salon aux cigares. Toujours aucune trace du jeune Adnan. Dépit il revint sur ses pas.

Ce fut au bar qu'il découvrit Adnan Khashoggi, 26 ans et toutes ses dents. Le jeune homme bien élevé écoutait un gros arabe gominé, cravaté de soie portant au poignet une fortune en or. L'homme expliquait sa vie au gamin tout juste diplômé de Stanford. Otto commanda une Badoit et attendit patiemment. Lorsque le Libanais quitta son siège il s'approcha en tendant sa carte.

- Cher monsieur Khashoggi, je représente en Europe les intérêts de monsieur Haroldson Lafayette Hunt. Le pétrolier mais aussi le gazier...

- Que voulez-vous que ça me fasse ?

- Vous connaissez bien le Royaume saoudien...

- Vous n'êtes pas le premier à me cirer les pompes pour avoir une part du gâteau.

Adnan Khashoggi jeta un coup d'œil à la carte de visite.

- Monsieur Octave Herrenberger je ne fais pas dans le pétrole. Je n'y connais rien. Je m'en fous. Je suis ici pour jouer mais je sens que je vais me faire rouler. Je n'ai pas besoin d'un pétrolier. A la rigueur d'un mécanicien...

- Votre voiture est en panne ?

- Il s'agit plutôt de trente tonnes de chantier.

- Vous êtes venu à Divonne en camion !

Adnan Khashoggi éclata de rire avant de considérer son interlocuteur de meilleur humeur.

- J'ai un ami dont le père s'arrache les cheveux parce que les camions qu'il utilise sur les chantiers patinent dans le désert.

- C'est à dire ?

- Les roues s'enfoncent dans le sable.

- Combien d'essieux ?

- Je ne sais pas.

- Vous avez une photo ?

- Je peux m'en faire envoyer une. Vous savez faire rouler un véhicule dans le désert ?

Otto se dit que le génie du lieu l'attendait depuis que les Romains avaient installé des thermes à Divona, l'eau divine !

- Je peux faire en sorte qu'une entreprise américaine se penche sur le problème technique. J'ai aussi des compétences sur la manière de faire rouler des engins dans le sable.

Adnan dû renifler la présence du dieu des affaires. Il commanda lui aussi une Badoit.

- Vous avez conduit des engins sur les champs pétrolifères...

- On peut voir les choses comme ça Adnan. Quel est cette entreprise de BTP.

- C'est le Bin Laden Construction Group. Ils sont très connus sur les bords de la Mer Rouge.

- Grâce à toi et à l'Amérique nous allons leur trouver une solution.

- A la tienne Otto !

Otto demanda au barman une feuille de papier. A l'aide d'un stylo, Il dessina les essieux de Kenworth l'entreprise de transport californienne capable de faire rouler sans difficulté des camions dans les déserts de l'Ouest américain.

- Je peux te mettre en relation avec cette boîte...

- Vraiment.

- On peut même imaginer que tu deviennes leur représentant pour le Moyen Orient.

- Tu crois ?

- Oui.

- Ca s'arrose !

- Champagne saoudien !

Otto et Adnan choquèrent leurs bouteilles de Saint Galmier au-dessus du bar.

4936 Thirtieth place

Debout dans le sous-sol de la maison d'oncle Edgar, Glenda observait les feuilles dactylographiées collées sur le plan vertical. Depuis Guantanamo jusqu'à la Havane et Trinidad la mafia avait récolté les noms, parfois les adresses des citoyens américains. Près de trois mille couples et autant de célibataires profitaient du climat de l'île dans les quinze jours précédant la tentative d'assassinat de Marita Lorenz contre Castro. Celui ou celle ayant prévenu le Lider Maximo n'était pas forcément descendu à l'hôtel. Pour cette raison les petites mains du parrain de la Nouvelle Orléans écumaient les villages et les hameaux, les quartiers résidentiels de la capitale.

L'obligeant Carlos Marcello disposait à Cuba d'un réseau d'informateurs à faire pâlir d'envie la CIA. Glenda jeta un coup d'œil ému vers le pistolet dont la crosse en ivoire, moulée à sa main, attirait la lumière des soupiraux. L'attorney général des Etats-Unis avait tort de persécuter l'homme qui l'avait si bien reçue à la plantation. Un jour la famille Kennedy s'en mordrait les doigts. Sam Noisette descendait de la cuisine avec une tasse de chocolat posée sur un plateau.

- Bonjour Mam'zelle. Je vais vous apporter un lampadaire. Sinon vous allez vous abîmer la vue à regarder tous ces papiers.

- Merci Sam.

Glenda trempa ses lèvres à la surface du liquide crémeux. Depuis la veille une équipe triée sur le volet passait aux fichiers tous les noms des Américains susceptibles de connaître le projet de Sturgis et Marita. Le renseignement était un métier de moine disait Clyde, provoquant chez Edgar un rictus inédit. Elle se mit à parler toute seule...

- Si Marita Lorenz et Frank Sturgis n'ont pas prévenu Castro, des gens en contact avec eux ont pu recevoir une confidence, deviner un projet. Quelqu'un

s'est rendu à Cuba ou a prévenu un proche sur place. Un coup de fil qui a échappé aux grandes oreilles de l'Amérique. Impossible de surveiller tout le monde !

Spasmée par l'immensité du problème, elle détacha les feuilles dactylographiées tout en demandant à Sam de lui commander un chauffeur. Une demi-heure plus tard elle grimpait à l'arrière de la voiture. Comment faire pour amener la NSA à s'intéresser à l'autre piste ? Lequel des deux Kennedy avait averti Castro ? Là était le nœud du problème. Dans la sacoche, les noms récupérés par la mafia lui serviraient à amorcer la pompes à convaincre. Il faudrait persuader Walter Fichte de faire tourner ses ordinateurs contre la Maison Blanche.

Le parking de Fort Mead, étrangement vide lui rappela que l'on était samedi. Oppressée par l'atmosphère orageuse, elle rejoignit le bureau du chef de la division soviétique. Beaucoup de cadres aimaient venir travailler le Week end.

- Le sous-directeur est dans sa maison de campagne de Severna Park.

Dépitée Glenda regarda le secrétariat désert. Derrière les vitres, d'épais nuage survolaient les couleurs d'automne. Une galerie à Washington exposait des photos extraordinaires. Des gens heureux prenaient le temps d'admirer la nature.

- Si c'est urgent vous pouvez l'appeler. Monsieur Fichte sera ravi de vous entendre.

- Il doit être en famille...

La jeune femme retint au bord des lèvres un flot de sous-entendus qui l'intriguèrent. Un silence bavard lui fit comprendre que le chef de la division soviétique ne serait pas fâché d'être dérangé.

- Passez-le moi.

Les ongles peints firent tourner le cadran du téléphone. Après avoir annoncé la présence de la visiteuse, la main tendit le combiné.

- Bonjour Glenda, je suis à Severna Park. Venez à la maison. Ania et Karolina préparent un barbecue. Aimez-vous les calamars ?

- J'adore !

Elle remercia l'astucieuse secrétaire. Lestée de sa sacoche elle parcourut les couloirs déserts jusqu'au parking où l'attendait l'un des chauffeurs du FBI. Tout en réfléchissant à la manière dont elle procéderait, elle guetta la pluie qui refusait de tomber. En arrivant elle découvrit un paysage de criques aménagées pour la plaisance. Des voiliers, mouillaient entre les rives protégées par la

verdure. Les maisons de briques, peintes en jaune ou en rouge, bordaient les pelouses. Des couples revenant du tennis traversaient des gazons agités par les arrosoirs. Un pays de vacances éternelles. La berline franchit le portail, roula sur le gravier vers une maison séparée de la côte par un jardin en pente. Une fumée bleue s'élevait au-dessus d'un monstrueux barbecue.

Walter Fichte le rouquin, entouré de ses trois blondes polonaises se précipita vers celle qui arrivait.

- Bonjour Glenda. Voici ma femme Paulina, ma fille Ania et Karolina, la dernière qui a eu neuf ans à Pâques.

- J'espère que je ne vous dérange pas en pleine réunion de famille.

- Pas du tout répondit Paulina, intriguée par la sacoche pendue au bras de l'intruse, mal à l'aise dans sa tenue de ville.

- La friture sera opérationnelle dans un petit quart d'heure. Venez dans mon bureau, Glenda. Voyons ce qui vous amène.

Dans l'atelier de pêcheur encombré de paniers à langoustes, des meubles en bois blanc entouraient une vaste table. Glenda y posa son cartable.

- Je vous ai apporté la liste des gens qui à Cuba auraient pu informer Castro sans passer par les Russes. Ce qui expliquerait la faillite de vos interceptions.

- Vous êtes sévère ! Mais vous avez raison. On nous crédite de pouvoirs monstrueux que nous n'avons pas.

- Faute de budget n'est-ce pas ?

- Oui Glenda.

Walter prit la liasse et commença à lire les noms d'une façon plus attentive qu'elle n'aurait imaginer.

- Ils sont classés par ordre alphabétique. Mais vous n'êtes pas obligé de les passer en revue maintenant. Le FBI travaille sur les originaux. Je vous les ai apportés puisque nous n'avons rien à nous cacher.

- Certainement.

Le chef de la division soviétique prit une chaise et commença à éplucher la liasse. Glenda face à lui observait tout en se demandant quand elle passerait à table. Une faim subite lui provoquait des gargouillements agaçants.

- Comment avez-vous eu cette liste ?

- Des agences de voyage qui vivent du tourisme sur la grande île ont bien voulu nous aider.

- Des entreprises qui n'ont rien à vous refuser, je suppose.

- Des amis...

Le sous-directeur tournait les pages les unes après les autres. Arrivé à la lettre P, il sembla hésiter puis continua en silence de manière plus rapide jusqu'à la lettre Z. Après le nom de d'Abraham Zapruder, il releva la tête. D'une voix essoufflée, Walter Fichte interrogea Glenda.

- Que voulez-vous que je fasse de cette liste ? Ce sont des citoyens américains pour la plupart. La NSA ne peut pas enquêter sur eux. C'est interdit.

- Vous pouvez écouter des étrangers en relation avec des Américains. C'est ainsi que vous avez repéré Frank Sturgis. Parce qu'il bavarde avec des mafieux français, des trafiquant de drogue.

- Et même avec des gens de l'OAS si vous voulez tout savoir !

- C'est quoi, l'OAS ?

- En français cela veut dire Organisation de l'Armée Secrète. Ce sont des nostalgiques de l'empire colonial. Ils veulent maintenir l'Algérie dans la France.

- Au FBI nous nous méfions beaucoup des Français.

- Vous n'avez pas tort. N'oubliez pas que je suis britannique.

- Je ne l'oublie pas, Walter.

- Allons voir si le barbecue est prêt.

Glenda suivit Walter sur la pelouse où trois têtes blondes s'agitaient autour d'un nuage de fumée en s'invectivant dans un mélange d'anglais et de polonais.

- Ne restons pas dans le vent, vous pourriez recevoir une escarboucle dans l'œil. Parfois il y a des retours de flammes. Ces outils sont dangereux, répugnants salissants.

- Vous n'avez pas l'air d'aimer.

- Je déteste les barbecues !

- Mon chauffeur n'a pas mangé...

- Je demanderai à Karolina d'aller le chercher. Quand il y a pour six on peut être à dix !

- Sûrement.

Walter Fichte baissa la tête vers ses espadrilles.

- Allons faire un tour avant que tout soit prêt.

Glenda l'accompagna Walter sur le chemin de planches qui bordait l'eau. Comme un quai le sentier courait de maison en maison enjambait des bras de mer. Des yachts amarrés aux pontons clapotaient sur l'eau.

- Comment se passe la prise de commandement de Gordon Blake ? demanda Glenda.

- Le général n'est pas encore officiellement nommé mais il a pris contact avec moi.

- C'est donc vous qui assurez l'intérim, Walter.

- C'est votre faute ! L'affaire des pseudos officiers communistes terrorise la hiérarchie militaire. Les uns sont pressés de partir et les autres ne sont pas pressés d'arriver...

- Je suis désolée.

- J'ai vu le général en dehors de Fort Mead. C'est un spécialiste des communications, un héros de la guerre du pacifique. Comme notre président. Il n'est pas là par hasard. Nous sommes dirigés par des gens de valeur, Glenda.

- L'Amérique a de la chance de vous avoir.

- Gordon Blake ne connaît pas l'univers soviétique. C'est un « japonais » comme on dit chez nous.

- C'est donc vous qui lui apprenez la grammaire du monde communiste.

- Oui.

- La nomination de John McCone, un atomiste de renom à la tête de la CIA, l'a impressionné. Il veut savoir ce que Moscou prépare dans ce domaine.

- Et que prépare Moscou ?

- L'Objet 602.

Ravagée par la faim, elle tourna le regard vers le sous-directeur.

- De quoi parlez-vous ?

- Nous avons intercepté plusieurs transmissions au-dessus de l'Arctique grâce nos stations du Canada et du Royaume Uni. Il y a deux jours j'ai fait

parvenir un rapport à la Maison Blanche. Les Russes ont sans doute terminé la fabrication d'un engin terrifiant.

- C'est-à-dire ?

- Nous pensons qu'il s'agit d'une bombe à hydrogène. Dans ce cas les Russes mettraient fin au traité qui interdit les essais nucléaires atmosphériques. Ils auraient l'intention de la faire exploser au-dessus de la Nouvelle Zemble, c'est-à-dire quasiment au pôle Nord. Ce qui est dangereux pour la banquise.

- Une réplique à l'invasion ratée de Cuba...

- Pour la première fois j'ai pu échanger avec mes collègues de la CIA dans un climat de relative confiance.

- Il serait temps !

- Khrouchtchev aurait demandé au physicien Andrei Sakharov de limiter la puissance de ce monstre à moins de 100 mégatonnes pour ne pas briser les miroirs de Moscou !

- A ce point !

- L'objet 602 ne fonctionne pas seulement à l'hydrogène. Les physiciens soviétiques ont ajouté une charge additionnelle à l'uranium enrichi. Une nouveauté. Dans sa version offensive maximum cette bombe aurait des effets apocalyptiques.

- C'est-à-dire ?

- Quatre engins de ce type réduiraient l'ensemble du Royaume Uni à un sorte d'immense barbecue qui laisserait la place à un parquet vitrifié.

- Mon Dieu, plus de golfs, plus de moutons !

Walter Fichte jeta un regard étrange vers celle qui venait de se tordre une cheville en passant des planches à la pelouse du jardin.

- Il faudrait six bombes pour la France. Une vingtaine pour les Etats-Unis. D'après nos calculs les Soviétiques peuvent en fabriquer une par mois. Mac Georges Bundy, le conseiller à la Défense du président n'en dort plus la nuit !

- Celui qu'on appelle le gros Bundy ?

- Il est maigre comme une canne à pêche.

- Mais il va grossir...

- Certainement à cause des anxiolytiques.

- J'ai cru comprendre que Paulina, votre épouse, travaillait à la NSA.
- Elle dirige le département polonais. Toutes les interceptions dans cette langue sont décryptées à 95 %. Grâce à elle !
- C'est remarquable. Et pour le département russe ?
- Nous décryptons environ 80%
- Pourquoi cette différence ?
- Parce qu'il existe des codes que nous n'avons pas réussi à percer. Nous avons demandé l'aide de l'école mathématique française. Mais De Gaulle a demandé en échange des choses que nous ne pouvions pas lui donner.
- Ce type est insupportable !
- Je ne vous le fais pas dire.

La pluie transformait le barbecue en nid à fumigènes. Glenda crut qu'elle allait défaillir. Elle ôta ses talons hauts pour soulager sa cheville douloureuse. L'orage grondait sur la Chesapeake

Ecole supérieure de renseignement

Stanislas Borontsov, le nouveau chef de l'O.O, le service du contre-espionnage du KGB, ignorait pourquoi Vladimir Semitchastny l'avait choisi. Né en Crimée, rien ne le liait au nouveau président du Comité d'Etat pour la Sécurité. Pire, Tatyana Borontsova, issue d'une vieille famille d'Eupatoria, confite en dévotions, fréquentait les monastères. Intuitive, elle avait compris.

Dans ce poste tu devras liquider des traîtres, des communistes. On ne peut pas dire que tu sois un marxiste-léniniste de choc...Ils ont dû s'en rendre compte. Tu n'es affilié à aucun clan. C'est pour cela qu'ils t'ont élu. Tu es un compromis.

Tatyana avait raison. Comme tous les hommes de pouvoir il vivrait désormais dans la peur. Trop tard pour reculer. Le soleil sur la Mer Noire lui manquait. La Zil officielle qui l'amenait depuis le centre de Moscou s'arrêta à la grille où le chauffeur annonça la visite de l'un des directeurs du Comité d'Etat. La sentinelle, intelligente, demanda s'il s'agissait d'une inspection surprise. Le chauffeur scandalisé se tourna vers Stanislas.

- Dîtes-lui que c'est une visite privée.

En posant les pieds sur le gravier, il se força à faire bonne figure dans son uniforme bleu pâle. Le directeur de l'école se précipita à sa rencontre.

- Bonjour colonel. On vient de me prévenir.

- Merci de me recevoir. Peut-on parler en tête à tête ?

- Mais bien sûr. Je vous conduis à mon bureau.

Au bout d'un parquet ciré comme une patinoire Stanislas pénétra dans une vaste pièce où trônait une statue de Dzerjinski, le fondateur de la Tcheka, un monstre selon Tatyana. Sur les boiseries deux huiles de bonne facture représentaient la Sorbonne et Cambridge.

- Je ne suis pas passé par votre école...

- Vous avez obtenu vos diplômes sur le front. C'est la plus prestigieuse des universités !

- C'est vrai.

Stanislas Borontsov s'approcha d'une Victoire ailée posés sur la table. Il caressa les ailes de marbre de la déesse tout en éloignant l'horrible cendrier qui faisait tâche.

- Elle est magnifique. J'ai toujours admiré chez les Romains cette facilité à inventer des dieux. Pour incarner des concepts.

- Un peu comme Alekseï Stakhanov.

- C'est cela même. Je suis venu chercher une sorte de Victoire ailée, un être rare.

Stanislas se posa sur l'un des fauteuils club en face de son hôte qui en fit autant.

- Je cherche une jeune femme pouvant séduire un scientifique de très haut niveau. C'est une mission délicate.

- Je pensais que vous aviez ce genre de compétence à la Loubianka...

- Le président insiste pour avoir quelqu'un de neuf. N'ayant aucun passé au KGB. Aucune compromission avec qui que ce soit...

- Je comprends.

- Il faudrait que la personne entende le français, puisse s'exprimer dans cette langue sans accent russe.

- Vous cherchez une perle !

- Elle pourrait devoir tuer. On me dit que vous avez une école de moineaux rouges...

- Nous n'avons que de jeunes personnes politiquement irréprochables. Contrairement à ce que racontent des imbéciles à Moscou, elles ne passent pas leur temps dans des orgies et le visionnage de pornographies. Ce sont des jeunes femmes capables de tenir une conversation dans n'importe quel salon de Londres ou de Paris. Elles mangent des petits pois sans les renverser, ne confondent pas Chanel et Guerlain, si vous voyez ce que je veux dire...

- Je crois comprendre.

- J'ai peut-être celle qu'il vous faut.

Le directeur se leva pour appuyer sur un bouton. Quelques secondes plus tard apparut une matrone sanglée dans son uniforme de l'Armée Rouge. Stanislas comprit que les médailles fixées sur la veste ne devaient rien aux alcôves du Kremlin.

- Dîtes-moi, Margarita, où en est l'Ange du Seigneur ?

L'officier féminin pointa sur Stanislas un regard rappelant l'acier froid d'une Kalachnikov. La mère chatte devinait qu'on allait lui arracher une de ses filles. Après un soupire, Margarita répondit à son chef.

- Kalia ne sera pas la dernière de sa promotion. Sa connaissance des langues rattrape le reste. Avec le sport de combat. Elle sera avant-dernière.

- Et le reste ? Les sciences ?

- Elle s'applique, fournit des efforts. La nuit elle travaille ses maths.

- Margarita, je vous présente le colonel Stanislas Borontsov, le nouveau chef de l'O O.

- J'avais deviné. Mes respects mon colonel.

Les deux hommes regardèrent la responsable pédagogique comme deux collégiens vaguement fautifs.

- Pouvez-vous le conduire auprès de votre élève.

Stanislas suivit Margarita le long des couloirs provoquant les garde à vous de garçons et filles dont certains retenaient des fou-rires. Tous dévisageaient celui qui arrivait de la Loubianka, héros de la Grande guerre patriotique.

- Pourquoi l'appellez-vous l'Ange du Seigneur ?

- Kalia Kagan apparaît sur une photo lors d'une cérémonie religieuse en 1941. Le pape lui avait demandé de jouer un ange pour Noël.

- Lors d'une cérémonie ?

- En décembre 1941 la Russie était en très mauvaise posture. Vous le savez mieux que moi colonel. Les Allemands approchaient de Moscou. Staline mobilisait l'Eglise.

- Je me souviens.

- Il fallait bien qu'il y eut des anges. Pour sauver le socialisme scientifique !

Stanislas décela une impertinence toute crue dans la réponse de l'indispensable Margarita.

- Le père de Kalia est un vrai militant communiste, rassurez-vous. Cette petite n'est pas ici par hasard. Elle avait trois ans lorsqu'elle jouait les enfants de chœur.

D'un couloir à l'autre ils finirent par arriver dans un salon illuminé par le soleil d'hiver. Des boiseries d'un luxe raffiné encadraient des miroirs comme à l'Ermitage. Stanislas s'approcha de celle dont les lèvres remuaient devant la glace :

*Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.*

La récitante découvrit dans le miroir l'uniforme apparu dans son dos. Elle se retourna aussitôt. L'œil baltique, transperça Stanislas. Une chose en ivoire retenait ses cheveux en chignon. Un corsage blanc serré par une jupe surmontait

des bottes noires. Les lèvres découvrirent une dentition irréprochable. Après une révérence, elle s'excusa dans un sourire. Irrésistible.

- C'est un poème d'Alfred de Vigny. *La Mort du loup*.

- C'est très beau. Vous parlez un français impeccable. On dirait une Parisienne.

- Kalia s'entraîne devant la glace à poser la langue où il faut pour déjouer les pièges qui pourraient trahir son accent. Elle prend des risques.

- Le résultat est extraordinaire. Félicitations !

Stanislas osa demander à Margarita l'autorisation d'emprunter son élève quelques instants.

- Je crois que Kalia est prête mon colonel. Il y a derrière cette porte un jardin d'hiver convenablement chauffé. Aucun micro n'y a jamais été installé.

Borontsov entraîna sa nouvelle recrue vers l'endroit indiqué. Sans eaux de toilette ni parfum Kalia respirait la santé, la bonne humeur. Ils tournèrent autour d'un massif de plantes desséchées. Stanislas cherchait une entrée en matière.

- Est-ce vrai qu'il n'y a aucun micro ?

Kalia redressa les sourcils et avança le menton en souriant.

- Si Margarita le dit, c'est que c'est vrai.

- Bien sûr.

N'ayant jamais recruté personne, Stanislas s'exprima comme sur le front de la Vistule. En essayant d'être gentil, ce qui ne lui demanda guère d'effort.

- Je cherche une volontaire pour séduire et éliminer un traître. Vous pouvez refuser.

- J'ai été formée pour cela.

- On ne le dirait pas.

- Je me mets à votre place...

Intrigué par l'Ange du Seigneur il se revit dans l'une des chapelles de l'Ermitage.

- Qui est ce traître mon colonel ?

- C'est un ingénieur de l'armement, un physicien atomiste qui transmet des secrets militaires à un homme d'affaire français.

- Les donne-t-il ou les vend-il ?
- Pourquoi cette question ?
- S'il les vend, c'est une infamie de plus.
- Il les donne.
- Ouf !

Stanislas se dit qu'il y avait chez cette fille une candeur spontanée, un charme inhabituel. Kalia Kagan serait capable de tout !

- Comment verriez-vous les choses, lieutenant ?
- Je ne suis encore qu'une cadette...

Stanislas expliqua les habitudes de Lamberville homme d'affaire français qui venait en Russie acheter de la vodka et du caviar.

- C'est en cherchant à acheter des métaux rares qu'il est entré en contact avec des scientifiques. De fil en aiguille il a noué une relation avec Sacha Lemonov.

- Ce qui est rare, est souvent dangereux !
- Lamberville est aussi tombé sous le charme d'Eva Lemonova
- Avec les Français il faut s'attendre à ce genre de chose.
- Sacha vit la plupart du temps à Sarov alors que son épouse réside à Moscou. Où elle s'ennuie.
- L'oisiveté est la mère de tous les vices mon colonel.
- Vous voyez bien les choses, Kalia Kagan...

Vol Genève -Alger

Otto observait depuis le hublot les miroitements à la surface de la Méditerranée lorsque qu'Adnan Khashoggi le sortit de sa torpeur.

- Tu n'as pas peur de te faire arrêter par la police de l'Air et de Frontières en sortant de l'avion à Maison Blanche...

- C'est un risque calculé. J'ai beaucoup plus de chance de perdre à la roulette que sur le tarmac algérien.

- Pourquoi ?

- Haroldson Lafayette Hunt qui représente officieusement le Texas a des relations auprès du FLN qui partage avec Paris le maintien de l'ordre en Algérie.

- Tu as aussi des complicités dans la police française...

- Je préfère dire des amitiés.

- Les réseaux gaullistes pourraient te faire un mauvais sort, t'arrêter.

- J'ai aussi des amis chez les barbouzes gaullistes. Il y a des anciens d'Indochine qui ont combattu avec moi au Vietnam. Cette guerre est un affrontement terrible entre des anciens compagnons de la France Libre.

- Je comprends.

- J'ai des amis dans les deux camps.

- Tu peux aussi acheter des consciences...

- Tu iras loin Adnan !

La Caravelle de Swissair entamait la phase finale de son approche. Otto atteignait une forme de détachement qu'il n'avait jamais éprouvé. Il quitta la cabine en compagnie d'Adnan pour se rendre au contrôle douanier. Le policier de l'Air et des Frontières jeta à son passeport un coup d'œil superficiel. Un milicien du FLN en fit autant. Ils se retrouvèrent dans l'aérogare où l'attendait le majordome d'Haroldson Lafayette Hunt sanglé dans son uniforme de janissaire. L'effondrement de l'empire français auquel il assistait depuis Dien Bien Phu prenait des airs d'opéra-comique.

Les deux voyageurs furent conduits vers la Cadillac bleue Delville qui les emmena aussitôt vers le centre d'Alger. Otto présenta Ahmed Kebir à Adnan et interrogea son Harki sur la situation.

-Comment ça se passe ici ?

- Les Pieds Noirs se sentent abandonnés. Les gens se calfeutrent chez eux. Le FLN exerce le pouvoir dans les zones qu'il contrôle. Tout le monde attend le contenu des accords qui seront négociés à Evian.

Sur les murs, Otto découvrait les affiches des uns et des autres. Partout les trois lettres OAS décoraient les murs. L'absence de femmes et d'enfants aussi bien musulmans qu'européens n'était pas un bon signe. La voiture grimpait vers El Biar. Derrière un alignement de palmiers il reconnut la maison d'Haroldson Lafayette.

Le milliardaire sortit sur le perron pour saluer Otto et le Saoudien qui remercia H.L.Hunt pour la mise en relation du groupe BTP Bin Laden avec la compagnie Kenworth

- Mon cher Adnan le business est une affaire simple. Tout tient dans l'information entre le problème et la solution.

- C'est bien vrai.

- J'ai des choses à dire au légionnaire. Marisol va vous faire visiter mes installations. Ensuite nous irons voir le futur gouvernement algérien.

La Mexicaine enveloppa le jeune Adnan de ses bras puissants avant de lui faire traverser une forêt de téléscripateurs en phase accélérée de crépitements. L'opéra-comique continuait. Otto se retrouva dans le bureau de son nouvel employeur.

- C'est bien d'avoir amené le petit Khashoggi. Il nous aidera à faire passer des messages. Où en êtes-vous, Otto.

- Je travaille pour vous...

- Je veux parler de l'Armée française, de la Légion étrangère et de vos conneries d'OAS. Vous ne croyez tout de même pas à l'Algérie française.

- Je n'ai pas changé de convictions.

- Ce sont des foutaises ! Vous êtes devenu français. Quand on est allemand, c'est une déchéance. Laissez tomber De Gaulle et ses services secrets. Quittez l'armée. Venez chez moi. On vous trouvera une petite blonde. Elle vous fera de beaux enfants. L'avenir est américain, Otto.

- Laissez-moi encore quelques jours. Le Sahara peut devenir indépendant de l'Algérie. Tout ça va se discuter à Evian.

Haroldson sourit d'un air entendu en se grattant le menton.

- Si je comprends bien la France et le futur Sahara vont monter dans ma Cadillac pour sonder les relations entre l'Amérique et l'Algérie. Vous avez raison. L'économie n'est rien d'autre que le d'énergie transformée. Dans le fond vous êtes un homme de renseignement.

Otto répondit par un silence prometteur ; celui que le milliardaire attendait pour épater à Dallas, les rois de l'énergie fossile. Ceux dont il représentait les intérêts sans oublier les siens. Sous chaque compagnie se cachait un ego aussi profond qu'une couche géologique.

H. L. Hunt prit lui-même le volant en direction du Sud-Ouest. Otto reconnut la station d'essence. Des gamins leur adressèrent des signes de la main. Une demi-heure plus tard, ils bifurquèrent en direction d'El Bridja avant de s'engager sur un chemin de terre. Au bout du chemin deux combattants de l'ALN les invitèrent à garer la voiture dans un hangar désaffecté. De là ils furent conduits à travers champs vers une maison gardée par quelques soldats. Les hommes en armes dévisagèrent Otto qui même sans uniforme sentait le combattant du désert.

Dans la pièce principale qui tenait lieu de cuisine ils furent reçus par un jeune homme à l'œil rusé au regard intelligent qui se présenta en déclinant son nom : Abdelaziz Bouteflika. Le milliardaire s'attendait à un senior et garda pour lui son désappointement. Tout le monde prit place autour d'une grande table. Deux gosses se précipitèrent avec du thé à la menthe et des gâteaux secs.

- Le gouvernement provisoire vous remercie d'être venu monsieur Hunt. Nous ne connaissons pas la personne qui vous accompagne.

- Otto Heinner était chargé de la sécurité des installations nucléaires française. C'est un domaine qu'il connaît parfaitement. En tant qu'industriel, j'ai confiance en lui. Je sais que avez de nombreux contacts avec d'autres officiers français dans le cadre des négociations en cours. L'ennemi d'hier est devenu un partenaire. Le Texas ne porte aucun jugement sur les relations que vous entretenez avec la France.

- J'entends bien...

Abdelaziz Bouteflika dévisageait Otto d'un air méfiant.

-Si je comprends bien monsieur Heinner est devenu une sorte de consultant...

- C'est exact. Quant à moi Je ne suis qu'un pauvre pétrolier. L'extraction des hydrocarbures ne demande pas beaucoup de génie. C'est comme la pluie, un don de Dieu. Nous sommes ici pour explorer une dynamique des fluides. Faire en sorte que ceux qui ont été gratifiés par la Providence ne soient pas entraînés dans une chute des prix qui nous ruinerait. Ou une hausse inconsidérée qui ruinerait nos clients ce qui reviendrait au même.

Abdelaziz Bouteflika semblait se détendre.

- L'Algérie indépendante écoute tout le monde. Nous n'avons aucun préjugé en matière de gaz et de pétrole.

- Nous pouvons donc parler.

- Exactement.

Que vouliez-vous nous dire monsieur Hunt ?

Haroldson Lafayette leva la tête vers le plafond à la recherche d'une entrée en matière.

- Tôt ou tard l'Algérie sera victime de la surproduction mondiale. L'or noir est tellement abondant que les producteurs doivent se regrouper comme disait Karl Marx.

- Vous êtes marxiste, monsieur Hunt ?

- Absolument. Je place mon argent de poche dans des associations d'extrême gauche. Investir à droite ne sert à rien. Ça ne rapporte que des coups.

Abdelaziz considéra son interlocuteur avec effarement puis avec curiosité. Haroldson poursuivit sa démonstration.

- En 1928 à l'initiative de Standard Oil de John Davison Rockefeller toutes les compagnies anglo-saxonnes se sont engagées lors de la rencontre d'Achnacarry en Ecosse à stabiliser le marché mondial du pétrole. Après la guerre le même arrangement mais plus politique a été conclu entre l'Arabie Saoudite et les Etats-Unis.

- Je suis au courant.

Tous les partenaires s'engagent à stabiliser leurs parts du marché, mettre en commun leurs usines et installations déjà en place. L'idée est de répondre à un accroissement réel de la demande en ne construisant que ce qui est nécessaire.

- C'est une sorte d'entente.

- Exactement. Nous supprimons toute production excédentaire. Une compétition non maîtrisée revient à augmenter inutilement les prix de revient.

- Si je me souviens, il y a quelques années votre département du commerce a déclaré que vos ententes contrevenaient à la réglementation anti-trust des Etats-Unis...

- C'est exact. Il y a eu une enquête criminelle ordonnée en 1952.

- Et alors ?

- John Edgar Hoover, le directeur du FBI a écrit une lettre au président Truman disant que la publication de ces investigations favoriserait les concurrents de l'Amérique.

- Et alors ?

- La maison Blanche a suivi les recommandations de monsieur Hoover.

Abdelaziz Bouteflika réfléchissait tout en apprenant la marche du monde. L'avenir de l'Algérie apparaissait radieux, nimbé dans une vapeur d'hydrocarbures.

- Que pensez-vous de la création de l'OPEP monsieur Hunt ?

- Il y a une tendance naturelle chez les producteurs à s'organiser. Tant que la prospérité de l'Occident durera, celle des pays pétroliers durera. Nous avons besoin les uns des autres. C'est tous ensemble que nous sauverons la prospérité de la planète. Nous devons nous parler nous écouter.

- Et l'Algérie dans tout cela ?

- Votre pays choisira la politique qui lui convient, seul ou avec l'OPEP. Peu importe les formules.

- C'est-à-dire ?

- Le pétrole est un fluide qui coule entre ceux qui le pompent et ceux qui le consomment. Il existe entre les deux des variations infinies de transports et d'intermédiaires. Chacun est libre de faire ce qu'il veut. Mais pour éviter l'anarchie il est bon de se parler. De temps en temps.

- J'entends bien

- Qui représentera l'Algérie sur le marché pétrolier ?

- Ce n'est pas encore décidé.

- Puis-je vous présenter monsieur Adnan Khashoggi qui nous aide en Arabie à faire rouler des camions dans le désert ?

-Volontiers.

Otto quitta la table pour rejoindre Adnan qui fumait une cigarette près de la Cadillac sous l'œil suspicieux des militaires.

- Le futur gouvernement algérien aimerait te voir...

- Allons rencontrer les Maghrébins...

Thirtieth place

Glenda alla ouvrir elle-même la porte de la maison. Il était rare qu'Hélène Gandy vienne en personne à Thirtieth place. Dans une affaire où la trahison du président en faveur de Castro apparaissait en filigrane deux précautions valaient mieux qu'une. Oncle Edgar craignait les écoutes du ministre dans le bâtiment qu'occupait aussi l'Attorney général des Etats-Unis.

Sam noisette proposa une tasse de chocolat à celle qui détenait tous les secrets de l'Amérique. Hélène déposa sur la table de la cuisine la sacoche contenant les premiers résultats de l'enquête sur les Américains ayant séjourné à Cuba dans les semaines précédant la tentative d'assassinat du dictateur communiste. La chevelure séparée par une raie surmontait un sourire complice.

- Avez-vous trouver quelque chose ?

L'indispensable Miss Gandy comme l'appelaient Edgar et Clyde, répondit à l'interrogation de Glenda.

- Oui Glenda. Bravo pour votre intuition. En nous concentrant sur la lettre P nous avons avancé plus vite que prévu. Nous arrivons dans des eaux où vous seule pourrez naviguer. C'est ce que pense le directeur.

- A ce point-là ?

- Oui.

Hélène présenta la chemise cartonnée contenant le dossier de Pettyjohn Abraham et Eléonor, née Somerset.

- Le couple est d'origine britannique. Marié et vivant à Chypre à Akrotiri jusqu'en 1952. Abraham est spécialisé dans l'accastillage. Il gère un prospère atelier pour équiper les bateaux de plaisance. Tous les deux pratiquent la pêche sous-marine. Il y a neuf ans ils s'installent aux Etats-Unis et rachètent un atelier de réparation naval à Cape Saint Claire. Ils ont un enfant un garçon de huit ans. Le gamin s'appelle Hamlet.

- Intéressant.

- Les Pettyjohn sont honorablement connus. Ils fréquentent l'église baptiste de Severna Park. D'après le fisc, ils figurent au nombre des bienfaiteurs. La famille voyage sur la côte Atlantique. Au début de l'année ils ont visité La Havane. Ils sont descendus au Hilton trois jours avant la tentative d'assassinat de Castro.

- Sait-on s'ils ont appelé Fidel ?

Miss Gandy haussa les sourcils en entendant la façon familière dont Glenda évoquait le dirigeant communiste. L'indulgence avec laquelle le directeur avait appris les frasques de sa nièce sur le cargo vénézuélien avait surpris Miss Gandy. Lui avait même donné des idées...

- Le FBI n'a recueilli aucun élément. L'enquête se poursuit. Nous avons des amis au Hilton et ailleurs sur l'île.

- Je m'en doute répondit Glenda vaguement gênée.

- Il y a quelques jours les Pettyjohn ont séjournés à Palm Beach en Floride, la station balnéaire où les Kennedy possèdent une maison de famille...

- Et alors ?

- Rien de probant mais deux jours avant leur arrivée les travaux ont commencé.

- Quels travaux ?

- Le Pentagone prépare la construction d'un abri antiatomique pour le président en cas de guerre nucléaire. Avec les progrès balistiques des uns et des autres le monde peut être plongé dans l'horreur nucléaire à tout instant.

-A-t-on remarqué des allées et venues bizarres autour de la maison ?

- Non.

- Lorsqu'ils étaient à Chypre les Pettyjohn ont été verbalisés pour avoir garé leur voiture sur un parking interdit à proximité de la base de la Royal Air Force.

- C'est tout ?

- Oui mais c'est un indice.

- Miss Gandy, peut-on dire que ces gens sont des espions britanniques travaillant pour les Russes ou les Français ?

- Rien ne le prouve mais je vous ferai remarquer qu'ils travaillent près d'Annapolis et de son école navale. Pourquoi nous avez-vous demander de chercher en premier les gens dont le nom commence par la lettre P.

- Parce que j'ai vu Walter Fichte ralentir son regard sur l'une des pages. Environ deux secondes.

- Et alors ?

- Je n'en déduis rien de spécial. Juste une intuition. Pourquoi avez-vous choisi ce nom plutôt qu'un autre Miss Gandy ?

- Parce que les Pettyjohn habitent Cape Saint Claire où vivent beaucoup de fonctionnaires de la NSA. Il y a même un quartier où ils sont entre eux. Peut-être ont-ils rencontré quelqu'un qui leur a annoncé le projet d'attentat contre votre ami Fidel...

Glenda se remémorait sa première conversation avec Walter Fichte et le chef de la division française dans la salle des ordinateurs. La NSA avait à plusieurs reprises capté des conversations de Sturgis avec les trafiquants de la French Connection. « Dentifrice » était un bavard impénitent.

- La NSA écoutait Sturgis et donc Marita Lorenz. Ces deux-là ont peut être prévenu Castro. Ou alors la NSA a prévenu directement la Maison Blanche qui a alerté le dictateur...

- On peut aussi imaginer que la NSA ait prévenu les Français pour faire échouer une opération de la CIA. C'est ce que pense votre oncle...

- Vous avez raison Miss Gandy. Dans ce genre d'affaire il faut raisonner simplement. Le grand ennemi de l'Amérique est l'Amérique elle-même.

- Il faut lever le doute. Si ceux-là sont innocents, nous devons finir par enquêter sur le bureau ovale lui-même.

Après le départ de Miss Gandy, Glenda appela Sturgis qui avait pris une chambre dans un hôtel d'Annapolis.

- Bonjour Frank, du nouveau ?

- J'ai travaillé sur vos suspects.

- Et alors ?

- Je te raconterai de vive voix.

- On se retrouve à 14 h 00 sur le parking de l'église baptiste de Severna Park.

- OK Miss.

*

Assise à l'arrière de la voiture Glenda observait la campagne de Severna Park. Edouard Huntington, le chef de la division française de la NSA avec son nœud papillon l'avait intrigué. Comme disait le directeur du FBI, la Constitution devrait interdire l'élection d'un catholique à la présidence des Etats-Unis. En tant que femme elle ne pouvait malheureusement pas être initiée en loge comme son oncle. Une injustice criante à laquelle elle apporterait une solution. En attendant l'Amérique devait se construire dans la discrétion, loin des spots. La Ford noire se gara devant la petite église de bois blanc. Un regard circulaire lui permit de repérer « Dentifrice » dans l'ombre d'un magnolia. Elle le rejoignit sur la pelouse qui entourait le bâtiment.

- Qu'as-tu trouvé sur Huntington ?

- J'ai microté la maison mais pour l'instant je n'ai rien entendu de suspect. Une famille bon chic bon genre. Comme les autres.

- Et Walter.

- Walter Fichte loue à Cape Saint Claire une maison appartenant à la NSA son employeur. Pourquoi me fais-tu venir ici.

- Parce que Walter possède aussi une maison de campagne à Severna Park. Pour les parties de pêche et le barbecue.

- Le veinard. Pourquoi ce rendez-vous ici ?

Glenda tendit la main en direction de l'église de bois blanc.

- Les Pettyjohn, des citoyens britanniques qui travaillent à Cape Saint Claire étaient en vacances à La Havane quelques jours avant que tu envoies Marita assassiner Castro...

- Comment auraient-ils su ?

Glenda se dirigea vers l'entrée du bâtiment. La porte était ouverte pour cause de ménage. Elle salua l'employée du service d'entretien, une black armée d'un seau et d'un balai, en répondant à son sourire. Accompagnée de Sturgis elle se dirigea vers la table où étaient alignées des feuilles d'information sur les activités paroissiales. Sur un panneau, le pasteur entouré d'un groupe d'hommes et de femmes souriait face à la caméra. A côté de l'agrandissement figuraient les noms des membres du conseil. Elle pointa le doigt sur celui de Eléonor Pettyjohn.

- Elle fait partie de l'équipe des catéchistes.

Sturgis étonné émit une sorte de grognement.

- Tu penses qu'elle obtenu l'information en venant dans cette église...

- Marita ne venait pas ici ?

- Certes non !

- A qui penses-tu ?

- Je pense à Huntington le nœud papillon qui écoute les Français. Je pense aussi à Walter Fichte dont le regard s'est arrêté une seconde sur la lettre P comme Pettyjohn. Vient-il ici ?

Sturgis considéra sa voisine avec effarement. Comme s'il voyait un sous-marin russe percer la surface de la Chesapeake.

- Tu veux que j'enquête sur les deux principaux sous-directeurs de la NSA ? C'est incroyable ! J'ai déjà assez d'ennuis.

- Non Frank. ! Je veux que tu enquêtes sur les Pettyjohn, des étrangers, des britanniques au comportement bizarre. N'oublions pas que Cambridge et d'autres écoles anglaises furent et sont encore des fabriques d'espions communistes. L'Angleterre est encore plus vérolée que la France par le marxisme -léninisme. Ce qui n'est pas peu dire.

- Mais comment ont-ils su pour Marita ?

- Je n'en sais rien.

« Dentifrice » comme ces chiens dont le pelage rappelait les toilettes de leur maitresses prit une teinte verdâtre.

- Eh oui Frank, un de ces deux messieurs t'a peut être entendu parler de Castro à Marita...

L'italo-américain respirait mal, considérait l'église comme un immense confessionnal. Pourtant Glenda moulée dans son tailleur n'avait ni l'allure d'un prêtre ni celle d'un pasteur. La femme de ménage observait ce couple étrange intéressé par les activités religieuses de Severna Park.

- Si tu découvres une relation entre nos suspects et les Pettyjohn nous t'offrons une forme de vengeance. Tu rachèteras tes indiscretions par un coup de maître. Ta faute devient l'occasion de te relever. Ton nom entre dans l'Histoire !

Glenda saisit Sturgis par la main et l'emmena près du chœur où une immense croix les surplombait de sa hauteur vertigineuse.

- C'est près d'ici que l'un des Pettyjohn a été prévenu de ton projet d'assassinat par Huttington ou Fichte. Il doit y avoir une sacristie, un local pour la chorale, des appartements.

- Si c'est pour un mariage il faudra revenir ce soir car le pasteur est à Washington pour la journée.

Glenda et Sturgis se retournèrent d'un seul mouvement pour dévisager celle qui tenait son balai à bout de bras.

- Il a promis de me ramener un aspirateur...

- Nous reviendrons chère madame. Vous avez une belle paroisse.

- Venez le dimanche, vous verrez, il y a des chants magnifiques.

- Connaissez-vous les enfants des Huttington et des Fichte ?

La brave femme réfléchit avant de tourner la tête de droite à gauche.

- Ces noms-là ne me disent rien.

- Pourtant vous connaissez tout le monde...

- Oui mais pas ceux-là.

Moscou

Anna Kaganova regardait sa fille s'examiner devant le miroir qui à lui seul occupait la moitié du mur de la loge, rue Souvorov.

- C'est une toilette magnifique ! Si ton pauvre père te voyais, il serait fier...

- Nous allons ouvrir une délégation à Paris à l'ambassade de Russie. Maintenant je fais partie d'Intourist. Le plus drôle c'est qu'on me demande de m'exprimer en français avec un léger accent russe...

- Alors que tu as tant travaillé pour parler comme une native !

- La vie est drôle.

- C'est pour ça que tu es tout excitée ? Je croyais que tu en avais encore pour six mois d'étude.

- C'est une sorte de stage. On m'envoie là-bas pour me perfectionner et ramener des touristes étrangers.

- Des espions !

- Maman, Staline est mort...

- C'est bien dommage ! Nous sommes gouvernés par des pitres !

- Maman, la Russie a besoin de devises. Les Français ont une monnaie forte. On va leur faire payer cher les églises à bulbes. J'irai me promener sur les bords de la Seine, écouter des conférences gratuites au Collège de France, manger des grenouilles des escargots de Bourgogne. C'est plutôt sympa...

- C'est dégoûtant !

- Ne sois pas négative...

- En parlant de nourriture j'ai appris qu'il y a un frigidaire d'occasion disponible au Kolkhoze 17. Ça pourrait servir pour l'immeuble.

- J'irai te le chercher avec la camionnette.

- J'espère que tu trouveras des ivrognes pour t'aider à le charger et le décharger. Tous des fainéants ! Méfie-toi. Habillée comme ça tu risques de te faire violer.

- Maman, je saurai me défendre.

- Ca je sais...

Une demi-heure plus tard Kalia se faisait déposer par une voiture du KGB devant le Goum. Arrivée à l'avance elle parcourut la grande galerie avec un objectif précis. L'année précédente le Comité de la mode soviétique avait ouvert une antenne non loin de la célèbre fontaine. Des fâcheux prétendaient que Staline avait voulu détruire le Goum, une désinformation propagée par la CIA pour démoraliser les femmes russes ! Le rayon des fourrures lui remua les tripes. Le colonel Borontsov que l'on disait proche du nouveau président, lui avait dit qu'elle toucherait une prime en cas de réussite. Un homme bien élevé, ce colonel sans tabac et sans alcool.

Après une déambulation à travers les stands elle regarda l'affiche du cinéma puis se dirigea vers l'endroit à l'heure prévue. Un agent du KGB trop repérable lui fit le signe de tête convenu. Sacha Lemonov débarqué à la gare de Kiev venait de sauter dans un taxi. Avec un naturel étonnant, elle s'approcha de la boutique Beluga dont l'achalandage allait bien au-delà des caviars et vodka de toutes sortes. Un ravissement pour l'œil. L'employé arborait sur sa blouse le petit drapeau français indiquant sa qualité de traducteur. L'homme la reconnut tout de suite. D'un coup d'œil discret il lui indiqua l'une de ses deux cibles.

Gaston Lamberville portant à la main la même sacoche noire que celui qui allait arriver faisait semblant de s'intéresser à la dernière liqueur de vodka ukrainienne. Selon la Pravda le produit faisait un tabac dans le Nord de la France. L'homme d'affaire selon une source parisienne du KGB vendait les dossier aux Américains et aux Chinois après les avoir donné à la police politique du général De Gaulle. Elle s'approcha armée de son sourire, libérée du chignon réglementaire.

- Bonjour mademoiselle, j'ai ce qui vous faut mais ce monsieur m'a déjà passé commande avant vous. Je ne sais pas si nous aurons les produits à temps...

Kalia s'adressa à l'homme qui s'excusa dans un russe lamentable.

- Vous êtes français monsieur ?

- Gaston Lamberville.

- Kalia Dolgoroukova

- Vous appartenez à une famille prestigieuse. Vous parlez un français merveilleux...

- En fait je n'ai qu'un lien très ténu avec l'une des branches de la famille. Je vois que vous connaissez l'histoire russe.

- J'adore votre pays. Si je comprends bien, je vous cause des ennuis en empiétant sur vos commandes. Dans quoi travaillez-vous ?

- Je viens d'être embauchée par Intourist. Je vais aller m'occuper de la branche parisienne le mois prochain. Je suis ici pour passer des commandes de produits qui seront livrés en France.

- Nous faisons le même métier !

- C'est trop drôle !

Lamberville faillit éclater de rire. Une table de dégustation se libéra à côté du stand. Sans dire un mot Kalia jeta un coup d'œil vers la carte.

- Voulez-vous boire quelque chose ?

- Je n'ose pas. Nous sommes en concurrents...

- Cela peut s'arranger.

Vingt minutes plus tard, Gaston plongé dans les yeux de Kalia, répondait à aux questions de sa « concurrente » sur tous les endroits de Paris qu'il conviendrait de visiter.

- Pour faire venir des Français à Moscou je suppose que vous passerez par France-URSS.

- Evidemment.

- Il existe d'autres filières...

- Je suis impatiente d'apprendre.

Tout à coup Gaston leva la tête vers un petit homme à moustache. Sacha Lemonov descendu de son taxi paraissait mal à l'aise, méfiant.

- Sacha laisse-moi te présenter Kalia Dolgoroukova, une de tes compatriotes qui le mois prochain sera à Paris.

L'ingénieur atomiste posa sur la Russe un regard suspicieux puis tourna la tête à 180° à la recherche d'un imperméable suspect. Ces Français étaient d'incorrigibles dragueurs capables de tout faire rater. Lorsqu'il prit un siège Kalia fit semblant de ne pas remarquer la sacoche noire. Le garçon du stand apporta les deux bouteilles de liqueurs tout en faisant comprendre qu'il avait une préférence pour l'une des deux.

- Vous avez peut-être des actions chez eux...

Kalia et Gaston éclatèrent de rire. Le Français porta à ses lèvres le premier petit verre, fit claquer sa langue contre le palais.

- C'est un goût de prune qui plaira aux parisiens. Tu devrais goûter Sacha.

Agacé le scientifique se laissa convaincre tout en regardant la sublime beauté d'Intourist.

- Vous comptez aussi vous fournir au Goum ? demanda Kalia.

- Non. Enfin peut être. Je ne sais pas...

- Sacha doit retourner chez lui.

- Moi aussi répondit Kalia en regardant sa montre. Je dois prendre le train pour Arzamas. Ma grand-mère est de là-bas Je vais lui dire au revoir avant de prendre l'avion pour Paris. Je vous laisse ma carte de visite.

Kalia sortit de son sac à main un bristol aux couleurs d'Intourist et le remit à Gaston Lamberville avant de s'en aller.

- Au revoir Kalia.

- Adieu Sacha.

Trois quart-d 'heure plus tard sur le trottoir de la station de taxi du Goum elle attendit que l'homme en imperméable lui donne le signal. Sacha Lemonov sortait du magasin.

- Vous allez quelque part ?

- Oui. Je retourne à Sarov.

- Ça tombe bien. Arzamas est sur la ligne. On partage un taxi ?

L'ingénieur hésita regarda alentour puis rassuré accepta. Assis sur la banquette arrière ils s'observèrent en silence sans s'adresser un regard. Sacha Lemonov respirait mal. Peut-être était-il asthmatique. Ce fut elle qui entama la conversation.

- Vous croyez qu'on peut faire confiance à ce Lamberville ?

- Pourquoi me demandez-vous cela ?

- C'est quand même un capitaliste. Il m'a raconté qu'il avait reçu une grosse commande des Américains. La vodka à la prune fait fureur sur les campus depuis que Che Guevara en a bu lors d'un reportage de la BBC. C'est dingue.

- Je ne savais pas répondit Sacha en transpirant.

- Il m'a dit qu'il connaissait des Russes de New York qui pourraient nous aider à implanter une antenne d'Intourist. Vous y croyez ?

- Pourquoi pas.

- Nous avons besoin de devises.

- Il nous manque tellement de choses...

Le taxi arriva enfin devant la gare de Kazan dont Kalia aimait la tour, massive, maternelle.

- Vous ne trouvez pas qu'elle ressemble à une énorme pâtisserie ?

Etonné, Sacha traça une courbe invisible entre le bâtiment et les yeux de Kalia. L'homme qu'elle allait tuer semblait épuisé, au-delà du temps.

- Ne soyez pas sceptique Sacha. Mon père m'emmenait ici voir partir le Transsibérien. Nous mangions des glaces. Une larme coula sur la joue de l'Intourist.

L'ingénieur, les mains crispées sur la sacoche la regardait. La mort sublime pleurait à ses côtés devant la gare de Kazan. Il desserra le nœud de sa cravate en repensant à une phrase d'Epictète. Une sorte de soulagement avant la fin.

- Vous ne m'avez toujours pas dit dans quel secteur vous travaillez. Il est vrai que Sarov est une ville interdite...

- Je fais dans les poudres.

- Ce doit être passionnant !

- Oui.

Sur le trottoir ils marchèrent comme n'importe quel couple vers la salle des pas perdus. Plusieurs fois Sacha tourna la tête à la recherche d'un danger. Morana, la déesse de l'hiver marchait à ses côtés. Ils levèrent la tête vers le panneau d'affichage. Le train pour Sarov était annoncé avec une heure de retard.

- Ca nous laisse le temps de manger quelque chose. Vous n'avez pas l'air bien, Sacha. Un heure de retard, ce n'est rien.

- C'est vous qui le dites.

- Il est vrai que vous êtes ingénieur...

- Vous ne prenez rien ?

- Non.

Kalia commanda un « bortsch transsibérien » avant de s'excuser.

-Je vais me laver les mains.

Sacha Lemonov transpirait de plus en plus. Ses yeux décolorés acceptaient l'inévitable. Elle n'allait pas tuer n'importe qui...

- Allez-y je vous attends.

Parvenue dans les toilettes, elle pénétra dans l'une des cabines, sortit de son sac à main la petite aiguille, la fixa à l'aide d'un élastique sous la paume de sa main gauche. Sans émotion particulière elle agit selon la procédure de l'école. En retournant dans la salle elle s'aperçut que Sacha avait disparu et se traita de conne ! Sa première mission était un échec cuisant ! Elle se précipita vers l'un des garçons.

- Où est passé l'homme qui était avec moi ?

- Là, mademoiselle.

Des gens accouraient vers une silhouette étendue par terre. Elle reconnut les chaussures et comprit. Des gens criaient, s'agitaient.

- Appelez une ambulance !

- Trop tard, il vient de faire une crise cardiaque.

- Il ne respire plus.

Kalia aperçut les yeux révulsés de celui qu'elle n'aurait plus besoin d'empoisonner. Le cyanure devant provoquer l'arrêt du cœur était désormais inutile. Discrètement elle détacha l'élastique qui retenait la seringue désormais inutile. La sacoche noire trainait par terre. Elle s'en empara au moment où une femme tendait le main vers l'objet.

- Je suis sa secrétaire ; nous partions pour Sarov. Il faut que je prévienne le directeur.

Méfiant, la babouchka s'éloigna de cette fille d'Intourist qui n'était pas plus secrétaire que Nikita Sergueïvitch Khrouchev n'était danseur étoile au Bolchoï. De retour dans les toilettes, elle renonça à jeter la seringue dans la cuvette. Cet accroc inattendu au règlement provoqua un frisson étrange. Héritière d'une enfance solitaire, Kalia entretenait avec elle-même des conversations qui ne manquaient pas d'intérêt.

- On ne sait jamais, ça peut servir un jour...

Le cartable contenait le prix de la trahison. Combien De Gaulle payait-il ses espions ? Curieuse, elle ouvrit sans difficulté. A la place des liasses plastifiées de la Banque de France elle découvrit un document rédigé en anglais classé ultra secret par le Pentagone à Washington. Le texte, photos et schéma à l'appui décrivait sur une trentaine de pages le missile de moyenne portée PGM 19 Jupiter mis au point par l'équipe de Wernher von Braun et ses Allemands à Huntsville dans l'Alabama.

Après la mort naturelle de celui qu'elle devait tuer elle subit un deuxième choc. Sacha Lemonov était en route pour Sarov avec les secrets balistiques des Etats-Unis. Qui avait-elle tué ? Pourquoi ?

De retour dans la salle de restaurant elle aperçut Stanislas Borontsov le chef de l'O O en personne. Celui qui l'avait sortie de l'Académie.

- Kalia vous avez été formidable de sang-froid.

- J'ai aussi récupéré la sacoche ! Il y avait trop de gens autour de lui.

- Bravo.

- Vous avez regardé ?

- Maintenant c'est l'argent du parti !

- Très bien.

- Que dois-je faire mon colonel ?

- Rentrez chez vous. Vous êtes en congé car vous l'avez mérité. On vous contactera.

Pour se calmer les nerfs elle rentra chez elle à pied en ruminant. Les immeubles paraissaient soudain gris. Envolées les couleurs de Moscou la radieuse. Dans quoi s'était-elle fourrée ?

- Eh bien mon bébé tu en fais une tête !

Kalia raconta à sa mère la mort accidentelle du traître et l'incroyable contenu de la sacoche.

- J'ai peut être tué un héros.

- Oublie toutes ces choses ! Tu côtoies désormais des mystères inatteignables. Dans quatre ou cinq ans tu découvriras la vérité au détour d'une conversation dans que tu ne peux imaginer aujourd'hui. Laisse faire le destin.

- Oui Maman. Je vais me changer les idées. Il faut que je marche pour me calmer.

- C'est cela.

Moscou repassait à la couleur. Emoustillée, elle remonta la rue Souvorov jusqu'à l'impasse donnant accès à la boutique de Victor. L'orphelin de la Grande Guerre patriotique, affecté de plusieurs malformations y tenait une boutique inutiles où la seule cliente assidue s'appelait Kalia.

- J'ai mérité de décompresser...

Dar El Beïda

Après l'avoir lu, Otto déchira la carte postale glissée sous sa porte. Il quitta la chambre pour descendre prendre son petit déjeuner. Son ouïe exercée perçut un calme inhabituel. Avant de voir Alger il sentit l'atmosphère. Le Zarathoustra avait été transféré en 1954 après la défaite de Dien Bien Phu au Vietnam. L'établissement était devenu l'ancre des nostalgiques de l'Indochine. Les survivants venaient tirer leur coup avant de rejoindre les Aurès.

Une famille de métros déjeunait en silence avant de quitter l'Algérie par les airs. Zara astiquait ses cuivres d'un air triste. Depuis la salle à manger on apercevait les bâtiments de Maison Blanche. La Tunisienne s'approcha de la table où fumait la cafetière.

- Alors beau gosse, bien dormi ?

- Ca va. As-tu entendu quelque chose ?

- Ton nom a été évoqué au palais du délégué général. On dit que tu as déserté après le Coup d'Etat. Je n'ai pas entendu parler de mandat d'arrêt. C'est étrange.

- C'est le bordel partout. Côté Renseignement Généraux ?

- Ils sont passé hier. Ils ne m'ont posé aucune question à ton sujet. L'atmosphère est bizarre. Tout le monde se méfie de tout le monde. On égorge, on torture partout. Ca me rappelle la fin de l'Indochine, en plus sec.

- Je suis bien d'accord.

- Moi aussi je vais quitter l'Algérie.

- Pourtant tu es arabe, Zara...

- Je retourne au Vietnam. Là-bas il y a des conseillers américains qui s'emmerdent. A chaque permission il faut traverser le Pacifique pour aller voir bobonne et les gosses. Ça en dissuade certains.

- Tu avais les plus belles Tonkinoises d'Indochine. Des femmes qui savaient rire. Des amours.

Zara releva les sourcils. Otto avait changé. Il n'était plus tout à fait le même homme.

- Mes filles qui m'ont écrit. Il n'y a pas que toi qui reçoit des cartes postales. Elles veulent que je rentre. Elles sont fascinées par les dollars.

- Tu étais une mère pour elles.

- Elles me manquent aussi.

Une larme descendit sur la joue de la mère maquerele. Otto repensa à la rosée sur les orchidées, Il revit les bâtonnets d'encens devant l'or des statues. Ils songea aux paras au colonel Bigeard à tous ces morts tombés dans les rizières.

- Qui va te protéger à Saïgon, Zara ?

- Je me disais que tu pourrais faire quelque chose. Tu as le bras plus long qu'on ne le pense.

- Je vais essayer.

- Je savais que je pouvais compter sur toi. Tu avais plus d'allure en uniforme. C'est quoi cet accoutrement de civil ?

- C'est une saharienne comme on dit à Paris. Je trouve que ça fait un peu demi-saison. Tu ne crois pas ?

Alors qu'il retournait le pan de sa veste pour caresser la doublure, Zara éclata de rire.

- Tu es vrai un mystère Otto !

- Ne pense pas trop Zara ! Par les temps qui courent, c'est mauvais pour le moral...

Après le petit déjeuner il la prit dans ses bras et l'embrassa tendrement comme on le fait avec une mère. En posant un baiser sur le front.

- Peut-être un jour au Sud du 17^{ème} parallèle dans ton nouveau Zarathoustra.

- Pourquoi pas.

En sortant, il retrouva le fidèle Ahmed Kebir au volant d'une voiture hilarante.

- C'est quoi cette plaisanterie ?

- C'est la nouvelle Ami 6 Citroën. Elle fait fureur à Paris.

- On dirait une nana, un jouet.

- Avec de beaux yeux ! Où allons-nous ?

- Chercher des ordres clairs et précis.

- Tu deviens exigeant, capitaine...

Otto envoya une grande claque dans le dos de son adjoint. Mal à l'aise sur le siège du passager il crut qu'il allait attraper le mal de mer lorsque le Harki passa de la première à la seconde.

- Elle est molle comme une fille cette bagnole !

- C'est Paris !

Après un kilomètre au milieu d'une ville fantôme ils s'arrêtèrent au pied d'un immeuble de la rue Denfert Rochereau. Otto s'engouffra dans l'allée pendant que Kebir faisait le tour du quartier. Il frappa les trois coup convenus sur la porte de l'appartement qui s'ouvrit immédiatement.

- Bonjour Otto.

- Bonjour mon colonel.

Yves Godard avait pris une part active au putsch des généraux. Entré dans la clandestinité comme beaucoup d'autres il préparait l'insurrection finale contre le gouvernement et le FLN.

- Voyez-vous Otto, ce sont les transistors qui nous ont coulé lors du putsch. De Gaulle a utilisé les ondes de RTF pour appeler le contingent à la

désobéissance. La guerre est devenue une affaire de radio et de télévision. Nous ne l'avions pas compris.

- Oui mon colonel.

- Dans les casernes les fantassins venus de la métropole avaient les oreilles collées sur les postes.

- Affirmatif mon colonel.

- Nous ne ferons pas deux fois la même erreur. Dans trois jours nous allons détruire les antennes de RTF. Ce sera le silence partout en Algérie. Paris ne pourra plus utiliser les ondes. Les imprimeries sauteront, les journaux seront neutralisés. Nos actions seront d'autant plus fortes que la presse ne pourra pas nous cracher à la gueule.

- Sans doute mais si nous faisons sauter les installations de la RTF ils trouveront le moyen de les réparer.

- C'est là que vous intervenez Otto. Vous étiez parti récupérer une bombe atomique. C'était héroïque. Là, ce sera du gâteau.

- C'est-à-dire ?

- Le gouvernement a prévu l'éventualité d'un sabotage. Un matériel de secours dort dans les cales du *landing ship transport* qui est amarré dans le port.

- Vous voulez parler du *Leita* ?

- Exactement. Nous allons le faire sauter avec une mine. L'opération aura lieu cette nuit.

- Je ne suis pas nageur de combat.

- Votre mission consiste à couvrir la retraite des artificiers au cas où ils seraient repérés. Avec votre Harki cela devrait suffire.

- Je le pense.

- Les deux nageurs arriveront à bord d'un Zodiac camouflé le long de la côte sur la route moutonnière. Le *Leita* est amarré au quai de Lorient. Si après l'explosion ils sont poursuivis, vous allumerez les poursuivants.

- Compris.

- Il faut que les nageurs rejoignent l'équipe qui les exfiltrera en direction de la Tunisie.

- Et après ?

- Avez-vous une planque convenable ?

- Mes impedimenta sont pris en charge par la Texaco. Puisque vous m'avez chargé de négocier avec les Américains.

- Où en êtes-vous ?

- Ils sont d'accord pour nous aider à vendre le pétrole de l'Algérie française, même aux Russes ou aux Chinois. Mais si c'est celui d'un Sahara indépendant, il y aura un problème...

- Lequel ?

- Le désert est enclavé. Il faut un débouché sur la mer, un port. Je n'en vois pas. On ne va tout de même pas exporter du pétrole par avion !

- C'est pour cela que nous allons garder toute l'Algérie. Nord et Sud.

- Oui mon colonel.

- A bientôt Otto. Nous sommes impressionnés par tout ce que vous faites.

- Moi aussi.

Une heure plus tard Otto et Ahmed prenaient position sur le toit d'un bâtiment depuis lequel on apercevait le *Leita* amarré à son quai. A leurs pieds commençait la route moutonnaire longeant la côte vers l'Est.

- Je prendrai quai en enfilade et toi la route.

- OK capitaine.

- Maintenant allons étudier notre itinéraire de repli.

Kebir avait appris de son chef qu'un bon soldat devait revenir vivant du front. Les deux hommes testèrent un itinéraire qui le moment venu leur permettrait de gagner les hauteurs d'Alger. Autour d'eux un silence moite étouffait les ruelles. La ville s'était déplacée dans un autre monde. Essoufflés par une pression invisible ils regardèrent le port comme s'ils le découvraient pour la première fois. Puis ils regagnèrent leur position. Le jour était tombé depuis plusieurs heures lorsqu'ils entendirent une énorme explosion.

Le *Leita* sortit de la banalité des LST construits en série sur les chantiers navals américains. Touché sous la ligne de flottaison, il se pencha lentement sur le flanc pendant que l'eau inondait les cales neutralisant le matériel de secours de RTF. Les yeux rivés sur les jumelles les deux soldats observèrent sans rien remarquer. Enfin une sirène se mit à hurler sans précipiter pour autant l'arrivée des secours. Des marins accouraient. De la fumée s'échappait en grosse volute de

la cabine de pilotage. Cinq minute plus tard un camion de sapeur-pompier et une ambulance arrivèrent sur la jetée de Lorient. Aucune force militaire. A droite le clair de lune éclairait la route moutonnaire.

Otto aperçut les nageurs de combat sortant de l'eau et se dirigeant vers le rivage. Les deux silhouettes noires prises par l'équipage d'une ambulance. Le véhicule démarra aussitôt en direction de l'Est. Dans un combat perdu d'avance l'OAS faisait preuve d'imagination.

- Qu'est-ce qu'on fait capitaine ?
- La mission est terminée. On retourne voir les Américains.
- Je sens que nous allons finir nos jours à Dallas.
- Pourquoi dis-tu cela ?
- Tu travailles pour les Texans, non ?
- C'est plus compliqué que ça Ahmed...
- Inch Allah !

Sur l'itinéraire de repli les deux combattants traversaient un désert habités de souvenirs. Le passé les précédait comme dans un tableau flamand. La ville regardait ailleurs, les ignorait.

- Où va-ton ?
- A la villa voir si Connie est réveillée.
- Et moi ?
- Retourne chez Zara. J'ai peut être reçu une carte postale. Tu me la ramèneras.

Otto appuya sur le bouton de la sonnette tout en observant la rue. La fenêtre s'ouvrit au-dessus de la porte. Connie apparut entre les volets, les cheveux en bataille, le col du peignoir ouvert sur le cou.

- L'explosion dans le port c'était toi ?
- Oui.

Quelques secondes plus tard la porte s'entrebâillait laissant échapper un parfum de savon mouillé.

- Je n'ai pas eu le temps de me faire une tête.
- Tu es bien comme ça Connie. Que penses-tu de mon ensemble ?

Ahurie, la conseillère culturelle exhiba une dentition parfaite, sur un gentil sourire.

- Viens !

Sur les pas de l'Américaine, desserrée dans son linge, il parvint à la chambre puis au lit avant de plonger entre les jambes de la blonde sans lunette. Epuisés l'un par l'autre ils s'arrêtèrent avant de recommencer. Le soleil vint sécher la sueur sur les draps.

- Tu m'as comblée...

- Parce que tu es formidable.

- Mes patrons s'inquiètent d'une entente entre la France et l'Allemagne de l'Ouest sur la construction d'une bombe allemande...

- Tu peux les rassurer. Il n'y aura pas de bombe germanique. Vous avez bien une ambassade à Bonn ?

- Oui.

- S'ils font leur boulot ils confirmeront. Veux-tu faire une brillante carrière au sein de la CIA ?

- Oh oui.

Connie redressée au-dessus de son amant tournait la tête de droite à gauche, cherchait quelque chose.

- Inutile de remettre tes lunettes, tu es bien comme ça !

- Tu crois ? Je me sens toute nue...

- Tu es une vraie américaine !

- Et ma carrière ?

- Vous avez de plus en plus de conseillers militaires à Saïgon pour une guerre perdue avant même de l'avoir commencé.

- Et alors ?

- Conseille à tes chefs de faciliter l'installation au Sud-Vietnam d'une amie à moi. Zara, est tunisienne, elle va ouvrir un bar hôtel avec des filles superbes, des vietnamiennes. Ça s'appellera le Zarathoustra.

- Un bordel de luxe !

- La CIA aura des informations de première main.

- Comment cela ?
- Les commissaires politique du Vietminh y enverront des taupes que Zara repérera. Vous pourrez les suivre, les brancher...
- Tu as de l'expérience, Otto.
- C'est pour cela que tu m'aimes. Non ?
- Ta Zara renseignera aussi les services français. Tu es un malin.
- Entre alliés, on ne doit rien se cacher !

Fort Mead

Assise à l'arrière de la voiture, Glenda observait les verticalités de Fort Mead, transformées par l'automne en décor de science-fiction. Elle repensa au *Cantique pour Leibowitz* le dernier roman de Walter Miller Jr, un auteur qu'elle aimait. Par association d'idée elle fit le rapprochement avec Walter Fichte, le sous-directeur de la division soviétique. « Dentifrice » avait retourné labouré plusieurs pistes à Cape Saint Claire et Severna Park. Le faisceau des présomptions n'avait débouché sur aucune preuve concrète. Impossible d'annoncer au nouveau patron de la NSA que l'un de ses adjoints était peut être un agent soviétique infiltré au sommet de l'Etat.

Deux jours plus tôt, le départ de l'amiral Frost s'était fait dans les règles. John Kennedy accompagné de Georges Bundy, son conseiller à la sécurité, avait remercié le grand soldat ventant son sens de l'honneur dans un monde dangereux. JFK, fatigué, n'avait pas forcé son imagination. De manière plus chaleureuse il présenta aux membres de l'institution leur nouveau patron, le général Gordon Aylesworth Blake, héros comme lui de la guerre du Pacifique. Celui qui n'avait pas quitté la tour de contrôle lors de l'attaque de sa base par l'aviation japonaise s'était attiré la sympathie du public.

Après le départ du président, John McCone, le nouveau directeur de la CIA, chef de la communauté du renseignement, avait brossé le tableau des menaces qui enserraient l'Amérique. Le vocabulaire politico-administratif courrait après le monde réel.

Après avoir présenté son badge à trois reprises, elle pénétra dans la zone directoriale. Ann Hasmath, l'inamovible secrétaire des grand patrons, quitta sa table pour lui ouvrir la porte du saint des saints.

- Mademoiselle, ces messieurs vous attendent.

- Merci madame.

Gordon Aylesworth Blake quatrième directeur de la NSA se leva pour observer l'anomalie dont on lui avait décrit la dangerosité. Une bête venimeuse, au charme sportif, à l'air décidé marchait vers lui.

- Monsieur le directeur je vous présente mes respects.

- Merci d'être venu. Je suppose que vous connaissez Walter Fichte et Edouard Huntington.

- J'ai cet honneur, monsieur le directeur.

Les deux sous-directeurs détaillèrent son nouveau tailleur, croisèrent en leurs regards sur le travail du coiffeur. Chacun observait un silence prudent. Blake reprit le fil de sa conversation.

- Hier la Russie a fait exploser une bombe à hydrogène que la presse appelle Tsar Bomba. L'Impératrice des Bombes est l'arme la plus puissante jamais inventé dans l'histoire de l'humanité. C'est un Tupolev Tu-95 qui l'a larguée au-dessus de l'archipel de Nouvelle-Zemble dans l'Arctique russe. Elle a dégagé une puissance d'environ 57 mégatonnes.

- C'est effrayant !

- L'énergie destructrice de cette monstruosité représente 4 000 fois Hiroshima !

- Mon Dieu !

Glenda sentit qu'elle agaçait mais l'émotion du général-directeur n'était pas feinte.

- Il suffira d'une centaine de Tsar Bomba pour réduire les Etats-Unis à l'état de plateau granitique. Aucune vie humaine pendant un million d'années, messieurs. Plus de mammifères ! Que des termites. Des termites messieurs !

- Glenda se pinça les lèvres pour ne pas éclater de rire.

Un silence radioactif suivit la déclaration directoriale. Gordon Aylesworth Blake glissa son regard à travers à travers la table transparente, la Saint Gobain imaginée par des Français, forcément. Le mammifère en tailleur, préfiguration de l'Apocalypse, faisait partie d'une nouvelle espèce au sein de la NSA.

- Etions-nous au courant monsieur le directeur ? osa Glenda.

- La division soviétique dirigée par notre ami Walter avait capté plusieurs messages laissant augurer un évènement important dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre...

Walter Fichte confirma d'un signe de tête.

- Or la bombe a explosé à 11 h 32 heure de Moscou le 30 octobre soit 36 heures avant précisa le directeur.

- La CIA a-t-elle une explication ? demanda Glenda.

Gordon Blake interrogea ses deux adjoints qui gardèrent le silence avant d'avouer que nul n'avait songé à demander l'avis du service concurrent. Agacé, Gordon interrogea Walter Fichte qui répondit :

- Nous savions que les Russes préparaient quelque chose autour de la reprise des essais nucléaires. L'institut de physique expérimentale échangeait des messages avec l'Etat-Major de l'aviation. Une opération spéciale était en cours. Le 22 octobre, un message du KGB adressé à une unité d'élite de l'armée de terre signalait que l'opération se déroulerait dans la nuit du 31 au 1^{er} novembre.

- On ne sait toujours pas de quoi il s'agissait ?

- Non mon général.

- Pour fêter Halloween, peut être...

La remarque de l'impertinente jeta le trouble au-dessus de la transparence provoquant des haussement d'épaules.

- Si vous avez une idée mademoiselle elle sera la bienvenue.

- J'ai une information monsieur le directeur !

- Comment cela ?

- Le corps de Staline a été déménagé du mausolée de la Place Rouge pour être placé dans l'enceinte du Kremlin. L'émotion patriotique provoquée par tsar bomba devait détourner l'attention de la vieille garde bolchévique. Tout en terrifiant le monde, Nikita Khrouchev poursuit la déstalinisation entamée au

20^{ème} Congrès du parti communiste. C'était il y a un peu plus de quatre ans. Vous vous souvenez...

Glenda ressentit une orgasme politique tout en dévisageant les regards incrédules de la NSA.

- Je ne savais pas que le FBI écoutait le Kremlin en direct ! Vous devez dépenser des sommes colossales !

- Quelques dollars.

- Commente cela ?

- Nous postes à l'étranger sont abonnés à la presse soviétique à commencer par la Pravda et les Izvestia.

- Nous aussi ! Nous n'avons rien lu de tel !

- Monsieur le directeur, le renseignement doit lire les silences, repérer les vides, les informations qui manquent. Ce qui n'est pas écrit est plus important que ce qui est imprimé. La presse soviétique n'annonçait plus les pèlerinages de délégations pour venir honorer le maréchal à Moscou.

Abasourdis les trois hommes se regardèrent avant de reprendre la conversation sur un ton plus déférent.

- Pouvez-vous nous parler de votre voyage à Cuba. ?

Glenda recommença son récit sans rien omettre des tractations ayant permis de rapatrier en Floride les prisonniers anticastristes. Puis elle sentit sur elle une forme de curiosité.

- Comment avez-vous trouver Castro ?

- Terriblement séduisant.

Les trois mâles reculèrent sur les chaises pour éviter les cornes d'un taureau invisible lâché sur la moquette.

- Avez-vous découvert quelque choses sur le message prévenant le dictateur du projet de meurtre contre lui ?

- Il m'a confirmé avoir été averti.

- Pra qui ?

- Il n'a pas voulu me le dire. Ce qui est de bonne guerre.

- Vous avez remis à notre ami Walter Fichte une longue liste des occidentaux se trouvant à Cuba quelques jours avant l'opération foireuse de la CIA. Comment avez-vous obtenu tous ces noms ?

- Le FBI a des relations à Cuba dans le monde de la restauration et de l'hôtellerie. C'est un pays très touristique. Où en êtes-vous de vos recherches Walter ?

Le chef de la division soviétique adressa un regard au directeur qui acquiesça d'un signe de tête. En annonçant le transfert de Staline, Glenda s'était assurée un statut impensable pour une femme dont la présence au comité de direction faisait jaser dans les couloirs.

- Vous pouvez parler Walter.

- Je remercie Glenda pour l'impressionnant travail dont elle a été la cheville ouvrière à Cuba. Nous avons certainement dans cette liste des noms d'étrangers voir d'Américains ayant des relations avec les services de renseignement cubain. Le pense notamment à leur DGI, *Dirección General de Inteligencia* dont les soviétiques vont améliorer l'efficacité. Grâce à vous nous avons repéré un Français, un ancien de la DST ayant travaillé à Boulay les Troux, leur centre d'écoute près de Paris.

- Et sur le celui ou celle qui aurait prévenu Castro ?

- Pour l'instant nous n'avons rien trouvé. Nous allons avoir besoin de l'aide du FBI. La NSA ne peut pas brancher les Américains...

Walter Fichte s'était tourné vers Glenda qui s'attendait à la remarque.

- Effectivement cela pose de graves problèmes juridiques. Monsieur Hoover m'a demandé à ce sujet de vous transmettre un message, mon général.

- Je vous écoute...

- Ce sera en tête à tête, si vous le permettez.

- Bien sûr, nous verrons cela tout à l'heure. Où en est le FBI sur les jeunes gens de mon Agence soupçonnés de sympathie envers le parti communiste ? Cette affaire est très ennuyeuse.

- Le FBI n'a pour rien trouvé de plus. Nous aussi allons avoir besoin de votre contre-espionnage.

L'air ennuyé Gordon A. Blake regarda ses deux adjoints. L'Agence concevait la discipline comme une morale, un puritanisme farouchement anti-communiste. Au-delà de la paperasse, des badges et du verrouillage des locaux,

la NSA ne savait pas traiter ce problème dangereusement humain. A la CIA, James Jésus Angleton en avait fait un art majeur. Au point d'en devenir fou après la trahison de Kim Philby, le seul en qui il avait confiance ! Un épisode qui avait amusé oncle Edgar !

- Ma chère Glenda nous aurons besoin du FBI pour affuter notre perspicacité. Comme pour le déplacement de Staline !

Glenda apprécia le « chère » précédant son prénom. N'en déplaisent aux deux sous directeurs conviés à la réunion, elle creusait son sillon comme le buffle dans la rizière. Elle n'était pas née pour rien sous le signe du taureau chinois.

- Le bureau est prêt à vous aider mon général.

Gordon A Blake signifia à ses collaborateurs que la réunion était achevée mais demanda à Glenda de rester. Après le départ des deux autres. Il quitta sa chaise pour faire le tour de la pièce et dépoussiérer la maquette du Wildcat, l'avion de chasse qu'il pilotait au front.

- Vous qui êtes nouvelle ici quelles sont vos impressions sur la NSA ?

- Vous avez une haute technicité, de vrais soldats, des ingénieurs de premier niveau un matériel de pointe.

- Du point de vue du renseignement ?

- C'est l'intelligence des questions qu'on lui pose qui fait la qualité d'un service. Tout dépend de la confiance que le président vous accorde. Elle est totale.

- Je n'imagine pas la CIA agir dans le dos du président et prévenir Castro...

- Le FBI ne l'imagine pas non plus.

Glenda discerna comme un doute. Le nouveau directeur pensait par lui-même. Depuis sa nomination l'homme lisait plusieurs biographies sur la famille Kennedy, s'intéressait aux labyrinthes de la politique. Etonnant chez un militaire dressé à obéir.

- J'espère que vous ne soupçonnez pas les trois jeunes de mon Agence dont les relations douteuses expliquent votre arrivée ici...

- Je crois que ces deux-là sont innocents.

- Vous suggérez qu'il y en a d'autres !

- Pas pour l'instant.

- Vous m'inquiétez Glenda.

- Pourquoi vouliez- me voir en tête à tête ?
- Pour vous offrir un exemplaire dédié par le directeur.

Glenda sortit de son cartable *Les maîtres de la Tromperie* publié deux ans auparavant par John Edgar Hoover.

- Vous pourrez lire toutes les méthodes utilisées par les communistes pour pénétrer les classe politique américaine et européenne.

Gordon A. Blake ouvrit le livre à la page de garde et lut à haute voix :

Au général Gordon Aleyesworth Blake, héros du Pacifique, protecteur de l'Amérique. Avec mon immense respect et l'assurance de mon indéfectible soutien en toutes occasions présentes ou à venir.

John Edgar Hoover

- C'est vraiment gentil, je compte sur vous pour remercier le directeur.
- Ce sera fait.

Elle quitta le bureau directorial satisfaite. Le personnel supputerait à perte de vue sur les confidences échangées autour de la Saint Gobain. Comme une Walkyrie sortant du Walhalla elle marchait sur les doutes de la NSA.

Paris

Debout devant la fenêtre le commissaire divisionnaire aux Renseignements Généraux, Charles Siméoni vérifiait la présence du lion de Belfort au milieu de la place Denfert Rochereau. Dès fois que l'animal se soit échappé.

- Tiens te voilà, toi !

Caresse, la chatte persane Seal point sauta sur la table réservé au brossage. Le transistor bloqué sur RTL racontait le monde. A Cuba, Fidel Castro se

déclarait marxiste-léniniste. En Europe, l'Albanie maoïste rompait avec l'URSS. A Decazeville la CGT soutenait la grève des mineurs. Les députés de gauche suspectaient De Gaulle de tentation fasciste. Charles retourna le félin sur le dos pour continuer le travail à l'aide d'une autre brosse.

- Tu t'en fous de la politique toi. Tu as bien raison. C'est un sale métier mais qui me permet de te nourrir...Pas d'élections pas de ronron !

Charles éteignit la radio pour mettre en marche le tourne disque. L'appartement du cinquième étage quitta le monde d'en bas. Le poignard de la même Piaf le déchira de bas en haut.

Non, rien de rien

Non, je ne regrette rien

Ni le bien, qu'on m'a fait

Ni le mal, tout ça m'est bien égal

Une larme coula sur la joue. La chaleur au-dedans l'empêchait de respirer. Il dut chercher l'air avec les dents ; revit la gamine au bord de l'eau. Depuis quelques jour Charles apprenait à pleurer. La chatte repeignée, il passa à la salle de bain avant de rejoindre son chauffeur qui l'attendait en bas.

- Bonjour patron.

- Bonjour Toussaint.

La descente du boulevard Raspail en direction de la Cité était une procession vers les réalités. Chaque carrefour indiquait une étape, vers les bassesses humaines, les turpitudes. Flic des RG, chirurgien du corps social à équidistance du sommet et de la misère, il ne cessait d'apprendre à l'approche de la cinquantaine. Comme chaque matin il fit le tour de son bureau avant de s'approcher de la vitre. Dehors coulait la Seine, d'une humeur différente de la veille.

Les attentats de l'OAS commis par les commandos Delta de Roger Degueldre semaient la terreur en Métropole comme en Algérie. Des officiers avaient pris le maquis après l'échec du soulèvement de l'armée d'Afrique. Il

s'agissait d'éviter que certains d'entre eux ne réussissent à tuer le général plongeant la France dans un chaos indescriptible.

Le 8 septembre 1961 à Pont-sur-Seine, dans l'Aube. Alors que la voiture présidentielle traversait le village, une explosion avait failli tuer le général. Fort heureusement la pluie avait diminué la puissance des explosifs. L'attentat n'avait fait aucun mort ou blessé. Les RG grâce aux recoupement des écoutes avaient identifié « Germain » le commanditaire. Jean-Marie Bastien-Thiry, colonel, ingénieur militaire était l'âme du complot. Les activistes débordaient d'imagination. Des chiens portant des explosifs étaient dressés pour fendre la foule et aller exploser sous les tribunes ou parlerait le chef de l'Etat.

Selon un rite immuable la section politique des Renseignements Généraux de la Préfecture de Police commençait la matinée par le bilan de la lutte anti-OAS avant de s'intéresser à l'extrême droite, à l'extrême gauche et au parti communiste. Les autres dont la section connaissaient la vie intime au point d'y faire les carrières servaient de récréation en fin de journée. Autour du dernier whisky arrivaient les journalistes dont la valeur, c'est-à-dire les bon tuyaux, dépendaient de Siméoni et de ses adjoints.

Le soir chez Régine ou au Bœuf sur le toit, les cousins de la section politique du ministère venaient accompagnés de leurs pigistes en tous genres, des agents de la CIA ou du Mossad. Des sponsors de la banque, du pétrole, des casinos, de l'armement, des patrons de presse et des éditeurs réglait les frais. Un vie sympathique soudain gâchée par le sang coulant à flots dans tous les coins de France. L'atmosphère Art Déco virait à l'ambiance Soulage. Noir sur noir !

- Tout le monde est là ?

Charles dépassait sa famille d'une tête. Celui que l'on surnommait le Deuxième en référence à l'Autre survola son équipe sélectionnée parmi les meilleurs de la police judiciaire et de la sécurité publique. Aux RG, les promotions étaient plus rapides, les frais de missions conséquents. Récompense pour une vie sans horaires et une curiosité de métaphysiciens. Le manque d'idées indiquait la porte de sortie, le retour aux autopsies à la paperasse voire au maintien de l'ordre.

La section politique était un kaléidoscope de la vie française. Toutes les opinions y étaient représentées. Charles tenait à ces engueulades entre copains. Le renseignement ouvert se nourrissait d'idées permettant aux techniciens de poser leurs écoutes là où il fallait. Jean Deshayes, le commissaire-adjoint fit le point devant le mur recouvert de photos reliées par des flèches.

- Nous identifions de mieux en mieux les commandos qui tournent autour de Bastien-Thiry. Le dernier en date est un légionnaire d'origine allemande du 1^{er} REP. Grâce aux cousins des Courses et Jeux et à nos antennes d'Alger et de Tunis nous avons son portrait.

Jean Deshayes afficha la photo du légionnaire en tenue de combat, un vrai guerrier.

- Le capitaine Otto Heinner a fait une brillante carrière en Indochine puis il a été affecté avec son unité en Algérie. C'est l'homme des coups de mains. Avec ses Harkis il parcourt le bled à la recherche des fellaghas. Il en aurait buté des dizaines. Quelques jours avant le putsch notre source au Cercle Interallié l'a vue discuter avec Bastien Thiry.

- Intéressant !

- Otto faisait partie du commando qui lors du soulèvement arrêta le Délégué Général. Peu après on retrouve sa trace à Reggane juste avant l'explosion de Gerboise, la bombe atomique. Les RG d'Alger nous disent qu'il aurait pu faire partie d'un commando chargé de s'en emparer.

- Le ministre avait peur de cela...

- Continue Jean.

- Otto Heinner semble changer de vie. Nous retrouvons sa trace à Divonne les Bains où il apparaît en compagnie d'Adnan Khashoggi le fils du médecin personnel du roi d'Arabie. Nos indics au sein du FLN nous assurent qu'Otto travaille pour les compagnies pétrolières américaine. On l'aurait vu dans un bar d'Alger avec une attachée culturelle appartenant à une riche famille de la Côte Est, une certaine Connie Wiscombe. Son père fut ambassadeur au Guatemala sous John Foster Dulles.

- Là où s'entraînaient les mercenaires qui ont débarqué à la Baie des Cochons.

- Foster a été viré par Kennedy.

- C'est vrai mais le père de cette salope à fréquenté la même université que John McCone, le nouveau patron de la CIA. Tout se tient.

- De là à déduire que notre Otto est devenu un agent américain, il n'y a qu'un pas...

- Que nous franchirons aisément. Lorsqu'il était au Tonkin, Otto s'est lié d'amitié avec un ancien élève de Saint Cyr, le lieutenant Nguyen Khanh qui

commande maintenant la 1^{ère} division d'infanterie juste sous le 17^{ème} parallèle. C'est là que les que se passent les choses.

- Intéressant.

- Nos sources à Saïgon disent que Nguyen Khanh pourrait un jour remplacer le trop catholique Jean-Baptiste Ngô Đình Diêm l'actuel, chef d'Etat du Sud Vietnam...

- A ce point-là ?

- Les Américains pourraient favoriser un coup d'Etat si Diem ne se réconcilie pas avec les bouddhistes...

Jean Deshayes reprit la parole devant son chef, ses collègues aux aguets.

- Je vous ai gardé le meilleur la fin. Selon mes sources au sein de la DST...

- Oh, oh ! Un murmure parcourut l'assistance. Pour les RG, le service du préfet Daniel Doustin était peuplé de rats et de serpents se disputant des morceaux de pains rassis au fond d'un puits. Les « sans bruits » n'avaient pas bonne presse dans l'Ile de la Cité.

- Pour les « sans bruits » Otto est avant tout un Allemand. Et l'on sait que l'armée allemande voudraient l'arme nucléaire que les Américains lui refusent pour l'instant. C'est leur fantasme.

- Je sais d'où ils tiennent leur informations s'écria Siméoni. Les « sans bruits » fréquentent Markus Wolf. le patron de la branche internationale de la STASI. Les rencontres ont lieu au Georges V. Ce play boy leur distille les dossiers de la Gestapo sur le personnel politique et économique français...

- On va pouvoir les faire chier s'écria Clément, le dernier arrivé en provenance du Quai des Orfèvres.

- Attention, De Gaulle est intéressé, commenta le Corse

- Il faut trouver un moyen d'intoxiquer les Schleus pour faire exploser la DST.

- On verra plus tard. Revenons à nos moutons. Je veux une équipe sur ce Boche. Vous allez me le décortiquer depuis sa date de naissance jusqu'à son prochain coup d'Etat.

Une heure plus tard Charles se fit déposer au Cercle Interallié de la rue du faubourg Saint Honoré. Pour la circonstance Il y retrouva son ami Jean Daniel,

ancien combattant comme lui de la France Libre, également blessé au combat, une âme tourmentée par le drame algérien, un fidèle de Mendes France.

- Comment vas-tu Jean ?

- Ça pourrait aller mieux. Les douleurs reviennent la nuit. C'est beau ici. Tu me plonges dans le monde réel.

- Tu emploies des mots de journaliste. Comment va ton canard ?

- Bof...Parle-moi des gens de l'OAS après qui tu cours. Que faut-il en penser ?

- Des soldats comme nous Jean, piégés par une belle idée, celle d'une Algérie française. Ce ne sont ni des riches ni des profiteurs. Ceux-là sont partis depuis longtemps.

- Tu as raison.

- Je leur fais une chasse impitoyable parce que moi aussi j'ai mes idées. Mais ce ne sont pas des mécréants. Je les respecte.

- C'est bien que tu me parles vrai.

- Pour tes lecteurs du Nouvel Observateur, je dois être un monstre.

- Tu ne peux pas imaginer ! Si une de mes journalistes nous voyait ensemble, elle tournerait de l'œil...

- Tu ne pourrais pas un jour m'en présenter une. J'ai besoin d'une femme de conviction, une gauchère avec qui me colleter. Je ne veux pas d'une Marie Chantale.

- Il y en a qui sont très bien.

- Sans doute.

- Ça me fait plaisir de te voir comme ça. Tu remontes la pente...

- Ce matin j'écoutais la même Piaf. J'ai chialé comme un gosse.

- Je vais y réfléchir. On ne présente pas le Serov de De Gaulle, à une beauté bien-pensante sans avoir préparé le terrain.

- Merci Jean.

Cape Saint Claire

Glenda se fit déposer en face de *Pettyjohn Fitting*, la boutique d'accastillage située entre Cape Saint Claire et Severna Park. Derrière la vitrine elle découvrit un monde coloré de produits en tous genres. Des cordages, des produits d'entretien, des boudins en plastique, des ancres, des postes radio émetteurs-récepteurs, des fusées de détresse peuplaient les rayonnages. Des cirés bretons Guy Cotten pendaient sur des cintres au-dessus de boussoles de toutes tailles. Des cartes marines plastifiées de la Chesapeake voisinaient avec des manuels de navigation.

Laissant de côté les cannes à pêche et les filets elle avisa un jeune homme vêtu d'un pull marin.

- Bonjour Madame, en quoi puis-je vous être utile ?
- Je cherche des gilets de sauvetage pour enfants.
- Venez avec moi.

Glenda suivit le gamin vers une autre salle. Des gilets en liège ou en plastique, des bouées entassés les unes sur les autres formaient des sortes de pyramides. Elle promena ses vernis à ongles sur les objets tout observant le magasin. Des petits canots de toutes tailles dont certain gonflables s'échelonnaient le long du mur.

- Monsieur Pettyjohn est-il là ?
- Mon père travaille sur un voilier.
- Comment t'appelles-tu ?
- Hamlet.
- C'est un très beau prénom...
- C'est ce que tout le monde me dit.

- Je repasserai plus tard avec les élèves de mon école. Pour les gilets de sauvetage, il faut faire des essais.

- Vous avez raison.

En sortant elle monta à bord de la Ford conduite par Sturgis. L'Italo-Américain affichait une forme inédite de sourire.

- Alors demanda-t-il ?

- Pettyjohn est sorti pour travailler sur un voilier.

- C'est sûrement le *Fantôme des mers*. J'ai fait des repérages. Il est amarré près du ponton 36.

« Dentifrice » soupira puis démarra la voiture. Quelques flocons de neige virevoltaient dans l'air.

- Que dit ton FBI ?

- Le fisc du Maryland et les services sociaux collaborent avec le bureau. Nous avons épluché avec eux toute la comptabilité du magasin, le pedigree de chaque employé.

- Et alors ?

- Pendant des heures j'ai cherché un lien entre Edouard Huntington, le chef de la division française et Walter Fichte, le chef de la division soviétique.

- Il n'y a aucun lien entre eux et les Pettyjohn. Nada comme on dit à Cuba ! Cependant j'ai trouvé un lien avec toi !

« Dentifrice » jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Il arrêta la voiture au bord de la route. Derrière eux la Ford noire du FBI qui escortait Glenda depuis Washington s'arrêta également.

- Tu as l'art de te mettre dans les coups tordus Frank...

- On me l'a déjà dit. Peux-tu me dire ce que tu as trouvé ?

- En fait il y a une relation très entre Les Pettyjohn et Marita Lorenz ton ancienne conquête...

- C'est-à-dire ?

- Il y a un mois, les Pettyjohn ont été contactés par un armateur de Brême, en Allemagne de l'Ouest pour effectuer des travaux sur le bateau.

- Marita est allemande.

- Konrad Lorenz, un cousin de Marita, travaille dans cette une filiale. C'est lui qui a chargé les Pettyjohn de réaliser des travaux sur le *Fantôme des mers*.

- Marita ne m'a jamais parlé de ce Konrad ni du voilier.

Perturbé, Sturgis essaya de chasser les flocons qui s'accumulaient sur le parebrise. Pour l'aider Glenda actionna la commande des essuie-glaces.

- Ca sera plus efficace. A quoi penses-tu ?

- A Marita. Castro passait son temps à se regarder dans les glaces en se frottant la barbe. En fait il ne la faisait pas vraiment jouir. Il la caressait sans vraiment la pénétrer. Ce n'était pas un bon amant.

- Tandis que toi, tu la faisais grimper au mur !

- Oui...

- Que t'inspire ce voilier ?

- Marita n'a jamais eu de sympathie communiste. Son père est capitaine de la marine marchande. Quand on commande des paquebots comme le *Berlin* on ne fraie pas avec les marxistes !

- Méfie-toi ! L'argent intelligent investit à gauche. C'est une assurance vie. Que donne ta filature ?

- J'ai sollicité des hommes d'honneur du Maryland. Les familles d'ici n'ont pu établir aucun lien entre les Pettyjohn et la NSA. Ils ne se fréquentent ni à l'église ni au temple pas plus qu'au bridge ou au tennis. Aucune trace, aucune photo aucun registre, aucun témoin.

- Et les micros ?

- Ceux que j'ai placé dans leur appartement à Cape Saint Claire ne donnent rien. Les Pettyjohn ne parlent jamais de politique. Ils ne regardent que les variétés à la télé. Des trucs débiles comme Lassie ou Batman.

- Et ici ?

- Quand ils sont au magasin c'est pareil. Les micros ne donnent rien. Ils n'ont même pas parlé de la tentative de meurtre de Fidel alors qu'ils étaient sur place. Pas un mot sur la Baie des Cochons !

- Ont-ils évoqué le *Fantôme des mers* ?

- Jamais.

- C'est normal, Frank. Il faut savoir écouter les silences. Voilà des gens qui vivaient à Chypre près d'une base stratégique. Ils sont allés à Cuba. Ils travaillent à Cape saint Claire où vivent des centaines d'employés de la NSA. Ils n'en parlent jamais. Ca ne te surprend pas ?

- Tu en conclus quoi ?

- Ils en parlent ailleurs...Mène-moi au ponton.

Sturgis redémarra la voiture pour rejoindre la baie en empruntant des petites routes. Même en hiver, la campagne avait des airs de vacances. Une jour elle vivrait dans une de ces maisons avec un gros chien blanc. Peut-être avec un homme pour sortir l'animal en son absence. Ils arrivèrent enfin devant Herald Harbor. Des bateaux à voile ou à moteur étaient amarrés le long des jetées.

- Allons à pied inutile de nous faire repérer.

La Ford et la voiture d'escorte s'arrêtèrent à cinq cents mètres des premières embarcations.

- Qui possède le ponton ?

- Les Pettyjohn le louent à la capitainerie du port. Ils en ont deux autres. Ce qui leur permet d'assurer l'entretien de plusieurs bateaux.

Comme n'importe quel couple emmitoufflé par gros temps ils s'approchèrent du voilier tout en gardant une certaine distance. Glenda donna son bras à Sturgis qui ferait sans doute un meilleur amant que Castro.

- Qu'est-ce qu'il a de particulier ce voilier ?

- Il peut emmener un dizaine de passagers en croisière. C'est un vieux bâtiment. Les deux mats peuvent être rabattus lorsque c'est nécessaire.

Glenda aperçut deux hommes qui s'affairaient sur le pont en frappant quelques de marteaux.

- Qu'est-ce qu'ils font ?

- Ils agrandissent l'écouille de la cale principale.

- Pourquoi ?

- Je n'en sais rien. Sans doute veulent-ils charger quelque chose d'encombrant.

Depuis le la jetée Glenda observait le navire puis soudain l'autre rive.

- Est-ce que tu as une paire de jumelle ?

- Dans la voiture.

- Va la chercher.

Dix minute plus tard elle observait la côte de Severna Park et poussa un cri.

- Qu'as-tu vu ?

- La maison de campagne de Walter Fichte se trouve dans l'axe du voilier. Les deux points peuvent se voir et communiquer.

- Comment cela ?

- On fait monter au mat des petits drapeaux, des « flottants ». Il existe un code maritime international qui permet d'échanger des messages avec des chiffres et de lettres.

-J'ignorais.

Dans la maison de pêcheur qu'ont racheté les Fichte il y a un mat. Le chef de la division soviétique a prévenu les Pettyjohn de la tentative d'assassinat que tu avais confié à Marita.

- Comment la NSA savait-elle ?

- Ils t'ont entendu discuter avec les gens de la French Connection. Tu les as prévenu que Castro allait mourir le 17 janvier...Fichte savait donc. Depuis sa maison il a prévenu les Pettyjohn.

- Tu n'as aucune preuve...

- C'est vrai.

- Le voilier sert à communiquer. Il n'est qu'un prétexte !

- Le FBI devrait quand même poser une écoute sur la ligne de Severna Park. J'en ai marre de bricoler !

- Il faut que j'en parle au directeur...

Vol Istanbul Genève

Serguei Golikov le fidèle adjoint d'Ivan Serov directeur du GRU se sentait à l'étroit dans son blazer aux couleurs de la fédération d'haltérophilie. Il reposa le dernier numéro du New York Times. De Gaulle en quelques phrases bien senties mis fin à la rébellion de l'armée d'Afrique. D'un point de vue stratégique cette victoire autorisait la France de rapatrier sur le théâtre européen d'excellents régiments entraînés par deux décennies de guerres ! Mauvaise nouvelle pour le Pacte de Varsovie.

Cette réalité rendait encore plus aventureuse toute offensive frontale contre l'Europe de l'Ouest. Il était temps d'imaginer autre chose. Les Etats-Unis avaient utilisé l'arme atomique contre des populations civiles, tuant des centaines de milliers de personnes à Hiroshima, Nagasaki. A Dresde ils avaient envoyé à la mort des dizaines de milliers d'innocents en bombardant la ville au phosphore pendant trois jours ! Comme à Tokyo. Aucun objectif militaire. L'Amérique avait conduit sans état d'âme une politique de terreur.

Les fusées à ogives nucléaires de Turquie ou de Sicile empêchaient Golikov de dormir. Staline, avant tout le monde avait compris que l'équilibre de la terreur rendrait nécessaire la connaissance intime de l'autre. L'arme atomique obligeait les fossiles du Kremlin à inventer à imaginer. Inutile de voir depuis un avion la gesticulation militaire de l'autre. L'URSS devait lire dans la tête de l'ennemi. Le vrai champ de bataille était le cerveau de celui qui appuierait ou non sur le bouton.

Ecrasé par sa mission, Golikov finit parse détendre. Il aperçut enfin les eaux du lac Léman sous les ailes du Vickers Viscount de la Turkish Airlines. Dès sa descente d'avion il sauta dans le taxi réservé par depuis Moscou et se fit conduire à Lausanne. La carrure du sportif ne laissa aucun doute au chauffeur.

- Irez-vous à Tokyo pour les jeux de 1964 ?
- Peut être.
- Je vous reconnais ! Vous êtes bien Monsieur Kurinov ?
- Je préfère rester discret. Je ne suis pas le sélectionneur. On m'a chargé de représenter l'Union Soviétique au vernissage d'Art et Olympisme.
- C'est vous qui allez choisir la future affiche officielle ?

- Je ne suis que l'un des membres du jury.

- Il paraît qu'il y aura aussi des sculptures, des peintures, des machins pour le dessin.

- L'olympisme devient un business cher monsieur.

Golikov s'amusait. Jusqu'à un certain point. Seule l'intéressait l'intelligence décisionnelle de Kennedy, celle de Bundy son conseiller pour la sécurité et la demi-douzaine de personnes pouvant exercer une influence sur lui en cas de crise aigue

- Où je vous dépose ?

- Au Royal Savoy, avenue de Cour.

Après avoir laissé un pourboire historique, il franchit la porte tambour puis se fit faire remettre la clé de sa chambre. Escorté par les sourires attentionnés du personnel, il parcourut le salon pour s'arrêter devant les dessins et sculptures. Le chat blanc avec ses soleils rouges dressant les anneaux olympiques tenus au-dessus des oreilles lui arracha un sourire. Golikov aimait les chats. Saint Just, son chat de Sibérie, lui manquait.

- C'est le projet de Sabine Racinet, une Française.

Plus loin il s'arrêta devant un autre plastique de Catherine Marie Agnès de Saint Phalle. L'artiste avait inventé un monstre gentil pour les petits.

- Inattendu !

- Les Françaises sont très inventives cette année.

- Je veux bien vous croire...

- Nous avons déposé le catalogue de l'exposition dans votre chambre.

Parvenu dans sa chambre il se délesta d'un deuxième pourboire avant d'admirer la vue sur le Léman. Au loin, les Alpes françaises réchauffaient leurs neiges au soleil. Douché, rasé de frais à cause d'une pilosité anarchique, il se dirigea vers le café de Grancy. Sur le trottoir qui longeait le chemin de fer à crémaillère, Sergueï appréhendait. Celle à qui Serov, avait fait un enfant en 1940 était devenue une icône partagée par le GRU et du KGB, les deux frères ennemis.

Seule femme autorisée à coordonner l'action des deux organes hors de Russie la Française appartenait à l'aristocratie de l'Internationale communiste. Descendante d'Henri Tolain et de l'Association internationale des travailleurs, celle que Staline appelait « la petite abeille » terrifiait les Russes.

Il la reconnut dans la chaleur embuée du café en train de feuilleter les dessins relatifs aux jeux de Tokyo. Elle lui fit signe de s'asseoir. Des étudiants s'amusaient, bavardaient dans un nuage de fumée autour des assemblages servis dans des verres à pied

- C'est le rendez-vous des élèves de l'Ecole polytechnique fédérale. Un bon établissement.

- Je vois.

- Que pense-tu de ma chatte ?

Pris au dépourvu, il bredouilla une réponse idiote en français, langue qu'il maîtrisait mal. Elle répondit en russe, commanda des cafés.

- Je te transmets les remerciements du Secrétaire Général. Grâce à toi nous avons pu prévenir Castro. Tu as fait échouer le débarquement de la Baie des Cochons.

- Je te remercie.

- Il y a deux-cent mille dollars pour toi. Comment veux-tu que nous procédions ?

- Des collectionneurs, en France et aux Etats-Unis achèteront mes bestioles en créditant le compte d'African Modernity. Pas tous à la fois évidemment...

- Ce sera étalé dans le temps.

- Comment va Boris ?

- Il versifie, il ne se porte pas trop mal. C'est un mélancolique. Comme son père.

- Et Ivan ?

- Sa position est incertaine, il ronge son frein. On n'a jamais vu un président du KGB rétrogradé à celui de directeur du GRU. Mais il n'y peut rien.

- C'est faux ! Quand on veut on peut.

Comme Serov autrefois Golikov éprouvait l'incroyable détermination de la petite brune du Quartier Latin.

- Le Secrétaire Général veut savoir ce que va faire Kennedy.

- Maintenant il a peur d'une intervention de l'Armée rouge à Berlin en représailles. Que dit-on à Moscou ?

- Rodion Malinovski ne veut pas d'offensive à l'Ouest. Le maréchal craint un conflit avec la Chine. Depuis avril dernier, la situation se détériore avec Pékin. Les démocraties populaires d'Europe orientale ne sont pas sûres. La France sort son armée du borbier algérien. La partie est trop risquée.

- Malinovski a raison. Pas d'attaque à l'Ouest ! La situation n'est pas mûre. Les Français ne descendront pas dans les rues pour soutenir un Coup d'Etat communiste.

- Castro veut que nous répliquions. Nous ne pouvons pas rester sans réagir. Nikita Sergueïevitch tourne en rond. Les Américains nous tiennent à la gorge avec leurs fusées.

- Quel type de fusées ?

- Des SS 4 et des SS-5. Les dernières ne seront opérationnelles en 1962.

- L'année prochaine...

Face à Golikov celle qui avait sauvé Cuba cachait sous ses airs d'artiste un sens politique hors du commun. La petite abeille de Staline était un pur produit de la Sorbonne. Sabine prit une feuille vierge, traça les contours de l'île en bas à gauche.

- Voici Cuba.

Au Nord elle dessina avec la sureté du géographe les côtes américaines jusqu'à Terre Neuve.

- Quels sont vos objectifs, Sergueï ?

- Empêcher les Américains de débarquer à nouveau. Rassurer Castro et nos alliés sur la planète. Montrer que l'URSS défend ses partenaires. Serov et moi souhaitons installer des fusées à Cuba afin d'obliger les Américains à retirer les leurs de Sicile et de Turquie.

- Que pense le ministre de la Défense ?

- Rodion dit que transporter des ogives à Cuba ne implique des convois maritimes, des accostages sur l'île. Les espions de la CIA dans les ports. Ceux de la mafia dans les tripots préviendront la maison Blanche

- Effectivement, Rodion à raison. Que ferez-vous quand Kennedy vous demandera de retirer vos fusées ?

- C'est pour cela que je suis venu à Lausanne. Que nous conseilles-tu ?

Sabine commanda un assemblage. Golikov la regardait tourner les pages de ses dessins. Autour d'eux les étudiants babillaient. Lui aussi eut l'impression de passer un examen.

- Quel est votre objectif ?

- Nous n'avons pas vraiment aborder le sujet...

- Vous imaginez une opération dangereuse sans avoir défini des objectifs clairs et avantageux. Vous êtes vraiment des bœufs !

Golikov baissa la tête comme un collégien pris en faute.

- Kennedy ne pourra faire autrement que de détruire vos fusées. Je le connais bien comme tu t'en doutes.

- C'est pour cela que je suis venu.

- Ce sera la Troisième guerre mondiale. Donc un échec.

- Oui...

- Vous retirerez vos fusées de Cuba. Mais en échange il retirera les siennes de Turquie et de Sicile !

- Et s'il refuse ?

- J'y ai songé.

- Tu vas le faire chanter avec une histoire de femme ?

- Ne sois pas discourtois Serguei ! Kennedy est un coureur mais ce n'est pas en agitant une petite culotte que vous ferez reculer l'Amérique ! Ils n'en sont pas encore là !

- Alors comment feras-tu pour l'obliger ?

- En le terrifiant au bon moment, juste avant qu'il n'autorise l'US Air Force à détruire vos convois ou vos bases de lancement à Cuba.

Golikov remuait la tête de bas en haut tout en réfléchissant. Avec Sabine c'était toujours une partie d'échec rapide, un blitz où les horloges s'affolaient.

- Tu as les moyens de le terrifier ?

- Il me faut encore quelques semaines pour que tout soit au point. De toute façon l'URSS ne pas laisser des fusées à Cuba en permanence. Ce serait une source d'emmerdements à n'en plus finir. Vous devez être gagnant en les installant. Vous devez être gagnant en les retirant.

- Tu es une vraie stratège.
- C'est ce que disait Staline...

Golikov réfléchissait à toute vitesse essayant de pendre la Française par surprise.

- Tu as tout prévu. Bravo ! Mais imagine que les Américains mettent des mois avant de s'en rendre compte.

- J'y ai pensé aussi.

- Et alors ?

- Les Américains découvriront vos installations au moment où vous le déciderez. Parce qu'ils flaireront un danger...

- Comment feras-tu ?

- J'activerai le dossier *Liverpool*.

- Sui-je bête, c'est l'occasion ou jamais ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé ?

- Parce que tu n'étais pas venu à Lausanne voir ma chatte...

... / ...

Les personnages historiques et les héros de 1961 marchent vers leur destin... / ...



Romans historiques

A partir de 1999, Bernard Besson illustre les affrontements géostratégiques entre Etats à partir de fictions traitant de sujets d'actualités ou évoquant sous un jour nouveau d'anciens évènements.

Vingtième siècle

Guerre froide et menace balistique

1962 Odile Jacob 2015

La crise des missiles à Cuba

1963 Amazon Kindle 2016

Les complots et l'assassinat de JFK

1964 Amazon Kindle 2017

Le déclenchement de la guerre du Vietnam

Une vision de la crise entre les Etats-Unis, l'URSS et Fidel Castro. Une guerre fratricide entre le KGB et le GRU, service de renseignement de l'Armée rouge. Les trois livres forment avec *1961* une tétralogie.

Quatrième siècle

L'accession de Théodose le Grand au pouvoir et les conflits religieux au sein du christianisme, la pression migratoire, la crise économique, les complots politiques et dynastiques sous le regard d'une chirurgienne ostrogoth otage à la cour de Constantinople.

Marina et les dieux, L'Harmattan 2019

Marina et l'empereur d'Occident Amazon Kindle 2021

Marina à Rome Amazon Kindle 2022

Marina et l'Afrique Amazon Kindle 2023

Guerres économiques

L'auteur aborde les méthodes et les enjeux de la guerre économique à partir de son expérience vécue auprès du Haut responsable pour l'intelligence économique

Ukraine : Lire et conduire la guerre économique, Diploweb, mai 2022

Les Hommes debout Amazon Kindle 2015

Guerre économique entre la Chine et les USA autour des maladies génétiques

Le Partage des terres, Odile Jacob 2013

Affrontement entre la Chine et les Etats-Unis en Malaisie sur fond de corruption de la classe politique.

Groenland, Odile Jacob, 2011

Traduit aux Etats-Unis sous le titre *the Greenland Breach* relate les affrontements géostratégiques entre multinationales autour de la grande île et du réchauffement climatique.

Main basse sur L'Occident, Odile Jacob 2010

La Chine, alliée aux fonds souverains du Qatar et de Dubaï, vient au secours des finances publiques déclinantes de l'Europe.

Chien rouge, Le Seuil 2008

Le Japon et la Chine s'affrontent violemment à Lyon, ville industrielle et secrète, autour des nanotechnologies et des énergies renouvelables. Prix de l'intelligence économique et concurrentielle 2008. Chouette de Cristal.

L'Imam bleu, Le Seuil 2007

Création d'un califat islamique dans le Nord de la France. Traduit en russe aux éditions Inostranka

Les Eaux d'Hammourabi, Calmann Levy 2006

L'instrumentalisation de la justice dans les règlements de compte politiques.

Le matin des Justes, Calmann Levy 2005

Quand la science et les croyances délirantes cohabitent pour le meilleur ou pour le pire.

Chromosomes, Calmann Levy 2002

La découverte inopinée d'une thérapie génique en Floride va bouleverser l'économie mondiale et provoquer l'agonie du dernier groupe pharmaceutique français indépendant. Prix Edmond Locard 2006 du roman noir scientifique.

Les Vierges de Kotelnikovo, Calmann Levy 1999

Trois fausses icônes du 18^{ème} siècle deviennent des armes redoutables dans le cadre d'une guerre atomique.